
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01526038 3

DOCUMENTS RELATIFS

A

L'HISTOIRE DU CID

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

DOCUMENTS RELATIFS

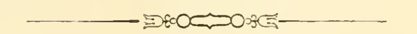
A

L'HISTOIRE DU CID

PAR

M. HIPPOLYTE LUCAS

De la Bibliothèque de l'Arsenal



PARIS
ALVARÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
24, RUE DE LA LUNE

1860


LIBRARY
JAN 9 1963
UNIVERSITY OF TORONTO

AVANT-PROPOS

Nous avons pris à tâche, dans ce volume, de bien faire
onnaître les principales transformations de l'histoire
ou de la légende du Cid; de montrer que les sources
uxquelles Corneille a puisé, ne sont autres que celles
qu'il a indiquées lui-même, et que c'est à tort que Vol-
aire, La Harpe et Sismondi l'ont accusé de plagiat,
orsque son génie n'a fait que s'inspirer du *Romancero* et
le la première des deux comédies de Guillen de Castro,
ntitulées : *la Jeunesse du Cid*. La traduction complète et
ittérale de la pièce de *Diamante* (*celui qui honore son
ère*), ne laissera aucun doute dans l'esprit du lecteur,
ur l'imitation faite par ce dernier du chef-d'œuvre de
otre scène, en le recomposant à la mode espagnole,
t en y introduisant l'élément comique; nous n'avons
oint inséré les nombreux documents qui concernent et
otre Cid, et la querelle que firent à son auteur Scudéry,
'Académie, Mayret, Claveret, etc., parce que ces do-

cuments se trouvent dans presque toutes les éditions de Corneille. Nous nous sommes servi principalement de matériaux empruntés aux auteurs espagnols, pour combler une espèce de lacune dans notre histoire littéraire, et, à ce point de vue, nous croyons que notre travail sera utile aux aristarques futurs et aux éditeurs qui s'occuperont du premier et du plus durable chef-d'œuvre de notre littérature dramatique.



DOCUMENTS RELATIFS

A

L'HISTOIRE DU CID



CHAPITRE I

LA CHRONIQUE RIMÉE. — LE POËME DU CID.

La Chronique rimée et *le Poëme du Cid* passent pour être deux des plus anciens monuments de la poésie espagnole. Il est probable que le *Poëme* ou la *Chanson du Cid* a l'antériorité, mais l'intervalle n'a pas dû être considérable entre ces deux productions, attribuées au XIIIe siècle. De grandes contestations se sont élevées à ce sujet parmi les auteurs espagnols et étrangers; et relativement au *Poëme du Cid*, nous devons rapporter un fait curieux. A la fin du manuscrit de ce poëme, dont les premiers feuillets manquent, on lit :

A CELUI QUI A ÉCRIT CE LIVRE, DIEU DONNE LE PARADIS! AMEN.
PIERRE ABBÉ L'ÉCRIVIT AU MOIS DE MAI,
EN L'ÈRE MIL ET CC. XLV ANS.

On a remarqué qu'après les deux premières lettres CC, qui indiquent les centaines, on en avait gratté et effacé une, que nous remplaçons par un point. Est-ce une fraude de quelque amateur pour faire remonter le manuscrit à un siècle de

plus? est-ce l'erreur d'un copiste du XIVe siècle qui, sans y prendre garde, avait mis le millésime de son temps, et qui s'est empressé de corriger son erreur en la reconnaissant? Pierre Abbé est-il l'auteur du poëme? Pierre Abbé n'en est-il que le copiste, le mot *escribir* employé pouvant aussi bien signifier copier que composer? Toutes ces questions ont été agitées sans donner une solution certaine. Nous croyons qu'il faut regarder Pierre Abbé comme l'auteur, car les dernières lignes paraissent faire partie du poëme, à la fin duquel celui qui l'avait composé se nommait, selon un usage longtemps conservé par les littérateurs espagnols. Nous n'y retrouvons pas le caractère d'un *post-scriptum.* Il nous semble, en outre, que Pierre Abbé appartient complétement au XIIIe siècle. Le style et le coloris de l'ouvrage et les mœurs qu'il dépeint sont bien du temps. Quant à la *Chronique rimée,* nous serions tenté de penser qu'elle a précédé le *Poëme du Cid,* parce qu'on y rencontre une plus grande rudesse de mœurs. En tous cas, nous en donnerons une courte analyse avant celle du *Poëme du Cid,* par la seule raison qu'elle contient le récit de la jeunesse du Cid, et que le poëme est consacré aux dernières actions de sa vie.

CHRONIQUE RIMÉE.

Le comte Gomez de Gormaz avait frappé les bergers de Diegue Laynez et enlevé ses troupeaux. Diegue Laynez, en revanche, brûla un des faubourgs de Gormaz, s'empara, à son tour, de ses troupeaux, de quelques-uns de ses vassaux, et même de ses lavandières, qu'il trouva sur son chemin. Le comte et cent chevaliers se mirent à sa poursuite et lui demandèrent raison de ses procédés. On prit jour pour un combat de cent contre cent « *al pulgar,* » à un pouce les uns des autres. Rodrigue, fils de don Diegue et petit-fils de Layn Calvo, avait douze ans passés, pas encore treize. Il voulut assister à la bataille; il s'y comporta vaillamment. Ce fut même lui qui porta les premiers coups; il tua le comte de sa

propre main. Les autres adversaires ayant été mis en déroute par la mort de leur chef, Rodrigue s'élança sur leurs traces. Il atteignit et fit prisonniers les deux fils de Gomez, qu'il emmena à Bivar. Le comte, outre ses deux fils, avait trois filles, dont la plus jeune s'appelait Chimène. Elles prirent des vêtements de deuil, et vinrent redemander leurs frères au vieux don Diegue. Rodrigue, touché de compassion, leur fit rendre leurs frères. A peine sortis de Bivar, ceux-ci songèrent à se venger, mais Chimène leur dit : « Laissez-moi faire ; j'irai me plaindre au roi qui est à Zamora. » Elle y alla, suivie de demoiselles et d'écuyers. Le roi répondit à sa plainte, que c'était chose grave pour lui que de se brouiller avec des Castillans aussi batailleurs que don Diegue et son fils. Alors Chimène, de son propre mouvement, lui adressa cette autre requête : « Donnez-moi Rodrigue pour époux, cela arrangera toute chose. » Cette proposition plut extrêmement au roi, qu'elle tirait d'embarras. On manda Rodrigue et son père à la cour. Le vieux don Diegue craignait une trahison, car il se méfiait des rois :

Servez le roi sans feinte et jamais à demi,
Mais gardez-vous de lui comme d'un ennemi.

Tels étaient ses principes. Rodrigue, le voyant hésiter, lui dit : « Prenons trois cents chevaliers avec nous. » Ils le firent et se rendirent à Zamora. Aux portes de la ville, les trois cents chevaliers eurent peur du mécontentement du roi, à cause de la mort du comte de Gormaz, et abandonnèrent le père et le fils, qui ignoraient ce que l'on voulait d'eux. Ils ne s'en présentèrent pas moins à la cour. Diegue baisa la main de Ferdinand ; c'était le roi. Rodrigue refusa de lui rendre cet hommage avant explication. Il parla même très-rudement au roi, qui, en bon prince, se contenta de dire : « Amenez-moi la demoiselle, nous la marierons à ce jeune orgueilleux. » Le mariage eut lieu, en effet, malgré la résistance de Rodrigue, qui jura de n'habiter avec sa femme que lorsqu'il

aurait remporté cinq victoires. Pour excuser Rodrigue, qu'on se rappelle qu'il n'avait pas encore treize ans. Rodrigue tint parole et au delà, car on ne le voit plus que guerroyant sans penser à Chimène.

On trouve, dans cette *Chronique rimée*, l'épisode du lépreux, qui a été mis au théâtre plus tard avec bonheur par Guillen de Castro.

Épisode du Lépreux.

« Rodrigue se mit en route avec trois cents hidalgos. Au gué de Cascajar, où le Duero se divise (le froid était très-vif ce jour-là), il ne faisait pas bon s'arrêter. En s'approchant du bord du gué, il aperçut un pêcheur atteint de la lèpre, lequel demandait que, par pitié, on lui fît passer le gué. Les chevaliers en crachaient de dégoût et s'éloignaient de lui. Rodrigue eut compassion de ce malheureux : il le prit par la main ; il lui fit passer le gué sous une cape verte que l'eau ne pénétrait pas, en le plaçant sur un mulet au pied sûr, que son père lui avait donné. Il alla vers Grevalda, où se trouve l'endroit nommé Cierrato. C'était un endroit creusé dans les rochers. Le Castillan s'abrita avec le lépreux sous la cape verte à l'épreuve de l'eau. Alors qu'il fut endormi, le lépreux lui parla ainsi à l'oreille : « Tu dors, Rodrigue de Bivar ? Il est temps que tu sois averti. Je suis messager du Christ et non pas un lépreux. Je suis saint Lazare. Dieu m'a envoyé vers toi pour que mon souffle s'étende sur tes épaules et te communique une force qui te fasse à jamais souvenir que toutes les choses que tu commenceras ta main les achèvera. » Il lui souffla en effet sur les épaules, et ce souffle traversa la poitrine de Rodrigue, qui s'éveilla et fut saisi d'épouvante. Il regarda autour de lui et ne put retrouver le lépreux. Il se rappela son rêve et chevaucha avec vitesse. Il alla vers Calahorra en marchant de jour et de nuit. » (*Chronique rimée.*)

Le Poëme du Cid.

Les premiers vers du *Poëme du Cid* manquent, comme nous l'avons dit : on voit d'abord le héros exilé par le roi Alphonse, fils de Ferdinand.

Le vieux roi, en mourant, avait partagé les villes de son royaume entre ses enfants. Alphonse, roi de Léon, ne tarda pas à détrôner ses frères et sœurs et à s'emparer de tout l'héritage. Au siége de Zamora, que don Sanche, roi de Castille, défendait contre son frère, avec sa sœur doña Urraque, don Sanche fut lâchement assassiné dans un ravin par le traître Dolfos Bellidos. Les chevaliers espagnols, à la tête desquels était le Cid, avant de reconnaître le pouvoir suprême d'Alphonse, firent solennellement jurer à ce prince qu'il n'avait été pour rien dans le meurtre de son frère. Il en garda un profond ressentiment et bannit le Cid de ses États.

Le Cid Campeador, c'est-à-dire champion, rentre à Bivar; sa maison est en ruines; il se lamente, et se dirige vers Burgos. On ne veut pas le recevoir dans sa maison de Burgos, de peur d'encourir la colère du roi. Il entre dans l'église Sainte-Marie; il y fait sa prière, puis il pique des deux et sort de Burgos. Il plante sa tente aux environs de la ville, emmenant avec lui Alvar Fanez, son cousin, et Martin Antolinez, deux braves compagnons qui lui ont fait bon accueil. Martin Antolinez nourrit le Cid et les siens; mais l'argent leur manque, comment faire pour s'en procurer? Voici l'expédient auquel ont recours le Cid et Martin Antolinez, qui sera l'Ulysse de son odyssée.

Le Cid et les Juifs.

Il parla, mon Cid, celui qui en bonne heure ceignit l'épée : « Martin Antolinez, vous êtes une bonne lance. Si je vis, je doublerai votre solde. J'ai dépensé tout mon or et tout mon argent. Vous voyez bien que je n'ai plus de quoi subvenir aux besoins de ma compagnie. Il faut que je me procure par

adresse ce qu'on ne me donne pas de bon gré. Aidez-moi à préparer deux coffres; remplissons-les de sable, afin de les rendre pesants le plus possible. Recouvrons-les de cuir rouge et fermons-les avec des clous. C'est bien! Allez promptement vers Rachel et Vidas.... »

Martin Antolinez ne perdit pas de temps; il demanda où étaient Rachel et Vidas. Il passa par Burgos; il entra au château. Rachel et Vidas étaient tous deux ensemble à compter ce qu'ils avaient gagné. Martin Antolinez les aborda en homme rusé. « Où êtes-vous, Rachel et Vidas, mes chers amis. Je voudrais vous parler en particulier. » Immédiatement, tous trois allèrent dans un lieu écarté. « Rachel et Vidas, mettez vos mains dans les miennes, et promettez que vous ne découvrirez rien ni à Maures ni à chrétiens. Je vous ferai si riches que vous ne connaîtrez jamais l'indigence. Le Campeador a acquis de grandes richesses. Le butin qu'il a pris est des plus grands et des meilleurs. La part qui lui revient n'est pas petite. C'est ce qui fait qu'on l'a accusé près du roi, lequel est fort irrité contre lui. Il a abandonné héritages, maisons et palais. Il a deux coffres pleins d'or pur. Il ne peut les emporter sous peine d'être découvert. Le Campeador les laissera entre vos mains, mais prêtez-lui en argent une somme raisonnable. Vous prendrez les coffres, vous les garderez comme garantie. Engagez-vous par serment à ne pas y regarder pendant toute l'année. »

Rachel et Vidas se consultèrent alors. « Nous avons bien besoin de gagner. Nous savons qu'il a fait un grand profit. Lorsqu'il entra chez les Maures, quelles richesses n'a-t-il pas acquises? Celui qui a de l'argent monnayé ne dort jamais tranquille. Prenons ces coffres et mettons-les dans un lieu où l'on ne puisse les découvrir; mais, dites-nous, combien faut-il au Cid, et quel intérêt nous donnera-t-il pour cette année? »

Martin Antolinez répondit en homme rusé : « Mon Cid ne voudra qu'une chose juste. Il vous demandera peu, afin de ne pas exposer ce qu'il possède. De toutes parts lui viennent

des gens aussi gueux que des mendiants. Il a besoin de six cents marcs. »

Rachel et Vidas promirent de les donner. « Vous voyez que la nuit s'avance déjà ; mon Cid est pressé, ne tardez pas à nous donner les marcs. »

Rachel et Vidas dirent : « Les marchés ne se font pas ainsi ; on prend avant de donner. »

Martin Antolinez répondit : « J'y consens, allons tous trois vers l'illustre Campeador, et nous vous aiderons, car cela est de toute justice, à emporter les coffres et à les mettre sous votre garde, de façon à ce que ni les Maures ni les chrétiens n'en sachent rien. »

Rachel et Vidas dirent : « Cela nous arrange ; les coffres rendus ici, vous aurez les six cents marcs. » Martin Antolinez chevaucha très-vite, avec Rachel et Vidas, de bon gré et de bonne humeur ; ils ne passent point par le pont, mais ils traversent la rivière, afin de n'être vus d'aucun homme ni de Burgos. Ils s'en vont à la tente du Campeador renommé ; en entrant ils baisent les mains au Cid ; mon Cid sourit, et leur parle ainsi : « Rachel et Vidas, vous m'avez oublié. Je sors du pays, car le roi m'a exilé. Il me semble que vous aurez quelque chose de moi ; tant que je vivrai, vous ne manquerez de rien. »

Rachel et Vidas baisèrent de nouveau les mains à mon Cid. Martin Antolinez a arrêté les conditions du marché : ils donneront six cents marcs sur la remise des coffres, qu'ils garderont jusqu'à la fin de l'année, après avoir juré que, s'ils regardaient ce qu'il y avait dedans, ils seraient tenus pour parjures, et que le Cid ne leur donnerait pas un méchant denier de son butin. Martin Antolinez dit : « Qu'on charge sur-le-champ les coffres ; emportez-les, Rachel et Vidas, et mettez-les sous votre garde. J'irai avec vous pour rapporter les marcs, car mon Cid doit partir avant que le coq ait chanté !... »

Vous auriez pris plaisir à les voir au charger des coffres. Ils ne pouvaient les soulever malgré leurs efforts. Rachel et

Vidas s'estimaient heureux d'avoir de l'argent monnayé : tant qu'ils vivront ils seront riches désormais.

Rachel va baiser la main à mon Cid Campeador : « Vous avez ceint l'épée en bonne heure, vous allez de Castille en pays étranger; le bonheur est avec vous, vous faites un butin considérable : une fourrure riche, mauresque, et qui me fasse honneur, Cid, faites que je l'aie en don! — Je le veux bien, dit le Cid, elle est accordée dès ce moment; si je ne vous l'apporte pas de là-bas, prenez-la sur les coffres. »

Ils étendirent un tapis au milieu du palais, et, sur un drap de toile fine et très-blanc, qui recouvrait le tapis, ils déposèrent d'abord trois cents marcs d'argent. Don Martin les compta sans les peser. Les trois cents autres, ils les fournirent en or.

Don Martin a cinq écuyers avec lui : à chacun il donne sa charge dans le transport des coffres. Puis écoutez ce qu'il dit : « Çà, Rachel et Vidas, voilà les coffres entre vos mains; moi, qui vous ai procuré cette affaire, je mérite des chausses. » Rachel et Vidas se dirent entre eux, à part : « Faisons-lui un cadeau de prix; car c'est à lui, en effet, que nous devons ceci. — Martin Antolinez de Burgos, vaillant homme, vous méritez ce que vous demandez; nous vous fournirons un beau présent, de quoi vous faire des chausses, une riche fourrure, et un beau manteau; nous vous donnerons de plus trente marcs. Vous nous en serez reconnaissant, ce qui est juste. Vous veillerez à l'exécution du marché. »

Don Martin les remercia et reçut les marcs. Il les convia de sortir ensuite de la tente, et il prit congé d'eux (*Poëme du Cid*).

Après avoir lu ce récit naïf et piquant, on ne peut se dissimuler que le Cid et son compagnon, Martin Antolinez, abusent de la confiance des Juifs, mais la victoire devait se charger d'acquitter les dettes du Cid, puisque, comme on le verra plus tard, il ne se pressa pas de retirer ses coffres des mains de Rachel et de Vidas. Personne cependant, à propos de cette supercherie, n'accusa la probité du Cid, à laquelle

l'auteur du poëme rend hommage plus tard en s'écriant :

Une déloyauté jamais il ne la fit.

Le Cid, après avoir reçu l'argent des Juifs, part pour Saint-Pierre de Cardena, où il doit retrouver Chimène, qui n'est pas la fille du comte de Gormaz, mais une autre Chimène de race encore plus haute; Antolinez retourne à Burgos pour voir une dernière fois sa femme, avant de suivre le héros. Le Cid donne cinquante marcs à l'abbé de Saint-Pierre pour son église, et cent marcs pour Chimène et pour ses filles, qu'il laisse sous la protection de l'abbé. Il s'entretient avec sa femme et ses filles d'une façon touchante. On lui sert un grand dîner. Après le repas, toutes les cloches sonnent dans Saint-Pierre, et des hérauts annoncent le départ du Cid; beaucoup de chevaliers viennent le joindre. Chimène adresse à Dieu une prière pour lui.

La prière de Chimène.

« Déjà, glorieux Seigneur, toi qui es au ciel, tu as fait le ciel et la terre et troisièmement la mer; tu as fait les étoiles, la lune, et le soleil pour réchauffer toutes choses; tu t'es incarné dans une sainte mère, tu es né à Bethléem, selon ta volonté; les bergers te glorifièrent et te louèrent; trois rois de l'Arabie vinrent t'adorer : Melchior, Gaspar et Balthasar t'offrirent l'or, l'encens et la myrrhe, selon ta volonté; tu as sauvé Jonas lorsqu'il tomba dans la mer; tu as sauvé Daniel de la fosse aux lions; tu as sauvé dans Rome le seigneur saint Sébastien; tu as sauvé sainte Suzanne d'une fausse accusation. Tu as marché trente-deux ans sur la terre, Seigneur spirituel, faisant éclater les miracles qui sont notre entretien journalier; tu as changé l'eau en vin, et les pierres en pain; tu as ressuscité Lazare, selon ta volonté; tu t'es laissé prendre par les Juifs sur le mont Calvaire; ils te mirent en croix sur

le Golgotha, au milieu de deux larrons, l'un est en paradis, mais l'autre n'y est pas entré : sur la croix tu as bien montré ta divine vertu. Longinus était aveugle, il n'avait jamais vu, il te donna un coup de lance au côté et fit jaillir ton sang, qui coula le long du bois de la lance, jusqu'à ses mains et les teignit. Il les leva, les porta à son visage, et soudain ouvrit les yeux et regarda de toutes parts; il crut en toi alors en se voyant guéri. Tu ressuscitas du tombeau et descendis en enfer, selon ta volonté; tu brisas les portes de l'enfer, tu en retiras les pères saints; tu es le Roi des rois, et le Père du monde. Je t'adore et crois en toi de tout mon cœur, et je demande à saint Pierre qu'il m'aide à prier pour mon Cid Campeador, afin que Dieu le préserve de tout mal. Si nous nous séparons aujourd'hui, fais que nous nous rejoignions encore dans la vie. » (*Poëme du Cid.*)

Le Cid va partir, il serre sur son sein Chimène, qui vient de prier si éloquemment pour lui, et ses deux filles, doña Elvire et doña Sol. Ses larmes coulent sur sa barbe vénérable; il se sépare de sa femme et de ses filles avec effort, comme l'ongle de la chair, *como la uña de la carne.* Il se met en marche; il sort du pays avec une troupe qui s'est accrue de jour en jour, et tombe en toute occasion sur les Maures et leur enlève leurs troupeaux et pille leurs villes, entre autres Casteion, Alcocer. Cependant les Maures ne le maudissent pas trop; il se contente de les rançonner et leur rend la liberté : toute sa pensée est au butin. Martin Antolinez est revenu combattre près de lui. Ses affaires prospèrent, il envoie trente chevaux au roi Alphonse pour lui montrer son bon vouloir. Il fait passer dix mille marcs à Saint-Pierre, et n'oublie, dans ses présents, ni Chimène ni ses filles. Le roi accepte le cadeau, mais il ne révoque pas encore l'arrêt d'exil, il permet seulement aux chevaliers du royaume qui voudraient aller combattre les Maures de se ranger sous la bannière du Cid. Il prend enfin Valence et s'y repose. Il envoie cent chevaux au roi Alphonse, mille marcs à Saint-Pierre, et demande qu'on permette à sa femme

et à ses filles de venir le retrouver : son cousin Alvar Fanez est son ambassadeur. Le roi accueille Alvar Fanez encore mieux que la première fois. Il donne ordre que Chimène suive Alvar Fanez, et qu'elle voyage à ses frais tant qu'elle sera sur ses terres... Les Juifs viennent se plaindre à Alvar Fanez; il leur promet seulement de parler de leur réclamation au Cid.

Deux nobles seigneurs, les infants de Carrion, voyant croître la fortune du Cid, réfléchissent et se disposent à les demander en mariage. Le Cid vient de remporter une grande victoire sur le roi de Maroc, qui a osé passer la mer pour l'attaquer. Le roi Alphonse lui-même fait demander au Cid ses filles pour les infants de Carrion. Il cède, quoique à regret, au vœu du roi. Une entrevue solennelle a lieu entre Alphonse et lui sur les bords du Tage. Il se réconcilie complétement avec son souverain, lui baise les mains, et veut même lui baiser les pieds; mais le roi s'y oppose. Le Cid marie doña Elvire et doña Sol aux infants de Carrion; les noces se font à Valence. « Plaise à Dieu qu'il ne s'en repente pas! » Tel est le vœu de l'auteur en achevant la première partie de son poëme.

La seconde partie, beaucoup moins développée, est consacrée à dépeindre l'infâme conduite des infants de Carrion vis-à-vis de leurs femmes, et la vengeance qu'en tire le bon Cid. Il s'aperçut d'abord de la lâcheté de ses gendres, et voici comment.

Le Cid et le Lion.

« Mon bon Cid se tenait à Valence avec tous ces vassaux et ses deux gendres, les infants de Carrion. Le Campeador dormait sur un banc à dossier. Apprenez qu'une méchante aventure jeta l'alarme dans la maison : un lion sortit d'une cage de fer où il était attaché : ce fut une grande terreur dans la cour. Les serviteurs du Campeador prirent leurs manteaux et se rangèrent autour de leur seigneur. Fernand Gonzalès

ne vit pas d'endroit où se réfugier, il n'y avait d'ouvert ni chambre ni tour. Il se blottit derrière le banc tant il eut peur. Diegue Gonzalès put sortir par la porte en disant de sa bouche : « Je ne verrai plus Carrion. » Il alla se cacher derrière un pressoir, avec une telle précipitation qu'il salit son manteau et sa cotte.

« Alors se réveilla celui qui en bonne heure naquit; il voit le banc entouré de ses bons compagnons : « Qu'est cela, amis, et que voulez-vous? — Ah! seigneur honoré, le lion nous a donné une alerte. » Mon Cid s'appuya sur le coude, se leva sur ses pieds, jeta son manteau sur ses épaules, et marcha vers le lion. Quand le lion le vit si fier, il eut honte de ce qu'il avait fait, il baissa la tête devant mon Cid et montra un visage respectueux. Mon Cid, don Rodrigue, le prit par le cou et l'attira après lui, il le reconduisit dans sa cage; ce fut une merveille pour tous. » (*Poëme du Cid.*)

Lorsqu'on retrouva, je ne sais comment, les enfants de Carrion, on les retrouva pâles comme des morts; cela déplut au Cid. Les infants, mécontents de cette aventure qui leur attira des railleries, et plus mécontents encore d'être forcés de combattre, quelque temps après, à côté du Cid pour repousser le roi Bucar, roi de Maroc, qui s'en vint attaquer de nouveau Valence, songèrent, après la victoire à laquelle ils avaient peu contribué, à quitter leur beau-père, sous prétexte d'emmener leurs femmes à Carrion, et de leur faire connaître leurs domaines. Le Cid accueillit leur demande; il eut même la bonté de leur donner deux épées de bonne trempe et glorieusement acquises, *colada* et *tisona*, afin d'encourager sans doute leur vaillance. Il fit de riches présents à ses filles; il leur compta pour trousseau trois mille marcs. Les infants se hâtèrent de partir avec leurs femmes, mais en traversant une forêt, dans le rouvray de Corpes, après avoir envoyé devant les personnes de leur suite, ils eurent l'infamie de dépouiller doña Elvire et doña Sol de tous ce qu'elles possédaient, même de leurs vêtements, de les battre à coups de sangles de leurs chevaux, de déchirer leurs mem-

bres délicats avec les éperons de leurs bottes, et de les abandonner sanglantes et nues, avec l'espérance qu'elles seraient dévorées par les bêtes féroces... « Ah! si le bon Cid avait paru alors, » s'écrie le conteur, mais le Cid ne parut pas.

Ce fut un cousin de doña Elvire et de doña Sol qui les trouva dans cet état. Il les couvrit de son manteau, les prit en croupe et les ramena bientôt chez leur père. Qu'on juge de l'indignation du héros!

Le Cid demande vengeance au roi... Aussitôt Alphonse assemble une cour de justice, et ordonne au Cid et à ses gendres de paraître devant les grands du royaume et devant lui. Le Cid se présente dignement à cette assemblée; il s'était ainsi vêtu.

Costume du Cid à la cour de justice.

« A ses jambes il passa des chausses de bon drap, sur ses chausses des souliers d'un beau travail. Il prit une chemise aussi blanche que le soleil, dont toutes les ganses étaient d'or et d'argent; elles serraient bien le poignet, comme il avait voulu qu'on le fît. Par-dessus la chemise, il mit une cotte élégante de brocart ornée avec de l'or : tout paraissait d'or. Il mit en outre une fourrure écarlate, brodée d'or, que mon Cid Campeador avait l'habitude de porter; sur ses cheveux, il plaça une coiffe de fine toile écarlate, ouvrée en or, destinée à empêcher qu'on ne coupât ses cheveux; longue était sa barbe, et avec un cordon il l'attacha; pour garantir toute sa personne, il se couvre encore d'un manteau d'une grande valeur. » (*Poëme du Cid.*)

Arrivé là, il parla bien et avec adresse. Il commença par redemander ses deux épées, car il ne veut pas les laisser à des lâches. Les infants de Carrion s'imaginent en être quittes à si bon marché. Ils rendent les épées qui leur auraient si peu servi d'ailleurs. Elles avaient des poignées étincelantes d'or qui firent l'admiration de l'assemblée. Le Cid les reçoit et donne, séance tenante, *tisona* à Alvar Fanez, et

colada à Martin Antolinez : les voilà placées en bonnes mains. Le Cid redemande ensuite ses trois mille marcs d'argent. Les infants font alors la grimace; ils n'avaient plus l'argent! Comment le rendre? Ils finissent néanmoins par consentir. Ils rendront les trois mille marcs tant en argent comptant qu'en objets : armes, chevaux, bijoux. Le roi promet au Cid deux cents marcs, qui leur appartiennent, et qu'il a en sa possession.

Ce n'est pas tout, le Cid porte défi aux infants. Ils jettent alors les hauts cris : les filles du Cid n'étaient pas faites pour eux; ils ont eu raison de les abandonner, il leur fallait des filles d'empereur ou de roi. Le comte don Garcia prend leur parti, et reproche au Cid de porter une longue barbe pour effrayer les gens.

La barbe du Cid.

On aura remarqué qu'il a été question plusieurs fois déjà de la barbe du Cid; elle joue, en effet, un assez grand rôle dans ce poëme. Chimène, en retrouvant son mari, l'appelle *belle barbe, barbe accomplie,* et l'auteur, après la prise de Valence, s'écrie : « Une grand joie se répand parmi les chrétiens avec mon Cid Ruy Diaz qui en bonne heure naquit; déjà sa barbe croît et s'allonge. Mon Cid dit alors: «Pour l'amour du roi Alphonse, qui m'a chassé de ses terres, j'ai juré que les ciseaux n'y entreraient pas, et n'en tailleraient pas un poil, et que les Maures et les chrétiens parleraient de cela.»

Lorsque Garcia attaque sa barbe, comme on vient de le voir, le Cid la défend héroïquement par ces paroles :

« Grâce à Dieu qui commande au ciel et à la terre, elle est longue parce qu'elle est gardée avec soin. Qu'avez-vous, comte, à redire à ma barbe? Depuis qu'elle est née elle a été gardée avec soin. Aucun fils de femme né ne me l'a touchée; aucun fils de Maure ni de chrétien ne me l'a arrachée, comme je vous le fis, à vous, comte, dans le château de Cabra, quand je pris Cabra et que je vous pris par la barbe. Il

n'y eut pas si jeune drôle qui ne vous en arrachât une poignée. Celle que je vous ai arrachée ne vous est pas encore revenue.»

Après cette éloquente sortie du Cid pour la défense de sa barbe, le comte Garcia juge à propos de se taire. Un des compagnons du Cid reproche aux deux infants leur manque de courage. Il rappelle l'aventure du lion et le siége de Valence ; plusieurs amis des infants essayent encore de dire quelques mots en leur faveur. Les amis du Cid répondent et continuent les défis. Le roi ordonne le combat. Dans ce moment arrivent l'infant de Navarre et l'infant d'Aragon, qui viennent demander humblement en mariage doña Elvire et doña Sol. Le roi et la reine consentent à ces hymens. Le Cid est bien vengé. Ses nouveaux gendres sont supérieurs aux autres en naissance, et les premiers époux seront forcés de servir leurs anciennes épouses. Le combat n'en a pas moins lieu. Les deux infants et un de leurs amis sont défaits comme ils devaient l'être, mais sans que mort s'ensuive, par les compagnons du Cid. Le Cid, heureux d'avoir fait de ses filles des reines futures, rentre dans Valence, où il ne tarde pas à mourir. Le poëme s'arrête là, en omettant les détails de la victoire et de la mort du Cid, que nous trouverons ailleurs. (Fin du *Poëme du Cid.*)

NOTA. On a vu le Cid dompter un lion par la seule puissance de son regard. Le Cid n'aurait pas été complet, s'il n'avait été un peu toréador. Nicolas de Moratin a voulu lui procurer cet honneur, et dans une pièce de vers intitulée *Une Course de taureaux à Madrid*, le Cid lui-même se fait ouvrir la lice où triomphe un farouche taureau, devant lequel les plus fiers combattants se sont retirés. Il l'attaque et le tue sous les yeux de la belle sultane Zaïde. Madrid appartenait alors aux Maures.

CHAPITRE II

LE CID DU ROMANCERO.

Nous ne reviendrons sur aucun des détails que nous avons fait connaître, si ce n'est pour montrer le Cid sous un aspect nouveau et tel que les imaginations plus raffinées des poëtes des siècles suivants se plurent à le représenter. On le verra, par exemple, beaucoup plus courtois avec Chimène que ne le fait la *Chronique rimée;* mais nous devons d'abord dire quelques mots du *Romancero.*

Le premier recueil des romances a été imprimé à Saragosse, sous le titre de *Sylva de varios romances*, en 1550, par Stevan y de Nagera; c'est un recueil en deux volumes, publiés dans la même année, et contenant, comme le dit son titre, des romances de toute espèce : guerrières, pastorales, satiriques. Il fut, à la même époque, imprimé en partie à Anvers. Après cette collection viennent celle de Sepulvéda, de Timonéda, de Cinarès, de Padilla, de Maldonado, de Cueva; mais ces divers recueils renferment, pour la plupart, des romances écrites par leurs propres auteurs. Lopez de Vega, Quévedo, Gongora ont composé aussi beaucoup de romances qui ont été réunies dans le *Romancero général* (1).

(1) Les Espagnols disent *el Romance*, le romance, et beaucoup d'auteurs français ont adopté le genre masculin, en parlant de ces anciennes poésies. Nous ne voyons pas la nécessité de suivre leur exemple.

Ce *Romancero* est une épopée de vaillance et d'amour, un précieux joyau que l'Espagne peut montrer aux autres nations privées de traditions aussi héroïques. Les plus belles pages de son histoire ont été conservées et embaumées dans ces vers d'auteurs souvent inconnus, mais tous animés du même esprit patriotique. Ces pages, livrées aux vents comme les feuilles des sibylles, dépeignent admirablement, dans leur naïveté charmante ou dans leur belliqueuse ardeur, les mœurs du moyen âge espagnol et les luttes terribles des chrétiens et des Maures pour la domination d'un pays aimé des cieux. Corneille a appelé, avec raison, ces romances « les lambeaux de pourpre de l'histoire. »

La première romance consacrée au Cid raconte l'épreuve à laquelle le vieux don Diegue Laynez, après avoir reçu un soufflet du comte Lozano (il n'est plus question ici de troupeaux enlevés), soumet son fils Rodrigue et ses autres enfants, car Rodrigue a deux frères.

Diegue Laynez, pensant à l'outrage qu'on a fait à sa maison, noble, riche et ancienne, avant *Inigo* et *Abarca*, et voyant que les forces lui manquent pour la vengeance, ne peut dormir, ni manger, ni lever les yeux de dessus terre, et n'ose plus sortir de sa maison.

Il fait appeler ses enfants, et, sans leur dire un seul mot, leur serre tour à tour les mains de telle sorte que les premiers disent : « Assez, seigneur, que voulez-vous et que prétendez-vous? Lâchez-nous au plus tôt, car vous nous tuez. »

Mais quand il vient à Rodrigue, les yeux enflammés, tel qu'un tigre, dit le *Romancero*, Rodrigue s'écrie : « Lâchez-moi, mon père, dans cette mauvaise heure; lâchez-moi dans cette heure mauvaise, car si vous n'étiez pas mon père, je vous déchirerais les entrailles. »

Le vieillard, pleurant de joie, embrasse son fils, lui révèle son injure et lui donne sa bénédiction et l'épée avec laquelle est tué le comte Lozano. Rodrigue va trouver le père de Chimène et lui adresse ce discours :

Reproches du Cid au comte de Gormaz (1).

« Il n'est pas d'un homme de sens ni d'un infançon de bien de faire affront à un hidalgo qui vaut mieux que vous. Les transports impétueux de votre farouche audace ne doivent pas exercer sur les hommes anciens leur juvénile fureur. Ce ne sont pas de belles actions pour les hommes de Léon que de frapper au visage d'un vieillard et non à la poitrine d'un infançon. Vous saurez que c'était mon père, descendant de Laynez Calvo, et que ceux-là ne souffrent pas de torts, ceux-là qui ont de bons blasons. Comment se fait-il que vous ayez osé vous en prendre à un homme que Dieu seul, moi étant son fils, pouvait traiter ainsi ; un autre, non. Vous avez obscurci sa noble face d'un nuage de déshonneur ; mais je dissiperai cette ombre, car ma force est celle du soleil. Il faut que le sang lave la tache faite à l'honneur, et ce doit être, si je ne me trompe, le sang même du malfaiteur. Ce sera le vôtre, comte tyran, puisque son ardeur vous a poussé à cette injure en vous ôtant la raison. Vous avez porté la main sur mon père, devant le roi, dans un accès de fureur ; songez que vous lui avez fait outrage, et que, moi, je suis son fils. Vous avez mal agi, comte ; je vous provoque comme traître, et voyez, quand je vous attends, si vous me causez quelque peur. Diegue Laynez m'a fait sortir pur comme l'or de son creuset ; je prouverai ma noblesse sur vous, homme au cœur faux ; il ne vous servira de rien d'être un grand guerrier : j'ai, pour vous combattre, mon épée et mon cheval. » Ainsi parla au comte Lozano le bon Cid Campeador, qui, depuis, par ses hauts faits, mérita ce nom. Il se vengea en lui donnant la mort, lui coupa la tête, et, satisfait, s'agenouilla avec elle devant son père. »

Rodrigue, après avoir tué le comte, rapporte donc la tête du coupable au vieillard qui, assis devant sa table, n'avait pas

(1) Auteur anonyme.

voulu manger jusque-là. Don Diegue, en voyant cette tête coupée, fait asseoir son fils à la place d'honneur.

Chimène, fille du comte, vient alors demander justice au roi et aux seigneurs de la cour.

Don Diegue, accompagné de trois cents gentilshommes, arrive de son côté. Mais cinq rois maures sont entrés en Castille, et Rodrigue, ne prenant conseil que de lui-même, s'élance sur Babieca, son généreux coursier, fait appel à ses gens et sort du château de Bivar pour donner un grand assaut aux Maures qui s'étaient retirés dans la forteresse de Montes d'Oca après avoir ravagé le pays. Il fait les cinq rois prisonniers et s'empare du butin. Chimène expose en vain ses prétentions. Le roi fait entendre à Chimène qu'il vaudrait mieux pour elle épouser Rodrigue, qui a agi en brave homme, que de le faire périr. Chimène se rend un peu promptement, mais moins promptement que dans la *Chronique rimée*, à ces raisons. Rodrigue (il n'a plus treize ans ici) consent avec plaisir au mariage et dit à Chimène : « J'ai tué ton père, Chimène, mais non en trahison; j'ai tué un homme et je te donne un homme. Me voici à tes ordres; et en place d'un père mort, tu as acquis un époux honoré. » « Cela parut bien à tous, » ajoute le *Romancero*.

Chimène a pris son parti : elle aime le Cid, et lorsqu'il part pour la guerre elle est dans la désolation.

Chimène se plaint du départ du Cid (1).

« Alarme! alarme! » sonnaient les clairons et les tambours. « Guerre, feu et sang! » disaient leurs épouvantables clameurs. Le Cid dispose ses gens; tous se mettent en ordre, quand, pleurante et humble, Chimène Gomez s'écrie : « *Roi de mon âme et comte de cette terre, pourquoi me quittes-tu? Où vas-tu? Dans quel lieu?* Que si tu es un Mars à la guerre, tu es Apollon à la cour, où ton regard tue les belles dames

(1) Auteur anonyme.

comme là-bas ta main les Maures féroces. Devant tes yeux se prosternent et s'agenouillent les rois maures et les filles des nobles rois chrétiens.

« *Roi de mon âme...*

« Déjà les habits de fête se changent en brillants morrions; les blanches toiles de Londres en harnais de Milan; les champs en grèves de fer et les gants embaumés en gantelets. Nous devons aussi changer nos âmes et nos cœurs.

« *Roi de mon âme...* »

En entendant les tristes plaintes de son épouse chérie, le Cid ne peut s'empêcher de la consoler et de pleurer : « Essuyez, Madame, lui dit-il, vos yeux jusqu'à mon retour. » Elle, contemplant les siens, ne cessait de répéter sa plainte :

« *Roi de mon âme et comte de cette terre, pourquoi me quittes-tu? Où vas-tu? Dans quel lieu?* »

Cependant Chimène continue à se plaindre de l'isolement dans lequel son mari la laisse; tandis qu'il passe son temps à guerroyer, elle écrit au roi. La lettre de Chimène est d'une simplicité parfaite : « Elle n'a aucune joie, dit-elle, avec son mari : ou bien il est absent, ou, lorsqu'il est près d'elle, il s'endort dans ses bras, agité et rêvant aux batailles. Était-ce la peine de lui donner une pareille épouse? » Le roi adresse à Chimène une réponse spirituelle, mais peu discrète au sujet de l'état dans lequel il sait que le Cid l'a laissée. Ne va-t-elle pas être mère avant peu? La réputation de Rodrigue s'étend au loin, et voici à quelle occasion il reçut le surnom de Cid.

Cinq rois maures envoient des présents au Cid (1).

« Rodrigue était à Zamora, à la cour du roi Ferdinand, père de ce roi malheureux qu'on a appelé don Sanche, lorsqu'arrivèrent des messagers des rois tributaires; ils demandèrent Rodrigue de Bivar et lui dirent humblement : « Bon Cid, cinq rois, tes vassaux, nous envoient vers toi pour te payer

(1) Auteur anonyme.

le tribut auquel ils sont obligés, et, en preuve d'amitié, nous t'amenons, de leur part, cent chevaux : vingt blancs comme l'hermine et vingt dont la couleur est rousse, trente bai-bruns et trente autres alezans; tous avec leurs harnachements de différents brocarts. En outre, pour doña Chimène, beaucoup de joyaux et de toques, et pour tes deux filles, si belles, deux hyacinthes d'un grand prix; enfin, deux coffres pleins d'étoffes de soie, pour habiller tes hidalgos. » Le Cid leur répondit : « Mes amis, vous vous êtes trompés, je ne suis point seigneur : là où est le roi Ferdinand tout est à lui, rien n'est à moi. Je ne suis que son moindre vassal. » Cette modestie du Cid honoré plut beaucoup au roi, qui parla ainsi aux messagers : « Dites à vos maîtres que, bien que leur seigneur ne soit pas roi, il est assis auprès d'un roi; que tout ce que je possède, le Cid me l'a conquis, et que je suis très-heureux d'avoir un pareil vassal. » Le Cid renvoya les Maures après leur avoir fait des présents. Depuis ce moment Ruy Diaz fut toujours appelé le Cid, ce qui veut dire, parmi les Maures, homme d'importance et de qualité. »

Ferdinand meurt et Rodrigue va à Reims, appelé à un concile. Il y brise dans l'église de Saint-Pierre le fauteuil du roi de France, parce qu'il l'a vu plus élevé d'un degré que celui de son maître. Le pape l'excommunie, mais Rodrigue lui répond fermement : « Absolvez-moi, Saint-Père, ou bien vous vous en repentirez. » Et le pape l'absout. A son retour, il trouve quelque mésintelligence entre les enfants de Ferdinand; il prend le parti de don Sanche contre Alphonse et la princesse Urraca, qui avait eu pour lui quelque affection. Il va avec don Sanche faire le siége de Zamora, et s'expose à la colère de la princesse.

Reproches de doña Urraque au Cid lors du siége de Zamora (1).

« Après avoir pleuré la triste mort du roi Ferdinand et lui avoir succédé, le roi son fils, don Sanche, au milieu de ses embarras, ordonna au Cid castillan, avec mille promesses et instances, d'aller vers le peuple zamoran et de demander à doña Urraque, de la part du roi son frère, qu'elle remît Zamora en sa possession et sous son autorité. Celui de Bivar partit pour obéir au roi; arrivé à une vieille poterne qui est gardée avec soin, comme on en refuse l'entrée au héros qui honore le peuple espagnol, il essaye de pénétrer malgré la garde pour accomplir l'ordre du roi. La garde qui veille à la défense du mur oppose une résistance à ses efforts, et le bruit causé par le Castillan fait paraître l'opprimée doña Urraque, vêtue d'habillements noirs. Elle pose son sein contre le mur, et le visage ému, et les mains élevées, et les yeux humides de pleurs, elle dit au brave Rodrigue :

« Pourquoi ce bruit a des portes étrangères, terrifiées par tes victoires, en ordonnant ainsi que je sois vivante pour la peine, et morte pour la gloire? Puisque tu as mis de côté la conduite d'un ami, et que tu agis sans regarder où est la justice, *arrière, arrière Rodrigue, le superbe Castillan!*

« Arrière, puisque tu as rompu ta parole, et manqué au serment fait à celle dans l'âme de qui tu es entré, et que tu l'as remplie de soucis pour en bannir ton image!... Mais lorsque ta main cruelle signa l'arrêt porté contre moi, quoique le roi te l'eût commandé, *tu aurais dû te souvenir du bon temps passé.*

« Je suis femme, et la passion ne me permet pas de demander ta perte au ciel, quoique tu aies offensé mon âme et mon cœur. Tout en mourant par ta faute, je ne te veux

(1) Auteur anonyme.

pas de mal, parce que moi je me rappelle, homme audacieux, que *je t'armai chevalier sur l'autel de Saint-Jacques.*

« Ce que tu n'as pas considéré, les femmes le considèrent. Mais quand tu as pris parti contre moi, tu t'es souvenu de ce que tu étais; tu as oublié ce que tu as été; je cherche à te disculper parce que tu es maintenant hidalgo dans les armes, mais avant de l'être, et encore vassal, *mon père te donna les armes, et ma mère te donna le cheval.*

« Ils t'ont élevé au rang que j'ai perdu par toi. Ils ont fait ton bien et mon mal, puisque autant d'honneur qu'ils t'ont accordé, autant tu m'en enlèves. Et gardant la soumission due à un père chéri, moi dont tu causes les larmes, *je t'ai chaussé l'éperon d'or, afin que tu fusses plus honoré.* »

Don Sanche est tué par le traître Bellidos, sous les murs de Zamora, et cette trahison donne lieu à un défi aux Zamorans. Le vieux don Diegue Arias Gonzalès et ses quatre fils veulent soutenir l'honneur de leur ville; mais Ordeno de Lara tue tous les fils sous les yeux du père. Alphonse est élu roi, et le Cid lui fait prêter serment qu'il n'a été pour rien dans la mort de son frère. Le roi prête ce serment et exile le Cid.

Le Cid partant pour l'exil.

« J'obéis à la sentence, quoique je ne sois pas coupable, parce qu'il est juste que le roi commande et que le vassal obéisse. Plaise à Notre-Dame de vous combler de prospérités, de manière à ce que vous n'ayez besoin ni de mon épée ni de mon bras! Je pense bien que vous ne redoutez aucune injure de ma part, je sais néanmoins que les envieux entachent les plus nobles cœurs. Mais, à la fin, le temps vous sera *témoin qu'ils sont des femmes, et que je suis Rodrigue.*

« Ces braves infançons qui mangent à votre table, considérables menteurs, et héros d'antichambre, comment ne sont-ils pas venus à votre secours, lorsqu'on vous emmenait prisonnier, et quand je vous délivrai, seul contre treize, dans le champ? Les lâches s'enfuyaient à bride abattue;

montrant bien de cette façon qu'ils avaient plus de langue qu'ils n'avaient de mains. *Mais, à la fin, le temps vous sera témoin qu'ils sont des femmes, et que, moi, je suis Rodrigue.*

« Souvenez-vous, roi Alphonse, de ce que je vous dis maintenant; vous en colère, moi de sens rassis; vous, vengé; moi, outragé. Je fais vœu à saint Pierre et à saint Paul de mêler, avec l'aide de Dieu, ma troupe avec les païens; et, si je suis victorieux, de remettre sous votre pouvoir : châteaux, frontières, peuples, biens et vassaux. *Mais, à la fin, le temps vous sera témoin qu'ils sont des femmes, et que, moi, je suis Rodrigue.* »

On sait ses exploits pendant son exil; le *Poëme* les a racontés; nous placerons seulement ici une romance qui se rattache à cette époque, et qui donne une idée de la guerre qui avait lieu entre Rodrigue et les Maures. On remarquera que la fille du Cid est appelée Urraque comme l'infante, avec laquelle le vieil auteur l'a confondue, ainsi que le fait observer M. Damas-Hinard, auteur d'une excellente traduction du *Romancero*.

Le Cid et le Maure.

« Voyez, voyez venir le Maure sur la grande route, allant à cheval à la genette, monté sur une jument baie, portant des brodequins en cuir de Maroc, et des éperons d'or. Le bouclier devant la poitrine et un javelot dans la main, il contemple Valence, et lui dit : « Que le feu te consume. » Tu fus aux Maures avant d'avoir été prise par les chrétiens. Si ma lance ne me trompe pas, tu retourneras aux Maures, et ce chien de Cid, je le prendrai par la barbe. Sa femme, doña Chimène, sera ma capture; sa fille, Urraque Hernandez, sera ma concubine. Quand j'en aurai assez, je la livrerai à mes soldats. » Le Cid n'est pas si loin qu'il n'ait tout entendu. « Venez ici, ma fille, doña Urraque; ôtez vos robes de tous les jours et mettez des robes de fête. Amusez ce Maure, fils d'un chien, et parlez-lui tandis que je selle Babieca et ceins mon épée. » La très-belle dame alla à une fenêtre. Le Maure,

dès qu'il la vit, lui parla de cette sorte : « Allah vous garde, madame doña Urraque! — Qu'il vous garde de même, seigneur. Depuis sept ans entiers, sept ans, je suis amoureuse de vous. — Pendant autant d'années, Madame, je vous porte dans mon âme. » Et tandis qu'ils parlaient ainsi, le brave Cid se montra. « Adieu, adieu, belle dame, ma gentille amante, car j'entends les pas de Babieca. — Où la jument pose le pied, Babieca pose la patte. Le Cid parle à la cavale : vous ouirez ce qu'il dit : « Tu devrais crever la mère, puisque tu n'attends pas ton fils. » Sept fois il fait faire à son cheval le tour d'un hallier. La légère jument dépasse de beaucoup Babieca, et arrive à une rivière où se trouve une barque. Le Maure, dès qu'il la voit, en est joyeux. Il crie au batelier d'approcher la barque; le batelier fait diligence; il avait sa barque prête. Le Maure s'embarque vite et sans tarder. Le Maure était déjà dans la barque, quand le brave Cid arrive au bord de l'eau. Voyant le Maure en sûreté, il crève de dépit, et, plein de rage, il jette contre lui sa lance, en disant : « Recevez, mon gendre, recevez cette lance; peut-être le temps viendra-t-il qu'elle vous sera redemandée. »

La renommée du Cid arrive jusqu'en Perse. Le Soudan lui envoie des ambassadeurs; mais l'heure fatale va sonner pour lui, il en sent venir l'approche, et se décide à faire son testament.

Testament du Cid.

« Celle qui ne pardonne à personne, ni aux rois, ni aux riches hommes, est venue me visiter à Valence, où je languissais ; elle a frappé à ma porte et m'a appelé; me trouvant disposé et résigné à son arrêt, je fais ici mon testament et dicte ma dernière volonté. « Moi, Rodrigue de Bivar, connu aussi sous le nom du brave Cid Campeador parmi les nations mauresques, je lègue mon âme à Dieu, afin qu'il la place dans son empire; et je confie mon corps à la terre, pour qu'il rentre dans son élément; lorsqu'il sera inanimé, je désire qu'on le soigne, qu'on l'arrange, et qu'on l'embaume avec

les parfums que m'a donnés le roi de Perse, et qu'on le place sur Babieca, avec mon drapeau et ma bannière, pour le faire voir encore une fois au roi Bucar et aux vaillants qui l'accompagnent. Je recommande qu'on mette dans une fosse et qu'on enterre avec soin mon Babieca, afin que les chiens ne dévorent pas un cheval qui a rompu les os à tant de chiens (1). Pour faire mes obsèques, se réuniront mes infançons, ceux de mon pain et de ma table, les braves conquérants. A la confrérie du riche-pauvre Lazare, je lègue la prairie de Bivar au dedans et au dehors, avec tout ce qui en dépend. *Item*, je recommande qu'on ne loue pas de pleureuses pour me pleurer; les larmes de ma Chimène suffiront sans qu'on ait besoin d'en acheter d'autres. Dans Saint-Pierre de Cardena, auprès du saint pêcheur, qu'on me construise un sépulcre avec son monument funèbre en bronze. *Item*, qu'on donne au Juif que j'ai trompé quand j'étais pauvre un coffre plein d'argent de même poids que le coffre rempli de sable. A Gil Diaz, le transfuge, qui de Maure s'est fait chrétien, je lègue mes cuissards, mes brassards et mes cuirasses; le noble roi don Alphonse et le bon évêque don Cope, et mon cousin Alvar Fanez, seront mes exécuteurs testamentaires. Que le surplus de mes biens soit partagé entre les pauvres, qui sont, entre l'homme et Dieu, des parrains et des intercesseurs. »

Le Cid meurt, et, après sa mort, gagne encore une bataille. Le roi Bucar attaquait de nouveau Valence; on met le corps embaumé du Cid sur Babieca, on le barde de fer, on lui place au cou son écu avec sa devise flottante, on lance encore cette ombre au milieu du combat; elle épouvante ses ennemis; elle épouvante aussi un Juif, qui, après sa mort veut toucher à sa barbe. Le Cid met la main sur la garde de son épée, et le Juif tombe la face contre terre. Était-ce Rachel? était-ce Vidas? Ainsi finit le Romancero du Cid.

(1) Le Cid veut sans doute parler des Maures.

CHAPITRE III

LE CID DE GUILLEN DE CASTRO.

Le Cid dramatique était trouvé : les amours du Cid et de Chimène ne demandaient qu'à être développées, et le soufflet donné par le comte orgueilleux au vieux don Diegue formait naturellement le temps d'arrêt voulu pour permettre à leur passion de croître et de se fortifier. Il se rencontra au XVIe siècle un homme de génie pour fondre tous les éléments fournis par les diverses traditions et pour mettre sur la scène le héros populaire. Cet homme fut Guillen de Castro.

La brutalité du moyen âge s'adoucit, et la transition commence à se faire pour arriver à Corneille. Quoique nous donnions la traduction de cette comédie fameuse, nous la ferons précéder d'une espèce d'argument, en indiquant quelques-uns des changements que lui a fait subir Corneille.

La pièce de Guillen de Castro ouvre par une scène de remerciements de la part du vieux Diegue au roi, qui a daigné faire Rodrigue chevalier et lui a donné sa propre armure. Rodrigue est là faisant la veillée des armes. Il paraît, et le roi veut que l'infante elle-même lui chausse ses éperons. L'infante y consent avec joie, et Chimène, présente à cette cérémonie, reçoit une jalouse atteinte au cœur. Le rôle de l'infante a été très-gracieusement tracé par Guillen de Castro. Le jeune don Sanche porte une grande affection

à Rodrigue, et montre les saillies d'un caractère impétueux. Il emmène Rodrigue pour essayer un coursier qu'il lui offre, et le roi demeure avec le comte de Lozano (qui dit Lozano dit glorieux), Diegue et deux autres de ses conseillers; c'est alors qu'il nomme Diegue gouverneur de son fils, au grand dépit du comte, qui s'attendait à obtenir cet honneur. Corneille a placé cette scène en dehors de la présence du roi, et il l'a rendue moins dramatique. Il l'a, du reste, presque littéralement imitée. C'est là que le comte soufflette don Diegue. Le vieillard rentre dans sa maison, et Guillen de Castro a mis ici en action, avec une singulière énergie, la romance où don Diegue éprouve ses trois fils; don Diegue va jusqu'à mordre le doigt de Rodrigue. Corneille a reculé devant cette souffrance physique. La dignité naissante du Théâtre-Français en eut peur; il remplaça cette douloureuse épreuve par l'admirable mouvement : « *Rodrigue, as-tu du cœur?* » et on ne saurait l'en blâmer, quoiqu'il y ait quelque chose d'extrêmement saisissant dans la manière dont Guillen de Castro a traité cette scène. Rodrigue, resté seul, détache d'un faisceau d'armes l'épée de Mudarra le Bâtard, qui a vengé la mort des sept infants de Lara, et il s'en va attendre le comte après avoir récité les fameuses stances que Corneille a paraphrasés. Chimène et Urraque, accoudées sur un balcon, voient de loin venir Rodrigue et descendent pour lui parler; le comte a déjà passé sous le balcon avec un des conseillers du roi, qui lui propose de faire un accommodement; il s'y refuse avec hauteur. Rodrigue le rencontre au moment de son retour, et la scène du duel s'engage, scène beaucoup plus dramatique encore que dans Corneille, parce qu'elle se passe en présence de Chimène et de l'infante, et du vieux don Diegue qui, accompagné de don Arias, vient combattre par son regard les irrésolutions de son fils, dont il connaît l'amour. Le comte est tué; ses gens veulent se jeter, l'épée à la main, sur Rodrigue, mais l'infante le prend sous sa protection; il n'a pas besoin de cette protection, du reste, son épée lui suffit.

Ainsi commence *la Jeunesse du Cid*. Guillen de Castro a

reculé lui-même devant la barbarie de la romance en ce qui concerne la tête du comte ; mais nous retrouverons néanmoins tout à l'heure quelque chose d'équivalent. Le roi a appris le malheur : il l'avait prévu sans pouvoir l'empêcher. Chimène et don Diegue viennent demander justice, tous les deux faisant voir au roi le sang du comte, Chimène sur son mouchoir, don Diegue sur sa joue. Don Diegue (et c'est ici que Guillen de Castro se ressouvient du moyen âge) a pris à la lettre qu'un affront se lave dans le sang, et il a lavé sa joue avec le sang du comte. Nous ne pouvons certes qu'applaudir Corneille de s'être privé de cet effet terrible. Il a montré d'ailleurs dans cette scène une grande supériorité sur le poëte espagnol, ainsi que dans les suivantes, où nous voyons Rodrigue chez Chimène. C'est le même entretien triste et tendre avec regrets déchirants du passé ; ce sont les mêmes larmes versées sur le bonheur perdu, mais avec un sentiment plus profond.

Diegue rassemble alors les gentilshommes ses parents, au nombre de cinq cents, et les conduit à son fils, qui s'est retiré à quelque distance dans la campagne, et qui y rencontre l'infante Urraque. L'infante fait des vœux pour ses succès, et il court triompher.

Le roi admire le courage de Rodrigue. Almanzor, roi des Maures, est venu tomber aux pieds du roi. Il a été vaincu ; il a donné à Rodrigue le nom de *Cid*. Chimène continue sa plainte ; elle marche toujours en deuil et accompagnée de ses écuyers. Mais le roi la trouve importune, et ne l'écoute qu'avec peine. Le Cid guerroie sans trêve, et Guillen de Castro s'est servi de l'aventure du Lépreux avec beaucoup de bonheur. Cet épisode, que Corneille a complétement négligé, parce que Corneille n'a peint que le côté chevaleresque et non le côté chrétien du sujet, est tout à fait curieux, et nous ne saurions trop nous étonner que, le trouvant mal placé, on l'ait retranché en Espagne, lorsqu'une simple transposition était susceptible d'en rendre l'effet puissant.

Guillen de Castro fournit encore à Corneille l'épreuve du

roi sur le cœur de Chimène, et cette épreuve est même redoublée. Chimène, voyant qu'on l'a trompée, assure qu'elle donnera sa main à celui qui lui apportera la tête du Cid. Don Martin, champion du roi d'Aragon, dans une querelle entre son maître et Ferdinand, se déclare aussi le champion de Chimène. Il combat le Cid, il est tué. Rodrigue se fait annoncer comme le chevalier qui porte la tête du Cid, et Chimène est prise à ce piége, un peu comique; elle laisse éclater sa douleur. Rodrigue paraît, se prosterne à ses pieds et lui offre sa tête, mais le roi ordonne le mariage. Ainsi se terminent la jeunesse du Cid et les noces de Chimène.

Il est aisé de voir que Corneille a suivi de bien près le drame de Guillen de Castro, mais il l'a fécondé de tout ce que son génie avait de force et de grandeur. Il l'a dépouillé de sa couleur primitive, comme Racine a enlevé, plus tard, aux Grecs leur naïveté; mais nous l'avons dit et nous le répétons, chaque œuvre doit être jugée selon son temps, au point de vue du public pour lequel elle a été composée. *Le Cid* de Guillen de Castro, dont nous venons d'analyser la première partie, la seule qui ait servi à Corneille, est une œuvre qui possède un véritable intérêt en soi. Du reste, en parcourant ici la traduction de cette pièce, que nous avons fait jouer au second théâtre français, le lecteur se rendra mieux compte des différences de la pièce espagnole et de la pièce française. Nous devons néanmoins avertir le lecteur que nous avions cru devoir transposer la scène du Lépreux pour en rendre l'effet plus dramatique, et que les exigences de la mise en scène nous avaient forcé d'introduire un ballet et un chant guerrier. Nous prions Guillen de Castro, selon la vieille formule espagnole, d'excuser nos fautes. Cette pièce fut représentée le 8 septembre 1849, sous la direction éclairée de M. Boccage.

GUILLEN DE CASTRO

(LAS MOCEDADES DEL CID.)

LA

JEUNESSE DU CID

COMÉDIE FAMEUSE EN TROIS JOURNÉES ET HUIT TABLEAUX

D'après laquelle le grand Corneille a composé le Cid.

PERSONNAGES.

LE ROI DON FERDINAND.
LE PRINCE DON SANCHE.
L'INFANTE DONA URRAQUE.
DIEGUE LAYNEZ, père du Cid.
RODRIGUE, le Cid.
HERNAN DIAZ, frère du Cid.
BERMUDO LAYN DIAZ, id.
LE COMTE LOZANO.
CHIMÈNE GOMEZ, fille du comte Lozano.
ELVIRE, suivante de Chimène.
ARIAS GONZALVE, seigneur de la cour.
PERANZULEZ, id.
DON MARTIN GONZALÈS, ambassadeur d'Aragon.
UN LÉPREUX.
UN ROI MAURE.
DEUX SOLDATS.
UN PAGE.
UN BERGER.
PAGES, ÉCUYERS, GARDE .

LA JEUNESSE DU CID

Io soy Cid Compeador.
(Romances caballerescos.)



PREMIÈRE JOURNÉE

PREMIER TABLEAU

Salle intérieure du palais. — Au fond, l'autel de Saint-Jacques recouvert d'une draperie; entrée à droite et à gauche de l'autel avec draperies; entrées latérales; quatre pages dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI DON FERDINAND, DON DIEGUE, PAGES.

DIEGUE, *à genoux devant le roi.*

Illustre récompense de ma fidélité!

LE ROI.

J'acquitte ce que je dois.

DIEGUE.

Quel honneur ta Majesté lui rend!

LE ROI.

J'honore mon sang en Rodrigue. Diegue Laynez, lève-toi! (*Diegue Laynez se lève.*) Ma propre armure, je l'ai donnée pour le faire chevalier.

DIEGUE.

Il a achevé la veille des armes, et il va venir.

LE ROI.

Je l'attends...

DIEGUE.

Quel homme reçut plus d'honneurs! Don Sanche, mon seigneur et prince, et l'infante lui servent, l'un de parrain, l'autre de marraine.

LE ROI.

Ce qu'ils font, mon affection le réclamait d'eux.

SCÈNE II.

LE PRINCE, DON SANCHE, L'INFANTE DONA URRAQUE, CHIMÈNE, RODRIGUE, LE COMTE LOZANO, ARIAS, GONZALVE, PERANZULEZ.

(*Don Sanche, l'Infante, Chimène entrent d'un côté; Rodrigue, Arias, le comte, Péranzulez de l'autre, par le fond, en soulevant les draperies voisines de l'autel de Saint-Jacques.*)

DOÑA URRAQUE.

Que te semble de Rodrigne, Chimène?

CHIMÈNE.

Qu'il a bonne mine. (*A part.*) Et que ses yeux causent à l'âme un tourment plein de charmes.

LE ROI.

Tu es fait pour la guerre : cette armure te sied.

RODRIGUE.

Pourrait-on s'en étonner? Tu l'as choisie parmi les tiennes, et Arias Gonzalve m'a aidé à m'en revêtir.

ARIAS.

Divine est ton armure, castillane est ta valeur!

DON SANCHE.

Ne paraît-il pas tout rempli de forces et d'ardeur?

LE COMTE.

Nos souverains le comblent de grâces!...

PERANZULEZ.

Ils dépassent la mesure.

RODRIGUE, *au roi.*

Comme cette armure, mon cœur t'appartient.

LE ROI.

Approchons-nous de l'autel du saint patron de l'Espagne.

DIEGUE.

Quelle autre gloire demander?

RODRIGUE, *au roi.*

Qui te sert et t'accompagne peut s'élever au ciel. (*Un rideau est tiré, on voit l'autel de Saint-Jacques, et, sur un plat d'argent, une épée et des éperons dorés.*)

LE ROI.

Rodrigue, veux-tu être chevalier?

RODRIGUE, *au roi.*

Oui, je le veux.

LE ROI.

Dieu vous fasse bon chevalier!... Rodrigue, veux-tu être chevalier?

RODRIGUE.

Oui, je le veux.

LE ROI.

Rodrigue, veux-tu être chevalier?

RODRIGUE.

Oui, je le veux. (*Rodrigue s'est mis à genoux et le roi lui a donné l'accolade.*)

LE ROI.

Dieu vous fasse bon chevalier! Cette épée a, dans ma

main, triomphé de nos ennemis dans cinq batailles rangées. Je te la ceins et j'espère qu'elle restera honorée.

RODRIGUE.

Des faveurs pareilles peuvent faire beaucoup de rien; aussi, pour que la renommée de cette arme monte jusqu'aux sphères supérieures, je la détache de ma ceinture, où ta confiance l'a placée, je la suspends à mon espérance; oui, pour que ce présent, qui me donne un nouvel être, reste digne de toi, je ne le porterai que lorsque je pourrai le faire bravement, c'est-à-dire quand j'aurai vaincu aussi dans cinq batailles rangées.

LE COMTE, *à part.*

Engagement téméraire!

LE ROI.

Je te fournirai l'occasion que tu désires... Infante, chausse-lui ses éperons. (*On apporte à l'Infante les éperons posés sur le plat d'argent.*)

RODRIGUE.

Gloire suprême!

DOÑA URRAQUE, *au roi.*

J'agirai selon ton désir.

RODRIGUE.

Cet honneur... d'une telle main!... le monde à mes pieds! (*Doña Urraque lui met les éperons.*)

DOÑA URRAQUE, *en se relevant.*

Je crois que tu es mon obligé, Rodrigue; gardes-en le souvenir!...

RODRIGUE.

Tu me ravis jusqu'aux nues.

CHIMÈNE, *avec jalousie.*

Ces éperons attachés par elle m'ont piqué au cœur..

RODRIGUE, *à l'infante.*

J'espère te servir autant que tu m'as obligé.

SANCHE.

Puisque tu es chevalier, Rodrigue, viens monter un coursier que je veux t'offrir.

PERANZULEZ, *à part.*

Ces honneurs sont excessifs!

RODRIGUE.

Quel vassal mérita jamais d'être ainsi traité par son roi!

SANCHE, *se retournant vers le roi après avoir serré la main de Rodrigue.*

Mon père! quand ceindrai-je aussi une épée?

LE ROI.

Le temps n'est pas encore venu.

SANCHE.

Pourquoi?...

LE ROI.

Elle te semblerait trop lourde; ton âge est encore trop tendre.

SANCHE.

Qu'elle soit nue ou dans le fourreau, les ailes du courage rendent une épée légère. Oui, sire, quand je contemple l'acier d'une épée, de la pointe au pommeau, je suis saisi de tels transports, que, fût-elle une montagne de plomb, elle me paraîtrait sans pesanteur. Si le ciel me permet d'en attacher une à mon côté, il me donnera assez de vigueur pour me revêtir de toutes les pièces d'une armure; le monde verra que je suis capable de le conquérir, et, si je le conquiers, je prétends, dans ma valeur, en soutenir les deux pôles de chaque main.

LE ROI.

Tu es jeune, Sanche; avec le temps cette effervescence s'apaisera.

SANCHE.

Sois persuadé, au contraire, que plus j'aurai d'années, plus j'aurai de vaillance.

RODRIGUE.

Ton Altesse aura toujours en moi un fidèle sujet.

LE COMTE.

Quel témérité chez l'Infant!

SANCHE, *à Rodrigue.*

Viens; nous monterons à cheval.

PERANZULEZ, *au comte.*

Ce sera l'audace même!

DOÑA URRAQUE.

Allons les voir.

DIEGUE.

Je te bénis, mon fils, palme d'honneur!

LE ROI.

De graves pensées viennent m'assaillir.

CHIMÈNE, *à part*

Rodrigue emporte mon cœur.

L'INFANTE.

Rodrigue me plaît. (*Elles sortent ensemble d'un côté; Rodrigue et Sanche sortent de l'autre.*)

SCÈNE III.

LE ROI, LE COMTE LOZANO, DIEGUE LAYNEZ, ARIAS GONZALVE, PERANZULEZ.

LE ROI.

Comte d'Orgaz, Peranzulez, Laynez, Arias Gonzalve, vous quatre, par qui notre conseil d'État est illustre, arrêtez, revenez, demeurez, asseyez-vous, j'ai à vous parler. (*Les quatre pages apportent des fauteuils; le roi s'assied au milieu de ses conseillers.*) Bermudez, gouverneur du prince don Sanche, est mort, et il est mort dans le temps où un

gouverneur est le plus nécessaire à son élève. Le prince, négligeant l'étude et les lettres, se laisse emporter par son penchant pour les armes, les chevaux, les attributs de la guerre; il montre un caractère si indomptable et si ardent, que le monde est étonné des saillies de cette impétuosité, et, pour les contenir avec prudence et avec sagesse, j'ai besoin d'un sujet aussi sage que loyal; ainsi donc, parents, amis, plutôt que vassaux, voyant qu'Arias Gonzalve est majordome de la reine, que Peranzulez est chargé de l'éducation des infants Alonzo et Garcia, et que le comte Lozano (qui dit Lozano dit glorieux), pour montrer qu'il l'est à juste titre, ne quitte guère les champs de bataille, je veux que Diegue Laynez devienne gouverneur du prince; mais c'est mon désir que cela se fasse avec l'approbation des quatre colonnes de mon trône, les quatre appuis de l'État.

ARIAS.

Qui mieux que Diegue Laynez peut remplir un emploi aussi important pour le royaume, aussi important pour le monde.

PERANZULEZ.

Diegue Laynez mérite de recevoir cette dignité de la main du roi.

LE COMTE.

Il la mérite, en effet, d'autant plus maintenant, qu'il est arrivé près de toi à tant d'estime, que tu mets sa valeur audessus de la mienne, à ma grande confusion. Ayant demandé à servir dans cette charge près du prince mon seigneur (que le ciel le conserve mille ans!), tu dois sentir, bon roi, tout ce que je souffre et tout ce que je supporte, parce que je suis en ta présence; encore pourrai-je le supporter? Si ce vieux Diegue Laynez succombe déjà sous le poids des années, quelle sagesse montrera-t-il dans sa conduite quand il faudra enseigner au prince les divers exercices d'un chevalier dans les passes d'armes et sur les champs de bataille? Lui donnera-

t-il l'exemple, comme je le fais, de rompre une lance ou de mettre un cheval hors d'haleine... Si je...

LE ROI.

Assez.

DIEGUE.

Jamais, comte, tu ne t'es montré si digne de ton nom de Lozaño. Je suis vieux, je le confesse, tel est l'effet du temps; mais, dans la caducité, dans le sommeil, dans le délire, je puis enseigner ce que d'autres ignorent, et, s'il est vrai que l'on meurt comme l'on a vécu, à mon heure dernière je donnerai encore à imiter l'exemple de bien vivre et de bien mourir. Si les forces me manquent dans les jambes ou dans les bras pour rompre une lance ou pour mettre un cheval hors d'haleine, je ferai lire au prince l'histoire de mes exploits; il apprendra ce que je fis, s'il ne peut apprendre ce que je fais, et le monde et le roi verront que personne autour de lui n'a mérité...

LE ROI.

Diegue Laynez !

LE COMTE, *se levant.*

Moi, j'ai mérité...

LE ROI.

Sujets !...

LE COMTE.

J'ai mérité comme toi et mieux que toi.

LE ROI.

Comte !

DIEGUE.

Tu te trompes.

LE COMTE.

Je le dis.

LE ROI.

Je suis votre roi.

DIEGUE.

Tu ne saurais le dire...

LE COMTE.

Ma main parlera comme ma langue a parlé. (*Il le soufflette.*)

PERANZULEZ.

Arrête!...

DIEGUE.

Ah! vieillesse infortunée!...

LE ROI.

A moi, gardes!...

DIEGUE.

Laissez-moi.

LE ROI.

Qu'on saisisse le comte!...

LE COMTE.

Ne t'emporte pas. Attends, excuse ces premiers mouvements; roi puissant, grand roi, ne découvre pas aux yeux du monde ce qui se passe dans ton palais, et pardonne pour cette fois à cette épée et à cette main si elles t'ont manqué de respect, après avoir été tant d'années le soutien de ta couronne. N'ont-elles pas dirigé tes soldats, défendu tes frontières et vengé tes offenses? Considère qu'il n'est pas bien, qu'il n'est pas prudent à des rois de faire arrêter des hommes comme moi, qui sont les bras de leur puissance, les aides de leur conseil, la vie de leur État.

LE ROI.

Silence!...

PERANZULEZ.

Seigneur!...

ARIAS.

Seigneur!...

LE ROI.

Comte!...

LE COMTE.

Pardonne...

LE ROI.

Arrête, malheureux!... (*Le comte sort.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, PERANZULEZ, ARIAS, DIEGUE.

LE ROI.

Qu'on le suive!

ARIAS.

Fais paraître à présent ta prudence, grand Ferdinand!...

DIEGUE.

Appelez, appelez le comte, qu'il vienne exercer l'emploi de gouverneur de votre fils; plus que moi il est fait pour l'honorer. Puisqu'il me laisse sans honneur et qu'il s'en va fier et hardi, ajoutant à sa renommée la renommée que j'eus autrefois : pour moi, j'irai si je le puis, trébuchant à chaque pas, le poids d'un affront surchargeant encore le poids de mes années, j'irai jusqu'où, en pleurant mon outrage, je pourrai le venger.

LE ROI.

Écoute, Diegue...

DIEGUE.

Un homme outragé ne saurait rester en présence de son roi.

LE ROI.

Écoute.

DIEGUE.

Pardonne, Ferdinand. Ah! sang qui fut l'honneur de la Castille! (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *moins* DIEGUE.

LE ROI.

La douleur l'égare.

ARIAS.

Il sort irrité.

LE ROI.

Il a raison. Que ferai-je, amis, arrêterai-je le comte?

ARIAS.

Non, seigneur, il est puissant, arrogant, riche et téméraire; tu aventurerais ton autorité sur ton royaume et sur tes sujets. D'ailleurs, en de telles circonstances, n'est-il pas chose reconnue que : punir le coupable, c'est publier l'affront?

LE ROI.

Cela est vrai. Va, Peranzulez, suis le comte; et toi, suis Diegue Laynez. Faites savoir, de ma part, à tous deux que, puisque ce malheur est arrivé dans mes appartements, le secret peut et doit être gardé. Que ni l'un ni l'autre n'ait l'audace de le révéler; je leur commande un silence éternel, sous peine d'encourir ma disgrâce.

PERANZULEZ.

Juste raison d'État.

LE ROI.

Toi, dis à Diegue Laynez que son honneur me regarde et qu'il revienne me parler. Toi, dis au comte que je le mande, que je le retiens près de moi, et nous verrons s'il est quelque moyen humain pour accommoder cette malheureuse affaire.

PERANZULEZ.

Nous allons courir vers eux.

LE ROI.

Allez, et revenez aussi promptement que si vous aviez des ailes.

ARIAS.

Diegue Laynez est de mon sang.

PERANZULEZ.

Je suis cousin germain du comte.

LE ROI.

Roi mal obéi, je saurais châtier d'indociles sujets. (*Arias sort d'un côté, Peranzulez de l'autre ; le roi se dirige vers le fond.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Maison de don Diegue.

SCÈNE VI.

RODRIGUE, *et* SES FRÈRES.

(*Les frères de Rodrigue lui ôtent ses armes.*)

RODRIGUE.

Frères, vous me faites beaucoup d'honneur!

BERMUDO.

Nous servons notre frère aîné.

RODRIGUE.

Vous me payez bien toute l'affection que vous me devez.

HERNAN.

Nous devons t'avouer, néanmoins, que nous n'avons pas vu sans un regard d'envie les faveurs dont le roi t'a comblé.

RODRIGUE.

Le temps, le temps viendra, frères, où le roi, s'il plaît à Dieu, pourra remplir pour vous de bienfaits ses deux mains libérales, et vous octroyer les faveurs que je reçois ; le roi, qui m'honore, a assez d'honneur en lui pour tous. Allez et suspendez avec respect ces nobles armes, qui m'appartiennent et que je jure de ne pas porter encore ; oui, je le jure à leur héroïque blason. Cette épée, je l'attache ici, de mes mains,

avec mon espérance, jusqu'à ce que j'aie triomphé, comme le roi, dans cinq batailles rangées.

BERMUDO.

Et quand iras-tu à la guerre, Rodrigue?

RODRIGUE.

L'occasion se présentera bientôt.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DIEGUE LAYNEZ.

(*Il entre à droite.*)

DIEGUE LAYNEZ, *avec un bâton brisé en deux.*

Tu attaches ton épée à ce mur, Rodrigue ?

BERMUDO.

Père !...

HERNAN.

Seigneur !...

RODRIGUE.

Qu'as-tu?

DIEGUE, *à part.*

Je n'ai plus d'honneur. (*Haut.*) Mes fils !

RODRIGUE.

Parle...

DIEGUE.

Laissez-moi seul.

RODRIGUE.

Que s'est-il passé? Ce sont des peines d'honneur... ces yeux pleins de sang, ce bâton brisé...

DIEGUE.

Sortez !

RODRIGUE.

Si tu me le permets, je prendrai une autre épée.

DIEGUE.

Attends au dehors, va...

HERNAN.

Mon père!...

DIEGUE.

Mon malheur s'augmente encore.

RODRIGUE.

Mon père chéri!

DIEGUE.

L'outrage qu'on m'a fait est un outrage pour chacun d'eux... Laissez-moi.

BERMUDO.

Il a quelque grande peine, je suis vivement affecté, Hernan!

DIEGUE.

Cette maison s'écroulera plutôt que de couvrir quatre affronts. Ne sortirez-vous pas?

RODRIGUE, *au milieu de ses frères.*

Pardonne!

DIEGUE.

Profond abaissement! (*Rodrigue et ses frères consternés reculent peu à peu.*)

RODRIGUE.

Quel soupçon! mon sein s'enflamme... déjà la voix de l'honneur semble m'appeler. (*Les trois fils de Diegue sortent.*)

SCÈNE VIII.

DIEGUE, *seul.*

O ciel! je souffre, je me meurs, j'exhale un dernier souffle de rage. Loin de moi, bâton brisé qui n'as pu soutenir mon honneur! tu as cédé au poids de l'affront! Mais, j'ai tort, par-

donne, tu n'étais fait que pour supporter le fardeau de l'âge; je devrais te remercier plutôt de m'offrir deux armes pour me venger d'un soufflet, si une telle offense pouvait s'en remettre à ces armes légères!... Je veux prendre un glaive et m'appuyer sur un bâton d'acier, non sur une épée de bois. (*Il choisit une épée parmi celles qui sont suspendues au mur.*) Si je ne me trompe, j'ai encore du courage pour ressentir mon injure; sur toi, solide épée, mon honneur se repose. Tu appartins à Murdarra, ta renommée s'est étendue d'un pôle à l'autre, les blessures que tu fis ne vengèrent-elles pas la mort des sept infants de Lara? Tu suffiras bien à venger un tel affront. (*Il manie l'épée.*) Est-ce là brandir une épée ou trembler? J'ai encore de la force, bien que l'âge ait glacé mon sang... Le désespoir l'embrase de nouveau, je puis me hasarder. Mais, hélas! que dis-je? A chaque coup que je veux ou porter ou parer, l'épée m'entraîne après elle; ma main reste ferme, mon pied est chancelant : déjà ce fer me pèse, déjà ma force m'abandonne, déjà je succombe, déjà je crois sentir à la pointe de cette arme la lourdeur du pommeau. Que faut-il donc faire? De quelle confiance nourrir mon espoir, si je n'ai que de faibles moyens au service d'une grande cause? O vieillesse misérable, je suis prêt à plonger cette épée dans mon sein. O temps! qu'as-tu fait? Noble épée, reste désormais nue au milieu de ces armes, ne rentre pas au fourreau... Oui, puisque ma vie finit où commence mon affront, demeure nue exposée à l'infamie; tu diras quelle est la mienne. J'éprouve comme un vertige, je veux appeler mes fils. Il est fâcheux de se venger par la main d'autrui, mais il est plus fâcheux encore de n'être pas vengé. Je doute de leur courage, j'hésite; leur valeur n'existe pas encore, la mienne n'est plus. Comment agir? Il me vient une pensée; oui, peut-être... (*Il appelle.*) Hernan Diaz!..

SCÈNE IX.

DIEGUE, HERNAN.

HERNAN.

Que me veux-tu?

DIEGUE.

La lumière manque à mes yeux, l'âme à ma vie.

HERNAN.

Qu'as-tu?

DIEGUE.

Ah! mon fils, mon fils, donne-moi ta main, je sens des angoisses terribles. (*Il prend la main de son fils et la serre avec le plus de force possible.*)

HERNAN.

Mon père! mon père! tu me fais mourir; lâche-moi. Ah! ciel!...

DIEGUE.

Qu'est-ce donc? tu t'agites, tu pleures; es-tu moins qu'une femme?

HERNAN.

Seigneur!...

DIEGUE.

Va-t'en, va-t'en! Est-ce moi qui t'ai donné l'être? est-ce possible? Sors!...

HERNAN.

Étrange chose! (*Il sort du côté opposé à celui où il est entré.*)

SCÈNE X.

DIEGUE, *puis* BERMUDO LAYN.

DIEGUE.

Si tous mes fils lui ressemblent, adieu mon espérance! (*Il appelle.*) Bermudo Layn!

BERMUDO.

Seigneur?...

DIEGUE, *assis.*

J'éprouve une faiblesse, un évanouissement; accours, mon fils, donne-moi ta main. (*Il la serre et fait tomber Bermudo à ses genoux.*)

BERMUDO.

Ah! mon père, que fais-tu? Lâche-moi des deux mains! Grâce!...

DIEGUE.

Ah! infâme! mes mains affaiblies sont-elles les griffes d'un lion, et, quand elles le seraient, devrais-tu faire entendre des indignes plaintes? Tu te dis homme! Va-t'en, honte de mon sang. (*Bermudo sort confondu par le côté où son frère est sorti.*)

SCÈNE XI.

DIEGUE, *puis* RODRIGUE.

DIEGUE, *se levant.*

Quelle peine! quel malheur! Sur quels piliers s'appuie la noblesse d'une maison qui a vu tant de rois de son sang! A peine si je respire!... (*Il appelle.*) Rodrigue!...

RODRIGUE, *entrant.*

Mon père! mon seigneur!... peux-tu bien me faire une insulte? Tu m'as engendré le premier, pourquoi m'appelles-tu le dernier?

DIEGUE.

Ah! mon fils, je me meurs...

RODRIGUE.

Qu'éprouves-tu?

DIEGUE.

C'est une douleur, une douleur, une rage, une rage. *Il*

porte la main de Rodrigue à sa bouche et lui mord un doigt.)

RODRIGUE, *avec force.*

Mon père! laissez-moi. A la male heure! laissez-moi... Si vous n'étiez mon père, je vous donnerais un soufflet.

DIEGUE.

Ce ne serait plus le premier.

RODRIGUE.

Comment!...

DIEGUE.

Fils de mon âme, j'adore ce ressentiment : ta colère me charme, je bénis cette audace. Ce sang impétueux qui se révolte dans tes veines, que je vois dans tes yeux; ce sang que la Castille m'a donné, héritage de Calvo et de Nuñez, c'est ce sang que vient de déshonorer en moi le comte d'Orgaz, celui qu'on appelle Lozano.

RODRIGUE.

Le comte d'Orgaz?

DIEGUE.

Viens dans mes bras, Rodrigue, relève mon espérance, et cette tache faite à mon honneur et qui s'étend jusqu'au tien, lave-la dans le sang; car il n'est que le sang pour laver de telles taches. Si je ne t'ai pas appelé le premier, c'est parce que j'ai pour toi plus de tendresse, plus d'amour que pour tes frères. J'aurais voulu qu'ils courussent ce danger pour être plus sûr de conserver en toi l'illustre avenir de ma race. Hélas! je les ai vus à l'épreuve si dénués d'âme et de vigueur, que mon offense en a été doublée, que mon malheur s'en est accru. Il t'appartient, Rodrigue, de rendre la gloire à ces cheveux blancs. Ton adversaire est puissant au palais, à l'armée; son conseil est le plus estimé, sa lance est la meilleure; mais puisque tu as de la force et du cœur quand tu vois là l'affront ou l'épée, je n'ai plus rien à te dire; le souffle me manque, d'ailleurs; je m'en vais pleurer mon outrage pendant que tu vas le punir. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

RODRIGUE, *seul.*

Je suis anéanti par la douleur. O fortune! est-ce une réalité? Ton inconstance, quoique ce soit là de tes jeux, s'est exercée aux dépens de mon bonheur de telle façon, que j'ose à peine y ajouter foi. Ta cruauté a-t-elle pu permettre que mon père fût l'offensé, ô peine extrême! et que l'offenseur fût le père de Chimène? Que faire? Sort funeste! lui, c'est l'âme de ma vie... Que faire? Terrible perplexité! elle, c'est la vie de mon âme!... Je voulais, confiant dans la destinée, unir mon sang au sien, au sien que je dois verser. Peine affreuse! je dois tuer le père de Chimène. Mais ce retard offense l'honneur auquel je me dois tout entier; il faut secouer le joug de l'amour, et, la tête haute, songer à ce que je suis. Puisque mon père a été l'offensé, peu importe (torture amère!) que l'offenseur soit le père de Chimène! A quoi bon raisonner! N'ai-je pas plus de valeur que d'années? Cela suffit pour venger mon père, en tuant le comte Lozano. Que me fait le parti puissant de mon redoutable adversaire; que me fait qu'il compte mille amis dans les montagnes d'Asturie; que me fait qu'à la cour du roi Ferdinand son conseil soit le mieux écouté et que dans la guerre son bras soit le plus fort. C'est peu de chose, ce n'est rien en comparaison d'un outrage, le premier qui ait été fait à ce sang de Nuñez et de Calvo. Le ciel me donnera aide, comme la terre me donnera champ pour la première fois que se déploiera la force de mon bras; je me servirai de cette vieille épée de Murdarra le Castillan, quoiqu'elle soit émoussée et rouillée depuis la mort de son maître. Si je lui manque de respect, Je veux qu'elle attribue mon audace au trouble où m'a plongé l'offense faite à mon père. Sois sûre, vaillante épée, qu'un autre Murdarra t'attache à son côté, et que tu vas combattre dans mes mains, pour son honneur maltraité! Tu

t'indigneras peut-être d'y être tombée, mais tu n'auras pas à me reprocher d'avoir reculé : tu me verras sur le terrain aussi ferme que ton acier. Tu as rencontré, après tout, un second maître aussi bon que le premier, et si quelque honte venait m'atteindre, je te plongerais dans mon sein jusqu'à la garde pour te cacher. (*Il sort.*)

TROISIÈME TABLEAU.

Une place sur un des côtés du palais; une aile du palais.

SCÈNE XIII.

L'INFANTE, DOÑA URRAQUE *et* CHIMÈNE GOMEZ, *sortent du palais.*

DOÑA URRAQUE.

Comme toute la ville prend part au bonheur de Rodrigue! quelle allégresse!

CHIMÈNE.

Oui, le soleil lui-même a un air de fête.

DOÑA URRAQUE.

Rodrigue sera un vrai chevalier courtois, magnifique, audacieux : la beauté et la fierté brillent en lui. Avec quelle force, avec quelle grâce, avec quelle assurance merveilleuse il a, en s'affermissant sur ses étriers, rompu une lance, et n'as-tu pas vu comme il a piqué galamment son cheval au moment de nous saluer?

CHIMÈNE.

Faut-il s'en étonner, il avait pour le piquer les éperons que tu lui as chaussés.

DOÑA URRAQUE.

Chimène, arrête ! assez ; je soupçonnerais que ces éperons t'ont fait plus de mal qu'au coursier. (*Elles se promènent dans le fond.*)

SCÈNE XIV.

LE COMTE LOZANO, PERANZULEZ, *et* QUELQUES VALETS.

(*Ils entrent sur la place.*)

LE COMTE.

Je confesse que ce fut un fol emportement, mais je n'entends pas le réparer.

PERANZULEZ.

Le roi prétend y remédier avec prudence, avec bonté.

LE COMTE.

Que veut-il faire ?

PERANZULEZ.

Écoute : agissons avec calme, soyons de sang-froid.

CHIMÈNE.

Mon père s'avance, il paraît ému.

DOÑA URRAQUE.

Peranzulez l'accompagne. (*Elles disparaissent.*)

PERANZULEZ, *au comte.*

Ton caractère est étrange !

LE COMTE.

L'honneur en est la loi.

PERANZULEZ.

Avec ce caractère tu te perdras.

LE COMTE.

Me perdre ? Non, les hommes comme moi ne se perdent pas aisément, et la Castille périrait avant moi.

PERANZULEZ.

Mais, n'est-il pas raisonnable que tu donnes une satisfaction?

LE COMTE.

Je ne veux en donner ni en recevoir.

PERANZULEZ.

Pourquoi non? Les lois du duel s'opposent-elles à une satisfaction?

LE COMTE.

Celui qui la reçoit comme celui qui la donne se font tort mutuellement. L'un perd son honneur, l'autre ne gagne rien : le mieux est de s'en remettre à l'épée (1).

PERANZULEZ.

N'est-il pas d'autres moyens?

LE COMTE.

Que mon honneur repousse! Pour donner satisfaction, ne faut-il pas que je dise au moins que je n'étais pas à moi quand l'action s'est passée, ou que les vapeurs du vin avaient troublé mes esprits, ou que la prudence m'a manqué.

PERANZULEZ.

Quand tu ferais cet aveu?...

LE COMTE.

N'est-ce pas insensé de croire que je puisse raccommoder son honneur avec un lambeau du mien? L'affaire terminée, nous demeurerions tous les deux, lui avec une pièce à son honneur, moi avec un trou au mien, et pour lui ce serait pire de porter un morceau d'une autre couleur. Lorsqu'on

(1) Corneille avait énergiquement reproduit cette pensée.

Les satisfactions n'apaisent point une âme;
Qui les reçoit à tort, qui les fait se diffame.
Et de pareils accords, l'effet le plus commun
Est de déshonorer deux hommes au lieu d'un.

Il retrancha ces vers, propres à encourager le duel. Nous mettrons plus loin, sous les yeux du lecteur, les principales imitations de Corneille, avec le texte espagnol.

raccommode un vêtement comme l'honneur, on doit tailler dans le même drap. Il ne saurait être satisfait ainsi, la chose est claire. Si le sang lui a monté au visage, qu'il en vienne tirer de mon cœur. J'ai un bras, j'ai une épée pour me défendre.

PERANZULEZ.

Ce sentiment est cruel.

LE COMTE.

Ce sentiment est juste. Un homme honoré et considérable ne peut jamais s'en départir : il tâche de bien faire ; mais s'il commet une faute, il doit la soutenir et non la réparer.

PERANZULEZ.

Réfléchis qu'il a des fils.

LE COMTE.

C'est assez, ami ; qu'ai-je à redouter d'un vieillard et de trois enfants ? (*Il entre dans le palais.*)

SCÈNE XV.

CHIMÈNE, DOÑA URRAQUE, *reparaissant.*

CHIMÈNE.

Certainement, mon père est en proie à quelque agitation.

DOÑA URRAQUE.

Ne t'afflige pas, quelques affaires d'État. Rodrigue vient à nous !

CHIMÈNE.

Sa figure annonce un trouble intérieur.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, RODRIGUE.

RODRIGUE.

Tout outrage est accablant pour un homme d'honneur... Ah! mon bien suprême!...

DOÑA URRAQUE, *en regardant Chimène.*

Rodrigue, tu as tous les traits d'un bon chevalier!

RODRIGUE, *à part, en regardant Chimène.*

Ah! doux objet, objet aimé!

DOÑA URRAQUE.

Que l'épée te sied bien, ainsi posée sur la soie et sur l'acier!

RODRIGUE.

Une telle beauté!

CHIMÈNE.

Il ressent quelque peine : que peut-il avoir?

DOÑA URRAQUE, *d'un ton de reproche.*

Rodrigue!

RODRIGUE.

Je dois verser le sang de mon âme. Ah! Chimène!...

CHIMÈNE.

Ou je suis le jouet d'une vaine illusion, ou je pense que ton esprit est troublé.

RODRIGUE.

Oui, toutes les deux, en paraissant à ma vue, n'êtes-vous pas faites pour me troubler? Je rencontre en toi, Chimène, la beauté suivie de l'amour; en toi, princesse, la beauté accompagnée du respect.

CHIMÈNE.

Tu dis bien, et tu aurais mieux dit encore si tu n'avais pas égalé ma beauté à la sienne.

DOÑA URRAQUE, *à part.*

Je changerais bien le respect contre l'amour.

RODRIGUE.

Le comte Lozano revient! Comment, en regardant Chimène, pourrai-je mettre l'épée à la main.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE LOZANO, PERANZULEZ, SUITE DU COMTE.

(Peranzulez s'arrêtant sur le seuil du palais, le comte donne des ordres.)

RODRIGUE, *à part.*

Je me sens d'un côté embrasé par l'amour, et, de l'autre, glacé par l'affront!

CHIMÈNE, *regardant Rodrigue.*

Qu'a-t-il? Tantôt il paraît tout de flamme, tantôt il paraît trembler!...

DOÑA URRAQUE.

Qu'est-ce donc?

RODRIGUE.

Si je suis encore ce que je fus, pourquoi hésiter? Je mets en balance ma renommée et mon amour!

SCÈNE XVIII.

Les précédents, DIEGUE, ARIAS GONZALVE.

RODRIGUE.

Voici mon père, il vient hâter ma vengéance; le poids de l'affront l'emportera. Quelle est ma lâcheté! J'ai besoin, pour prendre courage, de revoir sur sa joue les marques du soufflet.

DIEGUE, *à part.*

Cruelle anxiété! Il doit hésiter et craindre; mais ne voit-il pas l'impatience dans mes yeux? (*Le comte et Peranzulez descendent avec quelques personnes de leur suite.*)

PERANZULEZ, *au comte.*

Nous pourrons passer par ici : sur ce point la place est occupée.

LE COMTE.

Je ne dévie jamais de mes opinions ni de mon chemin.

RODRIGUE.

Divins yeux de Chimène, pardonnez si je frappe le comte devant vous.

LE COMTE, *à Rodrigue qui s'avance vers lui.*

Qui es-tu?

RODRIGUE.

A quelques pas, je te dirai qui je suis.

CHIMÈNE.

Ah! je me meurs!

LE COMTE.

Que me veux-tu?

RODRIGUE.

Je veux te parler. Ce vieillard que tu vois, le connais-tu?

LE COMTE.

Je le connais! Pourquoi me le demander?

RODRIGUE.

Pourquoi? Parlons bas : écoute!

LE COMTE.

Dis!...

RODRIGUE.

Ne sais-tu pas qu'il fut le courage et l'honneur même?

LE COMTE.

Il le fut.

RODRIGUE.

Et que le sang que j'ai dans les yeux est son sang; ne le sais-tu pas?

LE COMTE.

Que je le sache ou non, tranchons ce discours. Que m'importe!

RODRIGUE.

Si tu veux me suivre dans un autre lieu, tu apprendras que cela t'importe.

LE COMTE.

Silence, enfant! est-il possible? Va, nouveau chevalier, va et apprends d'abord à combattre et à vaincre, tu pourras ensuite avoir l'honneur d'être vaincu par mon bras sans que je sois blâmé de triompher de toi et de te donner la mort. Mets pour le moment l'offense en oubli; car se venger avec du sang n'appartient pas à celui qui a encore du lait sur les lèvres.

RODRIGUE.

Je veux apprendre de toi à combattre; tu verras si je sais vaincre, je verrai si tu sais donner la mort. Mon épée, peu savante, t'enseignera néanmoins, à l'aide de ce bras, que le courage est le maître d'un art que j'ignore, et ma satisfaction sera de mêler, pour guérir mon affront, le lait de mes lèvres au sang de ton cœur.

PERANZULEZ.

Comte!

ARIAS.

Rodrigue!

CHIMÈNE.

Ah! malheureuse!

DIEGUE.

Ma poitrine est en feu.

RODRIGUE.

L'ombre de ce palais est un abri sacré pour toi.

CHIMÈNE.

Contre mon père, seigneur!

RODRIGUE, *au comte.*

Je ne dois pas te frapper ici.

CHIMÈNE.

Écoutez-moi!

RODRIGUE.

Pardon, Madame, je suis le fils de mon honneur. Allons, comte!

LE COMTE.

Enfant, qui as une prétention de géant, je te tuerai si je te trouve devant moi. Va en paix, va, va, si tu ne veux que, m'étant vengé de ton père avec la main, je me venge de toi avec le pied.

RODRIGUE, *tirant l'épée.*

C'est pousser trop loin l'insolence!

DIEGUE.

Le trop de paroles, mon fils, ôte la force à l'épée.

CHIMÈNE.

Arrête ta main furieuse, Rodrigue!

DOÑA URRAQUE.

Quel violent transport!

DIEGUE.

Fils! fils! ma voix t'excite au châtiment. (*Rodrigue et le comte se battent, le comte est blessé.*)

LE COMTE.

Je suis frappé à mort !

CHIMÈNE, *court à son père.*

Sort fatal! mon père!...

DOÑA URRAQUE.

Que fais-tu, Chimène?

PERANZULEZ, *au comte.*

Frappe-le à ton tour. (*Le comte tombe après un dernier effort, et Chimène se jette sur lui.*)

DIEGUE.

Mon fils!

LES SERVITEURS DU COMTE.

Qu'il meure! il a tué le comte.

DOÑA URRAQUE.

Arrêtez! que faites-vous? Gardez-vous de le toucher. Sachez que je vous le défends et que j'estime Rodrigue; il a obéi à son honneur.

RODRIGUE.

Belle infante! je te bénis du fond de mon âme. Tant de faveur pour si peu! C'est trop d'interposer ton autorité où mon épée suffit. Il en viendra moins que je n'en puis tuer. (*Aux gens du comte.*) Suivez-moi, si vous l'osez.

DOÑA URRAQUE.

Oh! le vaillant Castillan!

DEUXIÈME JOURNÉE.

QUATRIÈME TABLEAU.

Une salle du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, *puis* ARIAS GONZALVE, PERANZULEZ.

(*Le roi entre accompagné de sa suite.*)

LE ROI.

Quel bruit, quels cris, quelles plaintes montent jusqu'aux nues, interrompent le silence de mon palais, nuisent au respect qu'on doit à ma personne? (*A Arias qui entre.*) Arias Gonzalve, qu'y a-t-il?

ARIAS.

Un grand malheur! la perte de la ville si tu n'y remédies! (*Peranzulez entre.*)

LE ROI.

De quoi s'agit-il?

PERANZULEZ.

Un traître, un parricide!

LE ROI.

Peranzulez!

PERANZULEZ.

Un enfant a tué le comte d'Orgaz.

LE ROI.

Dieu m'assiste! c'est Rodrigue.

PERANZULEZ.

C'est lui; et la confiance qu'il a dans ta bonté a pu seule exciter son audace.

LE ROI.

En voyant l'affront, j'ai prévu la vengeance. Je dois songer au châtiment. L'a-t-on arrêté ?

PERANZULEZ.

Non, seigneur.

ARIAS.

Rodrigue a de la valeur, il ne s'est pas laissé prendre. Il s'est retiré l'épée à la main et pas à pas, tout semblable à Roland le Français ou au Troyen Hector.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CHIMÈNE GOMEZ, *entrant par une porte,* *et* DIEGUE, *entrant par une autre.*

(*Chimène porte à la main un mouchoir ensanglanté; Diegue a du sang sur la joue.*)

CHIMÈNE, *s'inclinant.*

Justice! Je demande justice!

DIEGUE, *s'inclinant.*

Juste a été ma vengeance!

CHIMÈNE.

Roi, je tombe à tes pieds.

DIEGUE.

Roi, j'y tombe aussi.

LE ROI.

Quelle affliction je ressens! événement malheureux!

CHIMÈNE.

Seigneur, on a tué mon père.

DIEGUE.

Seigneur, mon fils l'a tué, c'était son devoir; il ne l'a pas fait méchamment.

CHIMÈNE.

Ce fut une coupable audace.

DIEGUE.

Il y a une vengeance chez les hommes.

CHIMÈNE.

Il y a justice chez les rois. Vois briller dans mes yeux le sang de sa race.

DIEGUE.

Si la source n'en avait pas été tarie, comment aurait-on apaisé le mien?

CHIMÈNE.

Sire, j'ai perdu mon père.

DIEGUE.

Sire, j'ai recouvré mon honneur.

CHIMÈNE.

C'était le plus estimé de tes vassaux.

DIEGUE.

Le ciel sait s'il a mérité de l'être, mais je ne veux point vous affliger davantage; tu es femme, parle d'abord.

CHIMÈNE, *s'agenouillant en montrant son mouchoir ensanglanté.*

C'est à ce sang de dire ce que je n'ai pas la force d'exprimer, c'est à lui de se plaindre et de demander justice. Je ne puis qu'y mêler mes larmes. J'ai vu, de mes propres yeux, l'acier étincelant se teindre de cette pourpre fatale! Est-il étonnant que je meure de mes peines? Je suis tombée, presque inanimée, sur le corps de mon père, qui m'a parlé par les lèvres de sa blessure. La mort, la mort cruelle fermait sa bouche; mais il écrivit ici mon devoir avec son sang. Je veux mettre sous tes regards ces ordres gravés dans mon

âme, et qui tirent de mes paupières des larmes aussi aiguës que la pointe du glaive. Bien que mon cœur gémisse de tant de rigueur, il me faut du sang pour du sang.

LE ROI.

Lève-toi!

DIEGUE, *s'agenouillant à son tour.*

Je vis, seigneur, entrer dans le sein de mon ennemi l'épée de mon Rodrigue; elle y cherchait mon honneur : je m'approchai, et le comte était mort. Me rappelant l'affront, je portai la main à sa blessure, je lavai avec son sang l'endroit où se trouvait la tache, afin de l'enlever à jamais. Toi, seigneur, qui as été témoin de l'outrage, considère de quelle façon on efface un soufflet. Mon courage serait-il satisfait si tu ne reconnaissais la réparation à l'endroit même où tu as aperçu l'injure? T'ai-je manqué de respect? De même que la vengeance m'appartenait, la justice t'appartient. Roi souverain, fais-la tomber sur moi, car ta grandeur a le droit de châtier sur la tête les fautes commises par le bras. Rodrigue n'a été que mon bras : je suis le coupable, c'est moi qui ai demandé à sa jeunesse les forces que je n'avais plus. Chimène peut se contenter de ma tête; mon sang, purifié, s'écoulera du moins limpide et honoré.

LE ROI.

Lève-toi, calme-toi, Chimène!

CHIMÈNE.

Ma douleur s'accroît, au contraire.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, L'INFANTE DOÑA URRAQUE, LE PRINCE DON SANCHE, *et leur suite.*

DOÑA URRAQUE.

Approche, frère, et protége ton gouverneur.

SANCHE.

Ainsi ferai-je !

LE ROI.

Infante, consolez Chimène ; et vous, Diegue, soyez prisonnier.

SANCHE.

Si mon père le trouve bon, nous serons prisonniers tous les deux. Que Votre Majesté indique la forteresse, mais elle aura pitié de ses cheveux blancs.

DIEGUE, *avec reconnaissance.*

Altesse !...

LE ROI.

Je dois punir, le délit est grand.

SANCHE.

Seigneur ! il a obéi à l'exigence de son honneur, et c'est moi qui vous supplie...

LE ROI.

Tuer le comte presque sous mes yeux, c'est me trahir.

DOÑA URRAQUE.

Le comte chercha l'occasion.

LE ROI.

On la devait éviter.

SANCHE.

Puisque tu me l'as donné pour gouverneur, montre que tu le préfères à tous. Pour occuper cette charge, il faut être honoré. Mon gouverneur ne saurait aller en prison, moi vivant.

PERANZULEZ.

Ordonne qu'on l'arrête.

SANCHE.

Cela ne sera pas si je m'y oppose.

LE ROI.

Don Sanche ?...

CHIMÈNE.

Mon âme m'abandonne.

ARIAS.

Quelle fierté admirable!

SANCHE.

Périsse la Castille avant qu'il soit enfermé!

LE ROI, *à don Sanche.*

Vous l'arrêterez vous-même et lui choisirez sa prison.

DIEGUE.

Que puis-je espérer de mieux?

SANCHE.

Si on me le confie, je consens à être son geôlier. Chimène continuera à demander justice.

CHIMÈNE.

Je ne poursuivrai le meurtrier qu'avec plus d'ardeur.

SANCHE.

Qu'il en soit ainsi.

LE ROI.

A la bonne heure!

CHIMÈNE, *à part.*

Rodrigue, c'est ta faute et non la mienne si je te poursuis.

DOÑA URRAQUE, *à part, regardant Chimène.*

Plus tu le poursuivras, plus j'espère le protéger.

SANCHE, *à demi-voix, à Diegue.*

Puisque je suis ton maître et gardien, sois tranquille.

DIEGUE.

Que le ciel vous conserve mille années.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN PAGE.

LE PAGE, *à l'infante.*

La reine va se rendre à sa maison de plaisance; elle vous fait mander.

DOÑA URRAQUE.

Je l'accompagnerai... Départ trop prompt!

LE ROI.

Chimène, assure-toi dans ma sévérité.

CHIMÈNE.

Fais justice.

LE ROI.

Prends courage.

CHIMÈNE.

Ah! Rodrigue, tu causes ma mort.

CINQUIÈME TABLEAU.

Maison du comte.

SCÈNE V.

RODRIGUE, ELVIRE, *suivante de Chimène.*

ELVIRE.

Qu'as-tu fait, Rodrigue?

RODRIGUE.

Elvire, quelle malheureuse journée! Mais songe à notre amitié passée et à mes chagrins.

ELVIRE.

N'as-tu pas tué le comte?

RODRIGUE.

Je l'ai tué, mon honneur l'a voulu.

ELVIRE.

Et depuis quand, seigneur, la maison de la victime sert-elle d'asile au meurtrier?

RODRIGUE.

Je ne cherche pas la vie, je ne cherche que la mort dans sa maison.

ELVIRE.

Comment!...

RODRIGUE.

Chimène est offensée! Je suis devenu, mon cœur le dit, l'horreur de ces divins yeux, et, pour satisfaire la justice, j'accours demander le trépas à ses mains, puisque son désir est que je meure.

ELVIRE.

Que dis-tu? Va-t'en; renonce à ce dessein : nous sommes près du palais et elle viendra tout à l'heure bien accompagnée.

RODRIGUE.

Qu'importe! c'est devant tous que je veux lui parler et lui offrir ma vie.

ELVIRE.

Étrange idée! Ce serait de la folie et non pas de la grandeur!

RODRIGUE.

Que dois-je faire?

ELVIRE.

Qu'entends-je! Ah ciel! est-ce elle qui revient? Quelle crainte me saisit! Dieu me soit en aide! La voilà... nous sommes perdus tous deux. Cache-toi derrière ce rideau, à l'entrée de ce cabinet.

RODRIGUE, *se cachant.*

Que de bonté!...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, CHIMÈNE, PERANZULEZ, SUITE.

CHIMÈNE.

Mon oncle, laissez-moi mourir!...

PERANZULEZ.

Je suis presque mort moi-même... Oh! pauvre comte!...

CHIMÈNE.

Laissez-moi seule en un endroit, tel que mes gémissements ne puissent en sortir. (*Peranzulez s'éloigne avec la suite.*)

SCÈNE VII.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire, je désire rester seule un moment avec toi. (*Elle s'assied sur un coussin.*) Mon âme est toute à la douleur, Rodrigue a tué mon père!...

RODRIGUE, *à part.*

Oh! désespoir!

CHIMÈNE.

La moitié de ma vie a mis l'autre moitié au tombeau.

ELVIRE.

N'y a-t-il aucune consolation?

CHIMÈNE.

Quelle consolation ai-je à recevoir, obligée de venger une moitié de ma vie sur l'autre : sans ces deux parties de mon être, puis-je exister?

ELVIRE.

Tu penses toujours à Rodrigue; songe à ton père.

CHIMÈNE.

Ah! dans sa prison même, Elvire, Rodrigue demeurera pour moi un ennemi adoré.

ELVIRE.

Eh bien... il est ici.

SCÈNE VIII.

CHIMÈNE, ELVIRE, RODRIGUE.

(*Rodrigue vient s'agenouiller aux pieds de Chimène.*)

CHIMÈNE.

Qu'as-tu osé? qu'as-tu fait? Est-ce une ombre, est-ce une vision?

RODRIGUE.

Perce ce cœur qui t'appartient.

CHIMÈNE.

Jésus! Rodrigue, Rodrigue dans ma maison!

RODRIGUE.

Écoute.

CHIMÈNE.

Je me sens défaillir...

RODRIGUE.

Tu me répondras avec ce fer. (*Il tire son épée.*) Ton père, le comte Lozano, orgueilleux comme son nom de Lozano l'indique, porta sur les cheveux blancs du mien une main outrageante. Quoique je me visse sans honneur, mon cœur fut saisi d'un si grand trouble, que l'amour me fit douter si je me vengerais en un tel malheur, et mon injure et ta beauté luttaient ensemble, et tu l'aurais emporté, Chimène, si je n'avais réfléchi que tu abhorrerais comme infâme, s'il restait courbé sous l'affront, celui que tu avais aimé à cause de son

honneur. C'est ce sentiment noble et digne de toi-même, qui fit que je plongeai dans les flancs de ton père ma cruelle épée. Je recouvrai ma gloire, mais, rendu à mon amour, je viens à toi pour que tu n'appelles plus rigueur ce qui n'a été qu'obligation; pour que la peine que je ressens t'explique ma conduite, sans te laisser croire que je t'aime moins; pour que tu prennes vengeance, si la vengeance te plaît. Montre le courage que j'ai montré; fais pour ton père ce que j'ai fait pour le mien!

CHIMÈNE.

Rodrigue, Rodrigue, hélas! je dois avouer, quelle que soit ma peine, qu'en réparant l'injure faite à ton père, tu t'es conduit en chevalier. Je ne t'accuse pas de mon infortune; mais je suis si malheureuse, que je recherche pour moi-même la mort que je ne te donne pas. Je te reproche seulement de m'offenser en te présentant à mes yeux la main et l'épée dégouttantes encore de mon propre sang. Tu n'es venu te mettre à la discrétion de mon amour que pour me braver, trop certain de ne pouvoir être abhorré après tant d'amour. Éloigne-toi, va, Rodrigue : on me disculpera en pensant que je t'adore, et en voyant que je te poursuis. Il eût été juste que, sans t'écouter, je t'eusse fait donner la mort, mais je suis ton ennemie pour te poursuivre et non pour te tuer. Pars et prends garde qu'en sortant on ne te voie, s'il convient que celui qui m'a enlevé la vie ne m'enlève pas encore la réputation.

RODRIGUE.

Rends-toi à mes justes prières, tue-moi.

CHIMÈNE.

Retire-toi.

RODRIGUE.

Attends, considère que la vengeance est l'éloignement, non la mort.

CHIMÈNE.

Vis donc pour que je sois vengée, je le désire.

RODRIGUE.

Ma tête s'égare, tu es impitoyable, tu me hais.

CHIMÈNE.

Je ne puis te haïr, mais mon étoile me conduit.

RODRIGUE.

Que dois-je attendre de ta sévérité?

CHIMÈNE.

Pour mon honneur, quoique femme, je ferai tout ce que je pourrai, en souhaitant de ne rien pouvoir.

RODRIGUE.

Ah! Chimène, qui l'eût dit?..

CHIMÈNE.

Ah! Rodrigue, qui l'eût cru?...

RODRIGUE.

Que mon bonheur s'évanouirait?

CHIMÈNE.

Que ma félicité aurait un terme? Mais, grand Dieu! je crains qu'on ne te voie sortir. (*Elle pleure.*)

RODRIGUE.

Se peut-il! tu pleures?

CHIMÈNE.

Va, laisse-moi à mes larmes!

RODRIGUE.

Je te laisse et vais mourir.

SIXIÈME TABLEAU.

Un site romantique, des rochers au fond, un parc à gauche, à droite des broussailles et un chemin rocailleux.

SCÈNE IX.

DOÑA URRAQUE, *sortant d'un parc à gauche.*

Que ces champs, que ces montagnes ont d'attraits! Leur aspect dissipe les soucis de l'esprit et donne la vie aux regards; dans les plaines et sur les coteaux se confondent à l'envi et les pampres verts et les sombres yeuses; là rugit le lion, là l'oiseau amoureux adoucit par ses chansons les hurlements sauvages. Le ruisseau précipite ses eaux du haut des rochers, qu'il fuit, pour chercher le doux sein de la terre. Tant de belles choses, si variées, méritent bien qu'on envie le bonheur de ceux qui en jouissent et qu'on remercie celui qui les créa. Heureux l'être, ami des sentiers cachés, qui se plaît aux champs et se retire sur les monts! Est-il étonnant que la reine ma mère, malade, hélas! affectionne cette maison de plaisance, qu'elle y oublie ses douleurs et les bruits confus de la cour où les uns prennent vengeance, où les autres crient justice? Qu'est devenu Rodrigue? Arrivé à la hâte ici, je n'ai pu rien apprendre de son salut ni de son péril. Je ne sais ce que j'ai, mais mon âme, qui s'intéresse à Rodrigue, est tombée dans une sorte de mélancolie. (*Elle voit venir des chevaliers.*) Voici une diversion à mes soucis... une troupe de cavaliers fait voler la poussière avec la promptitude du vent; ils sont armés pour la guerre, quel beau spectacle! la curiosité m'excite à savoir où ils vont. Ah! cavaliers, ah! gentilshommes, Rodrigue est-il parmi vous? Ils s'arrêtent, ils me regardent. Voilà le capitaine sans doute,

celui qui porte des plumes jaunes; il vient de ce côté. Que vois-je! je le reconnais; ah! quel bonheur! Le roi, frappé de son courage, lui a-t-il déjà confié une expédition?

SCÈNE X.

DOÑA URRAQUE, RODRIGUE.

RODRIGUE.

C'est l'infante!

DOÑA URRAQUE.

Ah! Rodrigue!

RODRIGUE.

Madame!...

DOÑA URRAQUE.

Dieu te garde! Où vas-tu?

RODRIGUE.

Où le roi m'envoie, et où me conduit ma destinée, destinée heureuse, puisqu'elle me procure tout d'abord la grâce de te voir.

DOÑA URRAQUE.

Est-ce une grâce? Non, Rodrigue, c'est ce que tu as perdu, qui était ton bonheur. Ton panache jaune, signe de soucis, le prouve bien.

RODRIGUE.

Il me reste une espérance, celle de te servir.

DOÑA URRAQUE.

Aimable, tu viens à moi; brave, tu vas me quitter : tu vaux beaucoup, tu plais beaucoup. Je suis contente, Rodrigue, de te voir aussi courtois que valeureux.

RODRIGUE.

Tes paroles sont célestes, mon respect est à tes pieds.

DOÑA URRAQUE.

Ah! Rodrigue!...

RODRIGUE.

Puisse Dieu te conserver longtemps !

DOÑA URRAQUE.

Va, que Dieu te garde aussi, et qu'il te guide ! Qu'il donne le succès à ton courage ; que tes victoires le disputent en nombre aux étoiles, afin que, dans toute l'étendue du monde, elles soient éternelles !... Va, sois assuré que je te protégerai au péril de ma vie. Il n'en est pas de mes promesses comme de tes plumes flottantes au gré des vents !

RODRIGUE.

Que le monde entier entende tes louanges, de la bouche même de l'envie, et que la fortune t'accorde plus de bonheur encore que tu n'en mérites. Je pars, et ton nom vaincra le malheur dont je suis poursuivi, et me fera gagner toutes les batailles que tu me prédis.

DOÑA URRAQUE.

Souviens-toi de l'intérêt que je te porte.

RODRIGUE.

On n'oublie pas ce qui est divin.

DOÑA URRAQUE.

Dieu te guide, agis avec courage !

RODRIGUE.

Tu m'en donnes : que toute la terre te voie.

DOÑA URRAQUE.

Que tout le ciel soit avec toi ! (*Rodrigue reconduit l'infante ; le fond du théâtre se garnit de paysannes, de bergers, de soldats, d'écuyers.*)

UN BERGER.

Venez, jeunes filles,
Danser avec nous.
Otez vos mantilles,
Vos yeux sont si doux !
Troupe aimable et belle,

Célébrez l'hymen ;
Aujourd'hui pour elle,
Et pour vous demain.

(*Danses.*)

DEUXIÈME COUPLET, *avec castagnettes.*

La danse est parfaite,
Lorsqu'à nos chansons
De la castagnette
S'unissent les sons.
Leur vive harmonie
Donne plus d'appas,
De grâce infinie
A nos légers pas.

TROISIÈME COUPLET, *avec choc de verres.*

Quand du choc des verres
Éclate le bruit,
L'œil des plus sévères
D'un tendre éclat luit.
Puissions-nous sans cesse
Voir, dans ce séjour,
Régner l'allégresse,
La danse et l'amour!
(*Danses, répétition du troisième couplet.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, RODRIGUE, UN LÉPREUX, *caché dans les broussailles.*

LE LÉPREUX, *caché.*

N'y aura-t-il pas un chrétien qui m'assiste dans ma misère?

RODRIGUE, *sortant du parc.*

Quelqu'un gémit?

LE PREMIER SOLDAT.

En effet.

RODRIGUE.

Quel homme peut se plaindre ainsi? n'entends-tu rien?
Je ne le vois pas et ma pitié s'en augmente.

DEUXIÈME SOLDAT.

Monseigneur!...

RODRIGUE.

Écoutons.

LE BERGER.

Je n'entends rien.

PREMIER SOLDAT.

Ni moi.

DEUXIÈME SOLDAT.

Ni moi.

RODRIGUE.

Cherchons des yeux; attendons d'ailleurs ici tous les nôtres : ce lieu est charmant pour s'y reposer.

LE BERGER.

Et pour manger aussi.

PREMIER SOLDAT.

Avais-tu quelque chose à l'arçon de ta selle?

DEUXIÈME SOLDAT.

J'avais un gigot de mouton.

PREMIER SOLDAT.

Et moi un flacon de vin.

LE BERGER.

Voilà ce que j'aime.

PREMIER SOLDAT.

Avec un jambon presque entier. (*Ils dressent une petite table.*)

RODRIGUE.

A peine le soleil est-il levé, vous venez de déjeuner, vous voulez encore manger?

LE BERGER.

Rien qu'un morceau.

RODRIGUE.

Rendons grâces d'abord au patron de l'Espagne, vous pourrez manger ensuite.

LE BERGER.

Les grâces ne se disent qu'après le repas, mangeons d'abord.

RODRIGUE.

Donne à Dieu ta première pensée, afin que le repas ne te manque jamais.

LE BERGER.

Je n'ai vu de ma vie un homme si religieux, avec un aspect si guerrier.

RODRIGUE.

Est-ce donc étrange, de voir un homme dévot et soldat?

LE BERGER.

Un peu : je ne vois guère de soldat qui ne soit impie.

RODRIGUE.

Il y en a sans doute; mais fais peu de cas d'un soldat impie et blasphémateur, car c'est un poltron ou un fou : j'ai remarqué que ceux qui, à leurs heures, aiguisent sur leur dévotion le fil de leurs épées, sont les meilleurs soldats.

LE BERGER.

Cependant ta dévotion, dans cette entreprise, est plaisante : la dévotion à cheval et le rosaire à la main, avec ton armure brillante, tes éperons dorés, ton chapeau à plumes.

RODRIGUE.

Être chrétien, n'empêche pas d'être chevalier. Pour le salut de tous, la main droite de Dieu montre mille chemins par lesquels on va au ciel; aussi chacun, dans ce monde passager, doit chercher la route que son état lui permet de suivre, afin d'atteindre au bonheur promis. Que le moine porte son capuchon, le prêtre son bonnet, et le rude laboureur son grossier manteau, lui qui a trouvé peut-être la plus sûre voie, en suivant les sillons de sa charrue; le soldat et le chevalier, si leurs intentions sont franches et s'ils suivent le bon chemin, pourront, avec de belles armures, des plumes sur leurs chapeaux, des éperons dorés, parvenir au but, vrais

gentilshommes du ciel! Dans cette route, là tristes, là joyeux, les uns marchent en souffrant, les autres en combattant.

LE LÉPREUX, *levant la tête au-dessus des brousailles en joignant les deux mains.*

N'y a-t-il point ici un chrétien ami de Dieu?

RODRIGUE.

Qu'entends-je de nouveau?

LE LÉPREUX.

Le ciel ne se gagne pas seulement en combattant, Rodrigue.

RODRIGUE.

Approchez : la voix sort de ce fossé couvert de broussailles.

LE LÉPREUX.

Qu'un de mes frères en Jésus-Christ me donne la main pour sortir d'ici.

LE BERGER, *s'approchant le premier et reculant aussitôt.*

Ce ne sera pas moi... sa main est ulcérée par la lèpre.

PREMIER SOLDAT.

Je n'ose m'approcher de lui.

LE LÉPREUX.

Écoutez-moi, au nom du Christ!

DEUXIÈME SOLDAT.

Je ne m'approcherai pas non plus.

RODRIGUE.

Je m'approcherai donc, moi; c'est une œuvre pieuse. (*Il prend la main du lépreux et le retire.*)

LE LÉPREUX.

Tout est devoir, Rodrigue, et tuer ses ennemis, et secourir ses frères.

RODRIGUE.

Ma récompense est dans ta piété.

LE LÉPREUX.

Les œuvres de charité sont les échelons du ciel, elles font partie de la parure du chevalier; elles sont si bien faites pour lui, qu'on les regarde comme aussi nécessaires que son armure: par elles un chevalier, tenant à la main sa lance et son épée, dont l'acier est recouvert d'or, montera de degrés en degrés jusqu'à la porte du ciel, bien sûr de ne pas la trouver fermée!... Ah! bon Rodrigue!...

RODRIGUE.

Brave homme! quel est l'ange qui t'assiste et parle par ta bouche souffrante, comment sais-tu mon nom?

LE LÉPREUX.

Je t'ai entendu nommer à ton arrivée.

RODRIGUE.

J'imagine qu'il existe quelque mystère dans ce que j'entends! Quel malheur t'a conduit dans ce lieu?

LE LÉPREUX.

C'est peut-être un bonheur. Je venais par ce chemin, je m'en écartais pour me reposer, et, demi-mort de fatigue, je fis un faux pas en errant dans le sentier, je tombai dans ce fossé profond, où, depuis deux jours, je n'ai pas mangé...

RODRIGUE.

Quelle étrange aventure! Dieu sait combien je compatis à de pareilles misères. Que me devait Dieu plus qu'à toi? Pourquoi a-t-il voulu que ses dons fussent inégalement répartis entre nous deux? Je n'ai pas plus de vertus que toi, je suis aussi de chair et d'os, et, grâce au ciel, pourtant j'ai des biens et de la santé. Il aurait pu nous traiter avec la même faveur, et il est juste de te rendre ce qui t'a été ôté de ta part pour être ajouté à la mienne. (*Il le couvre de son manteau.*) Ton pauvre corps déchiré par la maladie, couvre-le de ce manteau. (*Au berger.*) Les mulets qui portent les provisions arriveront-ils bientôt?

LE BERGER.

Non, ils sont lourdement chargés.

RODRIGUE.

Eh bien, offrez-lui ce que vous avez à l'arçon de vos selles.

LE BERGER.

J'avais de l'appétit, mais je ne pourrai plus manger; la vue de cette lèpre m'a brouillé l'estomac.

PREMIER SOLDAT.

Je ne mangerai pas non plus; nous n'avons qu'un plat, qui, pour comble de malheur, est ici.

RODRIGUE.

Il suffira; je ne veux pas être ingrat envers le ciel. (*Au lépreux.*) Vous, approchez, nous mangerons au même plat, nous boirons au même verre. (*Ils s'asseyent sur des pliants, à la petite table portative que les soldats ont dressée.*)

PREMIER SOLDAT.

J'éprouve un dégoût!...

DEUXIÈME SOLDAT.

J'en ai des nausées!...

LE BERGER.

Pouvez-vous bien les regarder?

RODRIGUE.

Je comprends votre gêne! Vous pouvez vous éloigner et nous laisser seuls.

LE BERGER.

Ce qui me fâche le plus, c'est de laisser le flacon. (*Les soldats et le berger se retirent.*)

SCÈNE XII.

RODRIGUE, LE LÉPREUX.

LE LÉPREUX, *à Rodrigue qui lui passe le verre.*

Dieu vous le rende!...

RODRIGUE.

Mangez.

LE LÉPREUX.

J'ai mangé suffisamment. Gloire à Dieu!

RODRIGUE.

Vous avez pris bien peu de chose; buvez, frère, buvez et reposez-vous.

LE LÉPREUX.

Le divin Maître de tout paye exactement ce qu'il doit.

RODRIGUE.

Dormez un peu, je garderai votre sommeil, je demeurerai à votre côté. Mais je m'endors moi-même! Qu'est ceci? Ce sommeil qui me vient n'est pas naturel, je me recommande à Dieu; que sa volonté soit faite! (*Il s'endort.*)

LE LÉPREUX.

O grand courage! ô grande bonté!... Généreux Cid, noble Rodrigue, illustre capitaine chrétien, c'est ta précieuse destinée et c'est mon bonheur de te l'annoncer. (*Le lépreux étend ses mains sur Rodrigue. — Il monte sur les rochers et se transfigure. Ses grossiers habits tombent; il paraît vêtu d'une longue robe blanche; c'est saint Lazare.*)

RODRIGUE, *se réveillant.*

Qui m'embrase? qui me touche? Où est ce pauvre? qu'est-il devenu? Un feu céleste pénètre lentement jusqu'à mon cœur, comme un rayon tombé d'en haut! Que se passe-t-il? La pensée le devine et Dieu le sait! Quelle odeur douce et suave

sa divine haleine a laissée! Voici mon manteau, je chercherai la trace de ses pas. Dieu puissant!... ses pas sont empreints sur les rochers, je veux les suivre.

LE LÉPREUX, *entouré d'un nuage d'or sur les rochers.*

Regarde-moi, Rodrigue.

RODRIGUE.

Que vois-je!...

LE LÉPREUX.

Je suis saint Lazare, je suis le pauvre qui a reçu de toi bon accueil, et ce que tu as fait pour moi a tellement plu à Dieu, que tu seras un prodige des temps actuels, un capitaine miraculeux, un vainqueur invincible, à tel point que toi seul aux yeux des hommes gagneras une victoire après ta mort. Comme preuve de la vérité de ce que je te dis, toutes les fois que tu sentiras cette chaleur suprême, qui t'embrase et te fortifie, t'environner, se glisser dans ton cœur, entreprends quelque glorieuse conquête : le saint patron de l'Espagne t'accordera le triomphe. (*Il monte au ciel.*)

RODRIGUE.

Ah! je voudrais te suivre où tu vas.

SCÈNE XIII.

RODRIGUE, DIEGUE.

DIEGUE.

Mon fils!

RODRIGUE.

Mon père!

DIEGUE.

Viens encore une fois dans mes bras, que je te loue de nouveau de ton courage; je ne me lasse pas de t'admirer. Tu as bravement commencé la vie, tu as fait ton devoir, tu as bien imité mes anciens exploits, tu m'as dignement payé l'existence que tu me dois. Touche les cheveux blancs rendus par toi à l'honneur, approche ta bouche de cette joue

dont tu as essuyé la tache; mon orgueil s'humilie devant ta jeune valeur, ô toi qui as conservé la noblesse d'un sang à qui la Castille a dû tant de rois.

RODRIGUE *lui baise la main.*

Donne-moi ta main à baiser et relève la tête. S'il est en moi quelque force et quelque courage, n'est-ce pas à toi qu'il est juste de l'attribuer?

DIEGUE.

Ce serait à moi à baiser tes mains; si je t'ai donné la vie, ne me l'as-tu pas rendue? mais nous avons à nous entretenir d'autres intérêts. Mon fils, j'ai fait avertir cinq cents gentilshommes de notre famille. Je les ai réunis, je les ai trouvés prêts à te suivre. Ils entreront en campagne avec toi et combattront sous ton ordre, ils vont venir avec leur suite. Ils sont montés sur des coursiers dont les moins ardents égalent les coursiers du soleil. (*Le jour paraît en ce moment.*) L'occasion est bonne pour les employer. Les Maures arrogants des frontières dévastent nos terres et enlèvent les sujets du roi. Hier, le conseil de guerre et d'État a appris ces tristes nouvelles par de vigilants espions. Les Maures ont ravagé le fertile terroir de Burgos, et, traversant les montagnes d'Oca, envahi Nagera, Logrogno et Bilforado, avec un tel succès et une telle audace, que le nombre des prisonniers qu'ils ont emmenés désole le cœur et provoque la vaillance. Coupe-leur le chemin, entreprends cette campagne, donne l'essor à ton hardi courage, essaye de la lance comme tu as essayé de l'épée : le roi, les grands, le peuple, ne pourront pas dire que ta main n'a servi qu'à venger une injure particulière. Sers le roi dans la guerre : ce fut toujours la véritable ambition d'un chevalier de servir son souverain, surtout après l'avoir offensé... J'entends nos chants guerriers.

RODRIGUE.

Donne-moi ta bénédiction.

DIEGUE.

Je te la donne, de la main et du cœur.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, TROUPE DE SOLDATS, DE PAYSANS.

UN SOLDAT.

PREMIER COUPLET.

Le tambour bat, le clairon sonne,
Ils vont redisant tour à tour :
La guerre n'excepte personne.
Allons, en avant, plus d'amour !
Dans le vallon, dans la montagne,
L'appel retentit en tout lieu.
Contre les Maures, ferme ! Espagne,
Pour ta liberté, pour ton Dieu !

DEUXIÈME COUPLET.

Allons, vieillards, enfants et femmes,
Allons, tous, un suprême effort !
Plutôt que de vivre en infâmes,
Mieux vaut une vaillante mort !
A l'ennemi, ville ou campagne,
N'offrons que le fer ou le feu.
Contre le Maure, ferme ! Espagne,
Pour ta liberté, pour ton Dieu !

(*Le chœur répète le deuxième couplet. Sortie générale.*)

TROISIÈME JOURNÉE.

SEPTIÈME TABLEAU.

Salle du trône.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI DON SANCHE, DOÑA URRAQUE, DON DIEGUE, RODRIGUE, DON ARIAS, UN ROI MAURE, MAURES, GARDES DU ROI.

LE ROI MAURE.

Seigneur, tu as un vassal qui a pour vassaux quatre rois. Nos troupes dispersées en escadrons, nos bannières déployées, nous faisions des courses sur tes frontières, triomphant de tes soldats, dévastant tes campagnes, enchaînant tes sujets, maîtres des sources mêmes qui descendent de tes montagnes, quand, brave et rapide, Rodrigue est venu nous combattre, nous disperser, nous anéantir. Il m'a vaincu d'abord : trois rois accourus pour me défendre ont eu ensuite le même destin. Leur arrivée n'a servi qu'à lui procurer de nouvelles occasions de triomphe. Ses efforts vigoureux ôtèrent toute énergie aux nôtres. Avec cinq cents hommes il en défit six mille. L'Espagnol nous enleva en un jour notre renommée et un butin considérable. Sa main victorieuse a donné raison à notre devise musulmane : « On ne voit pas de lance chrétienne sans une tête maure. » Il revient en triomphateur, il est accueilli par des applaudissements universels, il est accompagné de captifs, il traîne nos étendards, il rend l'espérance à tous, il attire les cœurs, il reçoit des bénédictions en restant modeste au milieu des louanges.

RODRIGUE.

O roi!...

LE ROI MAURE.

Donne-moi la main, mon Cid.

RODRIGUE.

Il n'est permis de baiser la main de personne en présence du roi, Monseigneur. C'est à lui que tu dois hommage.

LE ROI MAURE.

Je me soumets à ses lois, au nom de trois autres rois comme au mien. (*A part.*) Oh! Allah! prenons patience.

SANCHE.

Il l'a appelé mon Cid.

LE ROI MAURE.

Dans ma langue, cela veut dire monseigneur. N'a-t-il pas mérité l'honneur d'être le mien?

LE ROI.

Ce nom lui sied.

LE ROI MAURE.

Les Maures le lui donnent.

LE ROI.

Puisqu'il l'a mérité chez eux, qu'il le porte aussi chez nous. Il convient de l'appeler le Cid; il joindra désormais ce nom au sien et cet honneur à sa gloire. (*Rodrigue reconduit le roi maure et revient.*)

SCÈNE II.

Les précédents, CHIMÈNE, *en deuil.*

CHIMÈNE, *s'inclinant devant le roi.*

Seigneur, une année s'est presque écoulée depuis que mon père est mort, des mains d'un enfant que les tiennes ont élevé pour en faire un meurtrier. Don Rodrigue de Bivar, superbe, orgueilleux et téméraire, profane tes justes lois et tu le pro-

téges. Tes yeux veillent sur lui, ton palais l'accueille, les ailes de ta faveur le soutiennent. Sa liberté est un affront pour moi. Si les rois justes sont l'image de Dieu et le représentent sur la terre près des débiles humains, devrait-il être roi, roi craint et aimé, celui qui désarme la justice et encourage les méchantes actions? La justice est un arbre où l'on cherche un refuge et qui ne souffre pas de malfaiteurs sous ses rameaux. Tu t'es trompé; pardonne si je parle mal : on tolère un reproche violent dans la bouche d'une femme. Que dira, que dira le monde de toi, grand Ferdinand, si tu châties l'offensé, si tu récompenses l'offenseur? Roi, roi juste, tu nous vois tous les deux en ta présence, l'offenseur et l'offensée, celle qui gémit et celui qui triomphe, l'un avec ses bannières et ses trophées, l'autre avec ses vêtements de deuil et ses tristesses; lui fier, moi timide; on me persécute, on l'honore; on m'afflige, on le comble de joie; il rit, je pleure...

LE CID, *à part.*

Beaux yeux, que ne pouvez-vous pleurer mon sang!...

CHIMÈNE, *à part.*

Ah! Rodrigue! Ah! honneur! Mes regards, où allez-vous?

LE ROI.

C'est assez, c'est assez, Chimène. Levez-vous, cessez de pleurer à ce point que vos larmes, vos plaintes attendriraient des cœurs de marbre. Il n'est pas impossible que plus tard votre douleur ne se change en plaisir, et si je garde Rodrigue, peut-être je le garde pour vous.

LE CID.

Mon honneur, mon courage, ma force, ma vie, tout est à toi, grand Ferdinand! Toujours la vigueur descend de la tête à la main; tu es la tête, je suis la main.

LE ROI.

Dieu te garde, mon Cid!

LE CID, *à part.*

Et Dieu garde, Chimène!

CHIMÈNE.

Fatale opinion, je poursuis ce que j'adore!

DOÑA URRAQUE, *à part.*

Ils se sont regardés tendrement. Le deuil de Chimène ne s'est pas étendu jusqu'à son cœur.

CHIMÈNE.

Roi, par les honneurs dont tu combles Rodrigue, tu veux braver la douleur d'une femme en la traitant de faiblesse; tu as tort, et, pour te prouver combien elle est vraie, fais publier, depuis la plus importante de tes cités jusqu'au moindre de tes villages, dans les champs et sur la mer, en mon nom et sous la garantie du tien, que celui qui m'apportera la tête de Rodrigue de Bivar obtiendra tous les biens de la maison d'Orgaz, et ma personne, si sa condition est égale à la mienne. S'il n'est pas de sang noble et d'origine connue, il aura la moitié de ma fortune avec ma protection tout entière. Daigne y consentir, ô roi! ou l'on dira dans tes États et partout que non-seulement tu m'as enlevé l'honneur; mais que tu n'as ni prudence, ni raison, ni justice, ni pitié.

LE ROI.

Hardie est cette demande; mais trêve à toute plainte, alors, j'aviserai.

DIEGUE.

Moi aussi, moi, sire, je supplie Ta Majesté de céder aux vœux de Chimène, de faire cette publication avec l'assurance de ta parole royale. Ces menaces ne me tourmentent pas. La tête de Rodrigue est placée bien haut; il faudra pour y atteindre un homme d'une taille peu commune, un géant.

LE ROI.

Puisque les parties y consentent, je ferai cette publication; mais aucun chevalier ne se présentera.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN PAGE.

LE PAGE.

Don Martin, ambassadeur du roi d'Aragon, demande audience au roi.

LE ROI, *à Chimène et à doña Urraque.*

Allez! (*Doña Urraque et Chimène sortent ensemble.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* DOÑA URAQUE *et* CHIMÈNE.

LE ROI.

Je veux vous prendre pour témoins de la réponse que je dois faire au roi d'Aragon. Vous le savez, il est résolu à la guerre plutôt que de me céder Calahorra, mais il m'a écrit que c'est un grand tort de lever des armées pour un sujet de peu d'importance et de faire couler à flots le sang chrétien; il désire que chacun de nous remette la justice et le droit de cette affaire à une seule poitrine, à une seule lance, à une seule épée, qu'un de ses guerriers combatte contre un des miens, et que nous terminions ainsi une guerre juste, mais cruelle. Calahorra appartiendrait au vainqueur, c'est pour cela qu'il envoie ici don Martin comme son ambassadeur et son champion. (*Au page.*) Qu'il entre.

DIÈGUE.

On ne saurait nier que ce ne soit un acte de bon chrétien, de sauver tant de têtes au prix d'une seule.

LE ROI, *à part.*

Qui pourra vaincre don Martin, dont le bras est si redoutable?

SCÈNE V.

Les précédents, DON MARTIN.

DON MARTIN.

Roi puissant dans la Castille, que le ciel te garde !

LE ROI.

Couvrez-vous, don Martin. Ambassadeur, asseyez-vous.

DON MARTIN.

Je suis mieux debout.

LE ROI.

Nous resterons assis : nous vous écoutons parler...

DON MARTIN, *avec arrogance.*

Je veux seulement te prier.

LE ROI, *à part.*

Quel excès d'arrogance !

DON MARTIN.

De me donner la réponse que nous attendons. As-tu quelque Castillan à qui confier tes droits, qui ose lutter avec un Aragonais, corps contre corps, main contre main : que l'épée prononce l'arrêt; que la victoire fasse loi; que celui des deux rois qui aura le meilleur guerrier reste possesseur de Calahorra. Que l'Aragon et la Castille cessent de verser le sang espagnol par torrents, une goutte suffit pour le prix d'une ville.

LE ROI.

La Castille produit tant de braves, que je pourrais avec sécurité confier mes intérêts et mes espérances à celui-là même qui vaut le moins. J'en prendrais un au hasard si je ne craignais d'offenser les autres par ce choix; ainsi donc, pour ne pas faire injure à un grand nombre de braves, ma justice prend conseil de mon pouvoir, je ferai flotter sous la

voûte du ciel mes divers étendards à la tête de nombreux Castillans et étrangers; mes capitaines marcheront, et l'Aragon verra la force de mes raisons écrite sur mes drapeaux. Voilà ce que je ferai, et ton roi agira contre moi comme il lui conviendra d'agir.

DON MARTIN.

Je lui ai déjà fait cette réponse, avant de l'avoir entendue de ta bouche; parce que l'Aragon montrant ce bras pour le défendre, il n'est pas raisonnable qu'un Castillan ose se lever à mes pieds. (*L'infant don Sanche a marqué son impatience, que le roi a contenue d'un regard.*)

RODRIGUE.

Assez : je répondrai, sire, avec ta permission, que le trop de patience est un manque de courage. Don Martin, les Castillans, toujours accoutumés à vaincre, ont mis leurs pieds sur beaucoup de poitrines, ont enchaîné bien des bras, soumis au joug bien des têtes, (*Au roi.*) et Ta Majesté, en me choisissant, fera connaître cette vérité par moi seul.

DON MARTIN.

Celui qui est assis sur ce trône a de la valeur et de la prudence, il ne le voudra pas.

RODRIGUE, *au roi.*

Prends, seigneur, pour l'honneur de la Castille, prends ce parti : le monde attend ta décision, le ciel te regarde; tu n'ignores pas que je sais combattre, tu n'ignores pas que je sais vaincre. Serait-il juste, ô roi, que la Castille, pour ne pas compromettre le revenu d'une ville, consentît à perdre un monde de renommée? Que diraient, illustre souverain, et l'Allemand et le Français, si un Castillan ne tenait pas tête à un Aragonais! Quand même tu douterais du succès de l'entreprise, que Rodrigue entre encore en lice avec don Martin, dût l'Aragonais triompher : car il est certain que c'est un pire état de ne pas essayer de vaincre, que d'être vaincu en faisant son devoir.

LE ROI.

Relève-toi. (*A part.*) Mon âme se relève en même temps. (*Haut.*) J'ai confiance en toi, Rodrigue, le sort de mon royaume est dans tes mains.

LE CID.

O faveur!...

LE ROI.

Brave Cid, entre dans la lice en mon nom.

DIEGUE.

Sois béni de nouveau par ton père, Rodrigue!

DON MARTIN, *à Rodrigue avec mépris.*

C'est toi que les Maures timides appellent le Cid?

LE CID, *avec énergie.*

C'est moi.

HUITIÈME TABLEAU.

Une salle du palais.

SCÈNE VI.

DONA URRAQUE, ARIAS GONZALVE.

ARIAS.

Tu as des peines, princesse, ta douleur se laisse apercevoir.

DOÑA URRAQUE.

J'ai mille raisons de me désoler, j'ai mille raisons de pleurer. Arias Gonzalve, je te regarde comme un père.

ARIAS.

Je suis ton père aussi par la tendresse que j'ai pour toi.

DOÑA URRAQUE.

Un an s'est passé depuis que ma mère est morte, depuis qu'elle est dans le ciel, et ma douleur s'augmente de voir que mon frère me porte peu d'affection, et que mon père s'affaisse de jour en jour sous le poids de la vieillesse. Un jeune homme près d'hériter du trône, un vieillard près de mourir, me causent des soucis, me font pressentir des malheurs.

ARIAS.

Modère ton chagrin, puisqu'ils vivent tous deux et que Dieu peut te conduire à une meilleure condition. Il y a d'autres royaumes, il y a d'autres rois ; il en est qui ont demandé ta main.

DOÑA URRAQUE.

Prendre un étranger pour époux !

ARIAS.

Il n'est pas étranger à tes lois, qu'importe ?

DOÑA URRAQUE.

Celui dont la bonté m'a élevée m'éloignerait de lui ! J'aimerais mieux un époux de ma race et de mon pays ; j'aimerais mieux commander dans une cité, dans un village, dans un hameau de la Castille, que de régner au loin sur de grands États.

ARIAS.

Eh bien, princesse, ne peux-tu jeter les yeux sur un de tes sujets ?

DOÑA URRAQUE.

Il faut que j'y renonce au prix de mon bonheur ; je te dis mes faiblesses comme à mon propre cœur.

ARIAS.

Parle sans crainte.

DOÑA URRAQUE.

J'aimais le grand Cid, le grand Rodrigue : mes chastes pensées s'étaient reposées sur lui, je l'aurais voulu pour époux.

ARIAS.

Qui peut t'empêcher de l'épouser.

DOÑA URRAQUE.

Mon sort est cruel, l'honneur me contraint, je le vois trop, à renoncer à lui. Chimène et Rodrigue s'aimaient, et depuis la mort du comte ils s'adorent.

ARIAS.

En es-tu sûre?

DOÑA URRAQUE.

Trop sûre, hélas! pour mon malheur!... Plus elle pleure son père, plus elle demande justice, plus elle le poursuit et plus elle l'adore, et lui son amour va jusqu'à l'idolâtrie. Je l'ai trop bien compris tout à l'heure dans leurs regards; ainsi mon cœur, instruit de son devoir, s'il n'a pas la force d'abhorrer Rodrigue, veut du moins tâcher de l'oublier: la femme offensée, trompée dans son amour, n'est ni discrète ni honnête, si elle ne hait ou n'oublie. Mon père s'approche, nous reprendrons cet entretien. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LE ROI, PERANZULEZ, ARIAS.

PERANZULEZ.

Sire, Chimène rentre au palais, mais non plus habillée de deuil; elle est parée comme pour une fête, couverte d'or et de pierreries.

LE ROI.

Quel changement! Chimène n'est plus en deuil? Qu'est-il arrivé?...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, CHIMÈNE.

CHIMÈNE, *à part.*

J'ai dans le cœur un effroi mortel! Ciel! puissé-je avoir la force de dissimuler! (*Haut.*) Don Martin m'a demandé d'être mon chevalier, je l'ai accepté. J'attends une heureuse issue, et le deuil que j'ai pris au jour de la mort, je dois le quitter au jour de la vengeance.

DIEGUE.

Rodrigue est-il donc déjà vaincu?

CHIMÈNE.

J'en ai l'espoir.

DIEGUE.

O mon fils!...

LE ROI.

Nous apprendrons bientôt la vérité.

CHIMÈNE, *à part.*

Et c'est pour l'apprendre plus tôt, que je suis venue au palais.

ARIAS, *bas, au roi.*

Elle aimait Rodrigue, sire, et, si vous le permettez, nous éprouverons ces deux amants.

LE ROI, *bas, à Arias.*

Ses plaintes m'importunent, fais comme tu l'entends!

DIEGUE, *à Chimène.*

Je suis malheureux, tu es cruelle!

CHIMÈNE.

Je suis femme!

DIEGUE.

Tu seras donc satisfaite, si mon Rodrigue est mort?

CHIMÈNE.

Je poursuis ma vengeance. (*A part.*) O tourment !... (*Arias a parlé bas à un serviteur, qui est sorti.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ARIAS.

LE ROI.

Quelle nouvelle?

LE PAGE.

Un chevalier, porteur de la tête de Rodrigne, demande à la mettre aux pieds de Chimène

DIEGUE.

Don Martin l'a tué? Je succombe.

CHIMÈNE.

Cette vue m'achèvera!

DON SANCHE.

Vive Dieu! je ne laisserai pas un créneau dans l'Aragon.

CHIMÈNE, *à part.*

Ah! Rodrigue! il ne me reste qu'une consolation dans mon désespoir. (*Haut.*) Roi Ferdinand, chevaliers, soyez témoins de ma profonde douleur, je n'ai plus assez de force pour la contenir dans mon âme, je veux dire à haute voix, je veux que tout le monde sache ce que j'ai fait, ce que j'ai souffert pour la noblesse et pour l'honneur. Je n'ai pas cessé un moment d'adorer Rodrigue de Bivar, et, pour être fidèle aux lois établies par le monde, j'ai demandé sa mort aux dépens de mon cœur; l'épée qui a tranché sa tête a tranché en même temps la trame de ma vie.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, DOÑA URRAQUE.

DOÑA URRAQUE, *entrée pendant que Chimène parlait.*

Que viens-je d'entendre, Rodrigue est mort? (*A part.*) Ma peine est égale : je pleure mes propres chagrins, en pleurant les siens.

CHIMÈNE, *au roi.*

Quand mon infortune est si grande, sire, ne souffrez pas que don Martin Gonzalez me donne, comme époux, sa main terrible et sanglante : qu'il se contente de mes biens. Pour ma personne, seigneur, si Dieu ne la prend pas, je l'abriterai dans un saint monastère.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LE CID.

DIEGUE.

Rodrigue ! mon fils !...

CHIMÈNE.

Miséricorde ! est-ce un rêve?

DON SANCHE.

Rodrigue!

LE CID.

Majesté !

DOÑA URRAQUE.

J'aime mieux qu'il vive, tout ingrat qu'il est.

LE ROI, *souriant.*

Pardonne, Chimène, pardonne don Diegue, moi et Arias, nous vous avons trompés par de fausses nouvelles.

LE CID.

Ces nouvelles ne sont pas fausses. Vous avez fait annoncer qu'un chevalier demandait à mettre aux pieds de Chimène la

tête de Rodrigue, ce chevalier c'est moi. Chimène, voilà ma tête, tu peux la prendre avec ce fer. Celle de don Martin, je j'ai laissée sur la pointe de ma lance.

LE ROI, *souriant*.

Je prononce la sentence en ta faveur, Rodrigue.

TOUT LE MONDE.

Vive Ferdinand!

LE ROI.

Ainsi finissent la jeunesse du Cid, et les noces de Chimène!

La seconde partie des aventures du Cid a été empruntée, par Guillen de Castro, aux ballades zamoranes, dont il a été question; la scène la plus émouvante du drame est celle où le vieil Arias Gonzalez envoie ses trois fils au combat, et les voit tour à tour mourir sous ses yeux. Le Cid ne fait que paraître à peine dans cette seconde partie, fort inférieure à la première, et dans laquelle la critique a droit de reprendre, entre autres choses, la circonstance malséante qui accompagne la mort de don Sanche, et que Guillen de Castro aurait mieux fait de laisser aux anciennes traditions. Le traître Vellido a entraîné don Sanche sous les murs de Zamora; il cherche l'occasion de le tuer, et le roi la lui fournit, en lui parlant de :

A cierta necessidad
Qui à los reyes no pardona.

On s'étonne à bon droit de rencontrer cette grossièreté chez un écrivain de l'ordre de Guillen de Castro.

Guillen de Castro, né à Valence en 1567, se distingua de bonne heure dans sa cité native, ville toute littéraire alors, et dans laquelle Lope de Véga écrivit, pendant son exil, quelques-unes de ses comédies; Guillen de Castro entra dans la carriere militaire, et s'éleva au rang de capitaine de cava-

lerie; il fut attaché au gouvernement du vice-roi de Naples; il vint à Madrid, où la protection du duc d'Ossuna et celle du comte Olivarès ne lui manquèrent pas, sans pouvoir l'enrichir. Car on le vit bientôt forcé de composer des comédies pour vivre. Guillen de Castro ne tarda pas à se faire connaître; on trouve son nom parmi ceux des poëtes qui obtinrent des prix au concours qui eut lieu, sous la présidence de Lope de Véga, pour la glorification de saint Isidore. Il mourut pauvre et fut enterré par charité. Lord Holland a écrit sa vie. Elle fait suite à celle de Lope de Véga.

FIN DE LA JEUNESSE DU CID.

CHAPITRE IV.

LE CID DE CORNEILLE.

Voici la traduction exacte des deux romances que Corneille a citées dans son avertissement sur la tragédie du *Cid :*

PREMIÈRE ROMANCE.

Devant le roi de Léon, doña Chimène, un soir, se présente pour demander justice de la mort de son père.

Contre le Cid elle demande justice, contre don Rodrigue de Bivar, qui l'a faite orpheline, tendre fille encore peu avancée en âge.

« Si j'ai ou non raison, bien comprenez et le savez, ô roi, les affaires d'honneur ne se pouvant cacher.

« Chaque jour qui luit, je vois passer le loup qui s'est nourri de mon sang, cavalier à cheval, pour accroître mon chagrin.

« Mandez-lui, bon roi, puisque vous le pouvez, de ne plus rôder dans ma rue ; doit-il se venger sur des femmes, l'homme qui vaut beaucoup ?

« Si mon père outragea le sien, il a bien vengé son père ; quand la mort a vengé l'honneur, cela doit suffire.

« Je vous suis confiée ; ne souffrez pas que l'on m'insulte. Tout outrage qui m'est fait est fait à votre couronne.

« — Taisez-vous, doña Chimène ; vous m'affligez grandement. Je vous donnerai un bon remède à tous vos maux.

« Je ne puis offenser le Cid, qui est un homme d'une grande valeur; il défend mes royaumes, et je veux qu'il me les garde.

« Mais je ferai un arrangement avec lui, qui ne sera mauvais ni pour vous ni pour moi. Je lui demanderai sa parole pour qu'il se marie avec vous. »

Chimène demeura contente de la grâce qui lui était faite, et de ce que celui qui l'avait rendue orpheline devenait son soutien.

SECONDE ROMANCE.

A Chimène, à Rodrigue, le roi prit la parole et la main, pour les unir l'un à l'autre en présence de Layn Calvo.

Les vieilles inimitiés se transformèrent en amour; où préside l'amour, les injures s'oublient.

. . . .

Les fiancés arrivèrent, et, au moment de donner la main et l'accolade, le Cid, regardant sa femme, lui dit d'un ton ému :

« J'ai tué ton père, Chimène, mais non en trahison; je l'ai tué d'homme à homme, pour venger un affront trop certain.

« J'ai tué un homme, et je te rends un homme. Me voici à tes ordres; en place d'un père mort, tu auras acquis un époux honoré. »

Cela parut bien à tous : on louangea son esprit, et ainsi se firent les noces de Rodrigue le Castillan.

A ces deux romances, Corneille avait joint un fragment de l'historien Mariana, que nous traduisons également mot à mot :

« Peu de jours auparavant, Rodrigue avait eu une rencontre avec don Gomez, comte de Gomaz; il le vainquit et lui donna la mort. Ce qui résulta de ce meurtre, fut qu'il

épousa doña Chimène, fille et héritière de ce même comte. Elle-même requit du roi de le lui donner pour mari (elle était déjà éprise de ses belles qualités) ou de le châtier selon les lois, pour la mort qu'il avait donnée à son père. Le mariage eut lieu à la satisfaction de tous, et par la grande dot de son épouse, qui s'ajouta aux biens de son père, il augmenta son pouvoir et ses richesses. »

Pour plus ample information, nous reproduirons les vers que Corneille reconnaît avoir principalement imités de Guillen de Castro, en faisant précéder ces vers du texte espagnol, dont on pourra retrouver aisément la traduction littérale dans notre *Jeunesse du Cid*.

ACTE PREMIER. — SCÈNE III.

LE COMTE.

« Y cuando al príncipe enseñe
Lo que entre ejercicios varios,
Debe hacer un caballero
En las plazas y en los campos,
¿ Podrá para darle ejemplo,
Como yo mil veces hago,
Hacer una lanza hastilla,
Desalentando un caballo ? »

Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi.
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine ;
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,

Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.

DON DIEGUE.

« Si ya me faltan las fuerzas
Para con piés y con brazos
Hacer de lanzas hastillas,
Y desalentar caballos :
De mis hazañas escritas
Daré al príncipe un traslado,
Y aprenderá en lo que hice,
Si no aprende en lo que hago. »

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place et ranger une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

« Yo lo merezco... tambien
Como tu, y mejor. »

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

SCÈNE IV.

DON DIEGUE.

« Hay viejo desdichado ! »

O vieillesse ennemie !

« Llamadle, llamad al conde ;
Que venga á exercer el cargo
De ayo de vuestro hijo ;
Que podrá mas bien honrarlo,
Pues que yo sin honra quedo. »

Comte, loin de mon prince, à présent gouverneur,
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur.
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.

SCÈNE V.

DON DIEGUE.

« Hijo de mi alma,
Ese sentimiento adoro,
Esa colera me agrada,
Esa braveza bendigo.
Esa sangre alborotada
Que ya en tus venas rebienta,
Que ya por tus ojos salta
Es la que me dió Castilla. »

...... Agréable colère,
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnais mon sang à ce noble courroux.
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte ;
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens reparer ma honte,
Viens me venger!

« Hijo, esfuerza mi esperanza,
Y esta mancha de mi honor,
Que al tuyo se extiende, lava
Con sangre, que sangre sola
Quita semejantes mancha. »

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.
Meurs ou tue.

Aquí la ofensa, y allí la spada
No tengo mas que decirte
Y voi á llorar afrentas
Miéntras tu tomas venganzas.

Enfin, tu sais l'affront et tu tiens la vengeance.
Je ne te dis plus rien ; venge-moi, venge-toi !
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer, va, cours, vole, et nous venge !

SCÈNE VI.

RODRIGUE.

« ¿ Posible pudo ser que permitiese
Tu inclementia que fuese
Mi padre el ofendido (¡ extraña pena !)
Y el ofensor el padre de Ximena ? »

O Dieu, l'étrange peine !
En cet affront, mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène !

« Habiendo sido
Mi padre el ofendido
Poco importa que fuese (amarga pena)
El ofensor el padre de Ximena. »

Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE.

« Confieso que fué locura,
Mas no la quiero emendar. »

Je l'avoue entre nous, quand je lui fis affront,

J'eus le sang un peu chaud et le bras un peu prompt,
Mais puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

ARIAS.

« Y con ella has de querer.
Perderte. »

Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

« Los hombres como yo
Vienen mucho que perder.

Un seul jour ne perd pas un homme tel que moi.

« Ha de perderse Castilla
Antes que yo. »

Tout l'État périra s'il faut que je périsse.

SCÈNE II.

DON RODRIGO.

« ¿Conde?

CONDE.

¿Quién es?

DON RODRIGO.

A esta parte
Quiero decirte quien soy.

CONDE.

¿Qué me quieres?

DON RODIGO.

Quiero hablarte.
Aquel viejo que está allí
¿Sabes quién es?

CONDE.

Ya lo sé.
¿Porqué lo dices?

DON RODRIGO.

¿Porqué?
Habla bajo; escucha.

CONDE.

Di.

DON DIEGO.

¿No sabes qué fué espejo
De honra y valor?

CONDE.

Sí seria.

DON RODRIGO.

¿Y que es sangre suya y mia
La que yo tengo en los ojos
Sabes?

CONDE.

Y el saberlo (acorta
Razones) ¿que ha de importar?

DON RODRIGO.

Si vamos á otro lugar
Sabras lo mucho que importa. »

DON RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

DON RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Diegue?

LE COMTE.

Oui.

DON RODRIGUE.

Parlons bas; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

DON RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? Le sais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

DON RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

SCÈNE VIII.

LE ROI.

« Como la ofensa sabia,
Luego cai en la venganza. »

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance.

SCÈNE IX.

XIMENA.

« Justicia, justicia, pido.

DON DIEGO.

Justa venganza he tomado.

XIMENA.

Rey, a tus piés he llegado.

DON DIEGO.

Rey, a tus piés he venido. »

CHIMÈNE.

Sire, sire, justice!

DON DIÈGUE.

Ah! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.

Je me jette à vos pieds.

DON DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux.

« Señor á mi padre han muerto. »

« Il a tué mon père. »

« Habrá en los reyes justicia. »

Au sang de ses sujets, un roi doit la justice.

« Yo ví con mis propios ojos
Venido el lucente acero. »

..... Mes yeux ont vu son sang.

« Escribió en este papel
Con sangre mi obligacion. »

. . . .

« Mi padre que me habló
Per la boca de la herida. »

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir,
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite,
Me parlait par sa plaie.

DON DIEGUE.

« Yo fué el cruel
Que quise buscar en el
Los manos que no tenia. »

Il m'a prêté la main....

« Es propio de Su Alteza
Castigar en la cabeza
Los delitos de la mano. »

« Y solo fué mano mia
Rodrigo...»

« Con mi cabeza cortada
Quede Ximena contenta. »

Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.

. . . .

Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.

. . . .

Aux dépens de mon sang, satisfaites Chimène.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

« ¿ Que has hecho, Rodrigo ?»
« ¿ No mataste al conde?»

. . . .

« Importable á mi honor.»

. . . .

« Pues, señor.
¿ Cuándo fué la casa del muerto
Sagrado del matador? »

Rodrigue, qu'as-tu fait?

. . . .

Ne l'as-tu pas tué?

. . . .

Mon honneur de ma main a voulu cet effort;
Mais chercher un asile en la maison du mort,
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

« Yo busco la muerte
En la casa. »

Je cherche le trépas.

« .....Y, por ser justo,
Vengo á morir en sus manos;
Pues estoy muerto en su gasto. »

Je mérite la mort de mériter sa haine.

« ..... Ximena está
Cerca palacio, y vendrá
Acompañada. »

. . . .

« Ella vendrá, ya viene. »

. . . .

« A la puerta del retrete. »

. . . .

« Te cubre de su cortina. »

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra que bien accompagnée.

. . . .

Elle va revenir, elle vient, je la vois;
Du moins, pour ton honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCÈNE III.

XIMENA.

« La mitad de mi vida
Ha muerto la otra mitad.

ELVIRA.

¿ No es posible consolarte?

XIMENA.

¿ Que consuelo he de tomar,
Si al vengar

De mi vida la una parte.
Sin las dos he de quedar.»

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

« Siempre quieres á Rodrigo
Que mató á tu padre, mira! »

. . . .

« Es mi adorado enemigo. »

— Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore.
— C'est peu de dire, aimer, Elvire, je l'adore.

« Pues ¿ cómo harás? »

. . . .

« Tengo valor,
Y habré de matar muriendo.
Seguiréle hasta vengar me.»

— Que pensez-vous donc faire?
— Le poursuivre, le perdre et mourir après lui.

SCÈNE IV.

« Mejor es que mi amor firme,
Con rendirme,
Te di el gusto de matarme
Sin la pena de seguirme.»

. . . .

« ¡ Rodrigo! ¡ Rodrigo en mi casa! »

DON RODRIGO.

« Escucha.

XIMENA.

Muero. »

Eh bien! sans vous donner la peine de poursuivre,

Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

. . . .

— Rodrigue en ma maison !... Rodrigue devant moi !
.... Écoute-moi... Je me meurs...

« Solo quiero,
Que en oyendo lo que digo
Respondar con este acero. »

..................Quatre mots seulement,
Après ne me réponds qu'avec cette épée.

« Tu padre el conde Lozano
Puso en las caras del mio
La atrevida injusta mano. »

. . . .

« Y aunque me sin honor
Se malogró mi esperanza,
En tal mudanza,
Con tal fuerza que tu amor
Puso en duda mi venganza. »

. . . .

« Y tu, señora, vencieras
A no haber imaginado
Que afrentado
Por infame aborrecieras
Quien quisiste por honrado. »

. . . .

« Cobré mi perdido honor;
Mas luego á tu amor rendido
He venido .... »

. . . .

« Porque no llames rigor
Lo que obligacion ha sido. »

. . . .

« Has con brio
La venganza de tu padre

Como hice la del mio. »

. . . .

« No te doy la culpa á ti
De que desdichada soy. »

. . . .

« Como caballero hiciste. »

L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
Déshonorait mon père et le couvrait de honte.

. . . .

. . . . Dans une telle offense,
J'ai pu douter longtemps si j'en prendrais vengeance.

. . . .

Et ta beauté, sans doute, emportant la balance,
A moins que d'opposer à tes plus forts appas,
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas.

. . . .

Mais, quitte envers l'honneur et quitte envers mon père,
C'est maintenant à toi que je veux satisfaire.

. . . .

J'ai fait ce que j'ai dû.

. . . .

Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

. . . .

.... Je ne t'aime point, je pleure mes malheurs.

. . . .

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien.

« Mas soy parte
Para sola perseguirte
Pero non para matarte. »

— Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.

« Considera
Que el dejarme es la venganza,
Que el matarme no lo fuera. »

Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine...

DON RODRIGO.

« ¿Me aborreces?

XIMENA.

No es posible. »

« Disculpará mi decoro
Con quien piensa que te adoro
El saber que te persigo. »

— Va, je ne te hais point.
— Tu le dois.
— Je ne puis.
— Je ferai mon possible à bien venger mon père.

« Vate y mira á la salida.
No te vean, si es razon
No quitarme la opinion
Quien me ha quitado la vida. »

DON RODRIGO.

« Mata me.

XIMENA.

Deja me. »

Dans l'ombre de la nuit, cache bien ton départ.
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.
— Que je meure.
— Va-t'en.

DON RODRIGO.

« ¡ Ay Ximena! quién dijera...

XIMENA.

¡Ay Rodrigo ! quién pensara...

DON RODRIGO.

¿Que mi dicha si acabara ?

XIMENA.

¿Que mi bien finiciera? »

. . . . Chimène qui l'eût dit?
Que notre heur fût si proche et sitôt se perdît?

« Quedate, ireme muriendo. »

Adieu, je vais traîner une mourante vie.

SCÈNE VI.

« ¡Es posible que me hallo
Entre tus brazos! »

. . . .

« Aliento tomo
Para en sus alabanzas emplearlo. »

. . . .

« Bien mis passados brios imitaste. »

. . . .

« Toca las blancas canas que me honraste
Llega la tierna boca á la majilla
Donde la mancha de mi honor quitaste. »

. . . .

« Alza la cabeza
A quien como la causa se attribuya,
Si hay en mi algun valor y fortaleza. »

. . . .

« Si yo te dé el sen naturalmente
Tu me le has vuelto á puro fuerza tuyo. »

Rodrigue, enfin, le ciel permet que je te voie.

. . . .

Laisse-moi prendre haleine afin de te louer;
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer.

. . . .

Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,
Viens baiser cette joue et reconnais la place

Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

. . . .

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire ;
Je t'ai donné la vie et tu me rends ma gloire.

« Con quinientos hidalgos, deudos mios,
Sál en campaña á ejercitar tus brios. »

. . . . Le bonheur a permis
Que je trouve chez moi cinq cents de mes amis.
Va marcher à leur tête où l'honneur te demande.

« No dirás que la mano ha servido
Para vengar agravios solamente. »

Ne borne pas ta gloire à venger un affront.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE II.

L'INFANTE.

« Como he sabido tu pena
He venido. »

Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

SCÈNE V.

XIMEMA.

« Tanto attribula un placer
Como consiga un pesar. »

— Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse.

LE ROI.

« Si he guardado á Rodrigo
Querá para vos le guardo. »

Et ta flamme en secret rend grâces à ton roi,
Dont la faveur conserve un tel amour pour toi.

ACTE CINQUIÈME.

XIMENA.

« Contentese con mi haciendo
Que mi persona, señor,
Lleverála á un monasterio. »

Qu'en un cloître sacré, je pleure incessamment,
Jusqu'au dernier soupir, mon père et mon amant.

Querelle du Cid.

Nous dirons quelques mots de la querelle du Cid, dans laquelle Richelieu et l'Académie française jouèrent un si grand rôle. On sait que Richelieu, qui trouvait que l'Académie française ne s'était occupée jusqu'alors que de bagatelles insignifiantes, et qui voulait qu'on parlât d'elle, lui jeta en pâture cette discussion; mais les origines et les phases de cette querelle méritent d'être rappelées ici; d'autant plus qu'à toute page de cette polémique, on trouve le nom de Guillen de Castro, et jamais celui de Diamante, dont nous allons parler tout à l'heure.

Corneille, dans une épître intitulée *Excuse à Ariste*, s'était loué avec un peu trop d'abandon, et placé lui-même en quelque sorte au-dessus des auteurs de son temps. Il avait raison; mais ce juste orgueil blessa la susceptibilité de ses rivaux, célèbres alors: les Scudéry, les Mayret, les Bois-Robert. Il disait dans ces vers :

Mon travail sans appui monte sur le théâtre.
Chacun en liberté l'y blâme et l'idolâtre.

Là, sans que mes amis prêchent leurs sentiments,
J'arrache quelquefois trop d'applaudissements;
Là, content du succès que le mérite donne,
Par d'illustres avis je n'éblouis personne.
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans;
Par sa seule beauté ma plume est estimée ;
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

Scudéry releva le gant, et publia ses observations sur le Cid. Il y traitait fort durement Chimène, qu'il considérait comme une dévergondée, et reprochait à Corneille d'avoir violé les lois de la pudeur, non moins que celles d'Aristote. Il ajoutait que l'auteur devait bien une partie de sa renommée à Guillen de Castro, et signalait un grand nombre de vers imités de l'auteur espagnol.

A la suite de Scudéry, beaucoup d'autres lancèrent contre Corneille des pamphlets et des vers satiriques, et la pièce suivante, quelque médiocre qu'elle soit, fit surtout un grand bruit :

L'AUTEUR DU VRAI CID ESPAGNOL

à

SON TRADUCTEUR FRANÇAIS

Sur une lettre en vers qu'il a fait imprimer, intitulée : *Excuse à Ariste*, où, après cent traits de vérité, il dit de soi-même :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

L'ESPAGNOL.

Je parle à toi, l'auteur, dont l'audace achevée
S'est depuis quelques jours dans le ciel élevée,
Au mépris de la terre et de ses habitants.

A toi, dont l'insolence, en tes écrits semée,
Et bien digne du fait des plus fous capitans,
Soutient que ton mérite a fait ta renommée!

Les noms de deux ou trois, dont tu veux faire accroire
Qu'en les traitant d'égaux tu les combles de gloire,
Dans l'Espagne, et plus outre, avaient déjà couru;
Mais de ton froid esprit qui se paît de fumée,
Rien, certes, dans Madrid, n'aurait jamais paru,
Et le *Cid* seulement y fait ta renommée!

Je crois que ce sujet éclatant sur la scène,
Puisqu'il ravit le Tage, a pu ravir la Seine;
Mais il ne fallait pas en offenser l'auteur,
Et par une impudence en orgueil confirmée,
Assurer, d'un langage aussi vain qu'imposteur,
Que tu dois à toi seul toute ta renommée!

Tu ne dois te vanter, en ce fameux ouvrage,
Que d'un vers assez faible en ton propre langage,
Qui, par ton ignorance, ôte l'honneur au mien
(Tant sa force et sa grâce en est mal exprimée).
Cependant, orgueilleux et riche de mon bien,
Tu dis que ton mérite a fait ta renommée.

Bien, bien, j'irai paraître avec toute assurance
Parmi les courtisans et le peuple de France,
Avec un privilége et passe-port du roi;
Alors ma propre gloire, en ta langue imprimée,
Découvrira ta honte, et mon *Cid* fera foi
Que le tien lui devait toute sa renommée.

Donc, fier de mon plumage, en corneille d'Horace,
Ne prétends plus voler au plus haut du Parnasse.
Ingrat, rends-moi mon *Cid* jusques au dernier mot,
Après tu connaîtras, corneille déplumée,

Que l'esprit le plus vain est souvent le plus sot,
Et qu'enfin tu me dois toute ta renommée.

BALTHAZAR DE LA VERDAD.
(*Balthasar de la Vérité.*)

Corneille crut devoir faire justice des observations de Scudéry et des fanfaronnades de matamore qu'il y avait mêlées, et il le fit avec dignité dans sa lettre apologétique :

« Vous m'avez voulu faire passer, dit-il, pour simple traducteur, sous ombre de soixante-douze vers que vous marquez sur un ouvrage de deux mille, et que ceux qui s'y connaissent n'appelleront jamais de simples traductions. Vous avez déclamé contre moi, pour avoir tu le nom de l'auteur espagnol, bien que vous ne l'ayez appris que de moi, et que vous sachiez fort bien que je ne l'ai celé à personne, et que même j'en ai porté l'original en sa langue à M. le cardinal, votre maître et le mien. »

Et comme Corneille avait été blessé des vers que nous venons de citer, vers attribués à Mayret, alors en province, et dont Claveret était accusé d'avoir été le distributeur à Paris; il témoigna son ressentiment à ce dernier par cette phrase dédaigneuse :

« Il n'a pas tenu à vous (à Scudéry) que, du premier lieu, où beaucoup d'honnêtes gens me placent, je ne sois descendu au-dessous de Claveret. »

Claveret fut piqué au vif, et sa fureur s'unit à celle de Scudéry. Il adressa de son côté une lettre à Corneille :

« C'est mal récompenser le soin que j'ai pris de distribuer vos louanges parmi les bonnes compagnies, s'écrie-t-il, quoique la réputation extraordinaire de votre *Cid* soit moins un effet de votre propre mérite que l'approbation de ceux que les belles pensées de Guillen de Castro ont d'abord éblouis, et qui, par là, vous ont fait obtenir les acclamations du peuple; aussi, bien loin d'avoir méprisé votre ouvrage, j'ose dire sans vanité, et pourtant à ma confusion, que je suis une des voix de sa renommée, et que vous ne la devez pas

tout entière à vous seul, comme vous voulez le faire croire par votre imaginaire excuse à Ariste. Il ne vous était pas bien difficile de faire un beau bouquet de jasmin d'Espagne, puisqu'on vous a apporté les fleurs toutes cueillies dans votre cabinet, et qu'il ne vous a fallu qu'un peu d'adresse pour les arranger. Quelque déguisement que vous cherchiez pour couvrir ce glorieux larcin, oui, je le dis encore une fois, cette rare comédie espagnole vous a tellement aidé, que les moins habiles mêmes remarquent aisément que vous n'êtes que le traducteur et le copiste. »

Il parut alors une nuée d'écrits pour et contre Corneille, et les injures ne lui furent pas épargnées On l'accusa même de ne pas mettre l'épée à la main pour répondre aux provocations de Scudéry, et de ne pas justifier ainsi les lettres de noblesse dont il avait été honoré.

La lettre adressée à *** sous le nom d'Ariste, s'exprimait en ces termes :

« Pauvre esprit! qui, voulant paraître admirable à chacun, se rend ridicule à tout le monde ; et qui, le plus ingrat des hommes, n'a jamais reconnu les obligations qu'il a à Sénèque et à Guillen de Castro, à l'un desquels il est redevable de son *Cid*, et à l'autre de sa *Médée*...

« Il reste maintenant à parler de ses autres pièces, qui peuvent passer pour des farces, et dont les titres seuls faisaient rire autrefois les plus sages et les plus sérieux. Il a fait voir, avec *Mélite, la Galerie du Palais* et *la Place Royale*, ce qui nous faisait espérer que Mondory annoncerait bientôt *le Cimetière Saint-Jean, la Samaritaine* et *la Place aux Veaux*. L'humeur vile de cet auteur et la bassesse de son âme ne sont pas difficiles à connaître, dans les sentiments qu'il donne aux principaux personnages de ses comédies. Il rend les uns fourbes, artificieux, et fait commettre aux autres des lâchetés dont lui-même, quelque profession qu'il fasse de poltronnerie, ne pourrait s'empêcher de rougir si je les lui remettais sous les yeux, et, certes, il est bien difficile qu'il puisse rendre des acteurs plus vaillants, puisque lui-même n'a pas

sitôt la permission de prendre une épée, qu'il se déclare, par une lettre imprimée, indigne de la porter, et qu'à peine a-t-il reçu celle de noblesse, qu'il fait une action assez infâme pour la dégrader. »

Ceci avait trait au passage de la lettre de Corneille à Scudéry, dans laquelle il répond à son défi par ces mots : « Il n'est pas question de savoir combien vous êtes noble et plus vaillant que moi, pour juger combien le *Cid* est meilleur que *l'Amant libéral* (tragi-comédie de Scudéry)... Je ne suis point homme d'éclaircissements, tenez-vous en sûreté de ce côté-là. »

Le jugement de l'Académie, que Corneille n'accepta pas et qui se fit en dehors de lui, termina ce débat. L'Académie chercha à contenter Richelieu, Corneille et Scudéry, et ne contenta personne.

Presque immédiatement après l'apparition du Cid, parurent diverses pièces sur le même sujet; entre autres : *la Suite ou le Mariage du Cid*, tragi-comédie. On se rappelle que le roi, à la fin du Cid, donne un an à Chimène pour apaiser ses regrets; c'est cette année réservée qui a été exploitée par les poëtes du temps. L'auteur de *la Suite du Cid* imagine que l'infante a travaillé pendant cette année-là à désunir les amants. Rodrigue s'est absenté de nouveau pour combattre les Maures. L'infante, au moyen de sa suivante, fait annoncer à Chimène que Rodrigue a succombé dans une bataille. Elle espère porter ainsi un coup mortel au cœur de Chimène; mais Rodrigue reparaît à temps : le chagrin de Chimène est vite changé en joie. Elle tâche alors d'inspirer de la jalousie à sa rivale, mais un mot de Rodrigue fait tomber la colère de son amante; elle excite le roi contre lui à l'aide de ses rapports, mais le roi n'est pas abusé longtemps; il marie Chimène et Rodrigue, et l'infante est obligée d'en prendre son parti.

Dans une autre pièce de Desfontaines, *la Vraye Suite du Cid*, le roi cherche à détourner, à son profit, l'amour de Chimène. Il n'y peut réussir, et renonce enfin à ses projets de séduction.

Un autre auteur, dans une pièce intitulée : *la Mort du Cid ou l'Ombre du comte de Gormaz*, prend vivement à cœur les intérêts de l'infante. L'ombre du comte de Gormaz vient, comme celle du père d'Hamlet, réclamer vengeance. Un jeune frère de Chimène provoque Rodrigue en duel; il le tue, et l'infante l'épouse, comme pour le récompenser d'avoir immolé celui qui a dédaigné son amour.

De nos jours, Casimir Delavigne a composé un drame en trois actes et en vers, intitulé : *la Fille du Cid,* dans lequel le Cid, déjà vieux et près de mourir, ramène au combat le jeune Martin Pelaez, sujet emprunté aux ballades.



CHAPITRE V

LE CID DE DIAMANTE

Le Cid de Diamante (celui qui honore son père) a fait commettre de graves erreurs à Voltaire et à La Harpe. Voltaire, La Harpe ont prétendu que *le Cid de Diamante* était antérieur à celui de Guillen de Castro, et qu'il avait été presque textuellement transporté sur la scène française par Corneille; tandis que Diamante, au contraire, contemporain de Corneille, a traduit *le Cid* de l'auteur français, en y accommodant, autant qu'il l'a pu, quelques scènes fournies par le Romancero et par Guillen de Castro, son prédécesseur. Cela est évident pour quiconque a lu *le Cid de Diamante* attentivement; ajoutons même que cette question a été tranchée par eux avec tant de légèreté, qu'ils placent l'action de la tragédie de Corneille, le premier au XIIIe siècle, le second au XVe siècle, tandis qu'il est à peu près certain que le fameux Rodrigue de Bivar, né en 1026, est mort en 1099 (1).

(1) On est étonné de voir Sismondi partager l'erreur de La Harpe et de Voltaire, et dire : L'ancien poëte Diamante, et, peu après lui, Guillen de Castro, ont pris dans les premières romances leur tragédie du *Cid* : *Tous deux ont servi de modèle à Corneille.* En tête d'un recueil, publié en 1658, vingt-deux ans après *le Cid*, se trouve, pour la première fois, la *pièce de Diamante*, et l'éditeur, dans sa dédicace au seigneur don Juan de Foloagua, dit : « Ofresco á V. M. este libro de comedias, partos de los mas *florecientes* ingenios de este siglo. » Une

La bonne foi de Corneille ne saurait d'ailleurs être mise en doute; il avoue avoir pris le sujet du Cid à Guillen de Castro, ce qui se prouve encore de soi-même par les pensées ou les situations, dont on retrouve l'imitation chez lui, et que ses contemporains n'ont pas manqué de lui reprocher, comme on l'a vu. Il ne parle pas de Diamante; donc il l'a ignoré, ou, s'il l'a connu, ce n'est que beaucoup plus tard. Le retentissement de son *Cid* fut immense. Cette tragédie eut l'honneur d'être traduite immédiatement dans beaucoup de langues, *même en espagnol,* ainsi que nous l'apprend Fontenelle; il a voulu parler sans doute de l'œuvre de Diamante, qui a essayé de refondre à son tour le sujet du *Cid* en adoptant la régularité de notre théâtre.

Le gracioso occupe une place importante dans l'ancien théâtre espagnol. Lope de Véga et Caldéron l'ont introduit dans les drames les plus terribles, et même dans les *autos sacramentales.* C'était un type consacré, attendu par le spectateur, qu'il était chargé d'égayer. Diamante a cru pouvoir à son tour le mêler à l'action héroïque du *Cid;* mais il semble ne l'avoir fait que pour se conformer à la tradition; car les plaisanteries de Nuno n'ont rien de piquant : ce bouffon y joue un rôle tout à fait secondaire et souvent ridicule. L'œuvre de Diamante eût gagné à se passer de ce personnage malencontreux. Nuno a bien raison de s'écrier, en s'esquivant dans une circonstance grave. « Je suis bouffon de comédie, et lorsque arrive une affaire sérieuse, on me renvoie : dans de pareilles circonstances, les bouffonneries sont toujours déplacées. » Nuno devait s'esquiver plus fréquemment. Voici

autre pièce de Diamante, *el Valor no tiene edad*, dont le titre semble emprunté au vers de Corneille :

La valeur n'attend pas le nombre des années,

a été imprimée seulement dans l'année 1679. On ne connait malheureusement ni la date de la naissance, ni celle de la mort de Diamante, mais il *florissait* vers le milieu du XVIIe siècle, et Guillen de Castro, comme nous l'avons vu, appartient à la fin du XVIe.

cette pièce, dont la traduction mettra assurément fin au débat (1).

(1) Nous devons la solution de nombreuses difficultés, que présentait cette traduction, à M. Carlos d'Algarra, officier espagnol, que la littérature avait conquis pendant les durs temps de l'exil, et qui avait fait représenter au théâtre de l'Odéon le drame d'*Inès*, comme autrefois M. Martinez de La Rosa donna à la Porte-Saint-Martin le drame d'*Aben-Humeya*. Fils d'un général, sous-lieutenant de lanciers de la garde royale à quinze ans, colonel à vingt et un ans, après cinq années de guerre, cent vingt-six batailles ou affaires, ayant eu un cheval tué sous lui, deux blessés, il venait demander à la France hospitalière les moyens de vivre honorablement, en attendant que son parti, vaincu, recommençât une campagne. Il appartenait à l'armée de don Carlos. Il comptait Cervantes parmi ses ancêtres, et il avait pensé que, grâce à cette parenté, sa plume pourrait l'empêcher de mourir de faim. Il a, depuis, abandonné la carrière des armes et celle des lettres pour se créer une haute position financière qui le met à l'abri des incertitudes littéraires et des révolutions.



LE

CID DE DIAMANTE

8

PERSONNAGES.

RODRIGO DE VIVAR.
JIMENA.
DIEGO LAINEZ.
LE COMTE LOZANO.
LE ROI DON FERNANDO.
URRACA, infante.
ELVIRA, suivante de Jimena.
NUNO, bouffon.
DON SANCHE.
UN DOMESTIQUE; SUITE.

CELUI QUI HONORE SON PÈRE

El honrador de su padre.
Celui qui honore son père.



PREMIÈRE JOURNÉE

ELVIRA, NUNO.

NUNO.

Cette lettre de Rodrigo est pour ta maîtresse, Elvira....

ELVIRA.

Donne, Nuno, et songe que le comte arrive.

NUNO.

Cette fois, c'en est fait de moi. Je voudrais être à mille lieues d'ici! (*Le comte paraît.*)

LE COMTE.

Que faites-vous là? Parlez.

NUNO, *à part.*

Il est dans son droit, il va me faire empaler.

LE COMTE.

Dis, toi, que veut cet homme?

ELVIRA.

C'est un domestique...

NUNO, *à part.*

A-t-elle dit mon nom?

ELVIRA.

De Rodrigo de Vivar.

NUNO.

Non, Monsieur, je suis peintre, et je suis entré ici pour voir des tableaux.

LE COMTE.

Je ne vous ai jamais connu peintre.

NUNO.

J'ai appris cet état comme par enchantement. Il y a du mystère dans cette bizarrerie. C'est que mon maître veut envoyer en ma personne à Jimena un peintre pour faire son portrait.

LE COMTE.

Vous direz à Rodrigo qu'il faut que je l'estime bien pour vous renvoyer sans vous punir.

NUNO.

Le mot de renvoyer sent la liberté.

LE COMTE, *le prenant au collet.*

Vous partez libre... mais ne revenez plus ici.

NUNO.

La réprimande n'est pas forte... Ne m'ordonnez-vous pas, en définitive, de m'en aller?

LE COMTE, *le lâchant.*

Allez en paix.

NUNO.

Je me tire de là sans plaie ni bosses. Voici la première fois que M. le comte s'en tient à une correction de sa blanche main. Je n'y reviendrai plus. (*Il sort.*)

LE COMTE.

Que dis-tu de cette démarche? Quel charmant enfantillage!

ELVIRA, *à part.*

Voici mon tour. Ah! quelle idée! Je saurai ainsi son dessein. Puisque Jimena m'a recommandé de le sonder avec adresse, saisissons cette occasion. (*Haut.*) Parmi les prétendants qui recherchent aujourd'hui l'amour de Jimena avec l'ardeur d'amoureux constants, Rodrigo et don Sancho sont ceux qui ont fait le plus d'efforts, et qui ont sollicité ses faveurs avec le plus de persévérance. Ce n'est pas que Jimena ait montré à l'un ni à l'autre un visage riant; elle est maîtresse de son cœur, et ne reconnaît point de maître. Elle est si réservée, si prudente, que, sans les encourager, elle ne leur ravit pas l'espérance, vivant, du reste, indifférente. Ne craignez donc de sa part aucun caprice; ce n'est que de votre main qu'elle recevra son époux.

LE COMTE.

Elle ne fait rien de trop en montrant son dédain, Elvira.

ELVIRA.

On voit bien qu'elle tient de vous. Les deux prétendants paraissent des sujets d'élite.

LE COMTE.

Et d'autant plus précieux qu'ils sont d'un sang ancien et élevé, Rodrigo surtout : toutes ses manières, toutes ses actions, annoncent un jeune homme de prodigieuses espérances. Ce qui ne saurait étonner, appartenant à une maison dont la caste belliqueuse lui réserve les lauriers que son père a remportés à force de guerroyer; souvent je l'ai vu entrer dans la lice, et jamais je ne l'ai vu en sortir vaincu. Aussi, je saurai ce qu'elle pense : de tous deux je préférerais Rodrigo. Je dois voir aujourd'hui don Diego Lainez pour... Mais il vaut mieux ne pas dire ceci... Sonde le dessein de Jimena avec adresse, sans pourtant lui faire part du mien; je viendrai te parler à mon retour du palais; car le roi doit nommer aujourd'hui un gouverneur qui sache diriger le prince, ou, pour mieux dire, il va me recompenser par un poste si

éminent. Mes espérances s'appuient sur ce que mon mérite fait tous les jours pour son service. (*Il sort.*)

ELVIRA.

Quelles nouvelles j'apporte à ces amants fortunés! et comme le sort les favorise en tout! (*Jimena paraît.*)

JIMENA.

Eh bien, Elvira, quelle joie se peint sur ton visage? On dirait que tes yeux respirent l'allégresse. Puis-je attendre quelque bonheur de ton entretien avec mon père? J'ai bien écouté un moment; mais presque tout m'a échappé. Que penses-tu de son choix? Parle, que t'a-t-il dit?

ELVIRA.

Il m'a dit qu'il aimait Rodrigo autant que vous pouviez l'aimer; et, quoiqu'il m'ait recommandé de sonder votre cœur sans trahir mon dessein, je tiens à vous d'abord.

JIMENA.

Que dis-tu, mon Elvira? Puis-je ajouter foi à cela, ou est-ce une illusion de mon désir?

ELVIRA.

Il va encore plus loin; il approuve votre amour, et doit, dit-il, voir aujourd'hui le père de Rodrigo. C'est sans doute pour lui parler de cette alliance, car les Lainez et les Vivar ne s'allient pas mal au sang et à l'état des Gormaz.

JIMENA.

Pourtant mon âme indécise craint de se perdre dans ce profond abîme de gloire et de félicité, car, en un jour, en un moment, la destinée change d'aspect, et les calamités suivent souvent de près le bonheur.

ELVIRA.

Bientôt vous verrez la mer calme, le vent sans force et le ciel sans nuages.

JIMENA.

Allons, attendons ce que nous réserve notre étoile; on

éprouve deux fois le chagrin en le prévoyant d'avance... Mais c'est bien Rodrigo qui vient.

ELVIRA.

Il va vous empêcher d'aller voir l'infante. Je comprends, j'y vais. (*Elle sort. — Rodrigo entre.*)

JIMENA.

Rodrigo! vous, dans mon appartement? Que les amants sont audacieux!

RODRIGO.

J'ai plusieurs raisons, belle Jimena, pour venir vous visiter, et ce n'est pas la moindre de toutes que le peu d'adresse de mon écuyer Nuno à vous remettre une lettre oubliée par mon père sur un bureau. Je voulais que vous y vissiez les offres et les compliments que lui fait le vôtre, ainsi que le désir de tenir conseil avec lui et d'agir en sa faveur auprès du roi. Il lui disait aussi qu'il avait une affaire très-grave à lui communiquer qui les intéressait également tous deux : on ne peut pas parler plus clairement.

JIMENA.

Que vous, vous parliez si clairement, cela m'étonne, Rodrigo.

RODRIGO.

Rien ne saurait-il vous toucher! Voilà, belle Jimena, la cause qui m'amène, outre celle d'adorer le soleil dans vos yeux célestes, doux charme des miens; jugez si cette raison est assez puissante, et si par conséquent je mérite que vous me traitiez d'audacieux.

JIMENA.

Tout cela est bien; mais n'oubliez pas qu'une femme de mon sang, même recherchée avec respect, risque toujours beaucoup. La malice, Rodrigo, ressemble à cet instrument qui grossit les objets : elle se sert de l'apparence en guise de verres; et il y a de tels argus et de tels lynx dans la maison et

dans le voisinage, qu'en exagérant tout, ils peuvent le comparer à ces microscopes qui augmentent les choses cent fois.

RODRIGO.

Mais que ferais-je, si je ne puis ni vous voir, ni vous parler ; si, accablé par mes noirs soucis, je n'adore pas le seuil de cette maison? Mes regards vous offensent-ils au point que ma présence vous irrite? Mes chagrins sont-ils si peu de chose que vous veuilliez les augmenter? La vie de l'espérance, s'il y en a une au milieu de tant de maux, n'est une vie pour moi que si elle est durable. Mes cuisantes peines m'ont placé entre la vie et la mort; car, tout en étant assez fortes pour me tuer, elles me laissent vivre pour souffrir. Augmentez leur poids si vous voulez vous venger de mon cœur, ou faites-les disparaître. Si mes prières vous touchent, si mon malheur vous afflige, mettez-y un terme favorable, mais ne consentez pas à ce que mon existence vous fatigue. Vous savez bien que vous êtes belle, et que vos formes divines ont contraint ma volonté à vous adorer. Excusez mon amour, quoique si bien fondé; car les actes les plus naturels, venant de moi, ont besoin d'excuses. Votre beauté est mon crime, et mon obstination à vous rendre hommage n'est pas plus blâmable que le plaisir de vous regarder. Je sais bien, Jimena adorée, que vous ne sauriez nier cette vérité... Mais à quoi me sert-elle si je ne réussis pas?

JIMENA, *à part.*

Tu réussiras.

RODRIGO.

Que dites-vous?

JIMENA.

Je dis... (*A part.*) Mais renfermons ma passion dans la prison du silence.

RODRIGO.

Vous commenciez à m'accorder quelque faveur, sans doute?

JIMENA.

N'est-ce pas une faveur que de vous écouter?

RODRIGO.

Oui, mais j'en mériterais une autre.

JIMENA.

Laquelle?

RODRIGO.

Celle de permettre qu'on fasse votre portrait, pour que je puisse vous contempler dans la solitude, sans crainte de vous offenser. Pourtant, si le portrait est d'une ressemblance frappante, je crains que, privé de voix, il ne me blâme par signes: mon amour et le respect que je vous porte me rendent si craintif, que votre image même m'en imposera.

JIMENA.

Mon portrait? Mais il n'y a que les personnes royales et les dames indiscrètes ou fières qui désirent que leur beauté attire des admirateurs, et qui font reproduire leur image. Du reste, c'est une bien grande erreur, car je n'ai jamais vu de portrait qui vaille l'original; on peut peindre les formes et la couleur, jamais la grâce et l'expression. Mais en voilà assez pour la première visite que vous me faites.

RODRIGO.

Si j'osais vous en faire une seconde, m'en voudriez-vous?

JIMENA.

Sans doute.

RODRIGO.

Alors, quelle espérance me laissez-vous?

JIMENA.

Celle de vous assurer que si je ressentais un jour de l'amour pour quelqu'un, ce serait pour vous, Rodrigo. Adieu! car il est tard, et il faut que je voie Son Altesse.

RODRIGO.

Jimena, adieu!

JIMENA, *à part.*

Affreux moment que celui de la séparation pour deux âmes réunies dans les chaînes de l'amour. Comme Rodrigo est pensif! Il est injuste à moi de le traiter avec une si grande rigueur, lorsque je suis à la veille d'être à lui. (*Haut.*) Qu'est-ce qui vous préoccupe, Rodrigo? Qu'avez-vous?

RODRIGO.

Je cherchais comment j'oublierais votre absence.

JIMENA.

Dans cet oubli, il est constant que Jimena court grand risque.

RODRIGO.

Pouvez-vous parler ainsi! Qu'un aspic furieux se nourrisse de mes entrailles; que je voie ma maison sans honneur; que mon père me méprise; que vous me haïssiez vous-même, ce qui serait la plus grande malédiction; que je craigne le cimeterre du Turc dans la lice, ou que le javelot d'un Allobroge me perce la poitrine, plutôt que je ne vous oublie.

JIMENA, *à part.*

Dieu t'en préserve, mon bien!

RODRIGO.

Que dites-vous?

JIMENA.

Que Dieu vous garde! (*Elle sort.*)

RODRIGO.

Ah! amour, je te dois beaucoup! Jimena, tu me fais une grande faveur en nourrissant mes espérances: nos pères sont d'accord, le délai que j'attends est court, tout est pour nous. Oh! fortune, si cette fois tu pouvais être constante dans le bien. (*Il sort. — Entrent l'infante, Elvira et plusieurs dames.*)

L'INFANTE, *à Elvira.*

Il serait temps que ta maîtresse vînt me voir, et me distraire, hélas! de ma profonde mélancolie.

ELVIRA.

Essayez de la dissiper en vous promenant dans cette galerie qui donne sur le jardin; mais songez qu'il y a une cause à votre mélancolie, je dirai plutôt à votre tristesse.

L'INFANTE.

Tu as raison, il n'y a que Jimena qui puisse alléger mon chagrin.

ELVIRA.

Elle peut aussi l'augmenter, car aussitôt que vous êtes avec elle et que vous lui parlez de son amant, en lui demandant où en sont ses soucis, vous les ressentez comme s'ils étaient les vôtres, et au lieu de consoler son affliction, vous laissez voir quelques larmes dans vos yeux.

L'INFANTE.

Je dois lui demander maintenant où en est son bonheur, puisque j'ai été l'auteur de ma disgrâce, puisque, imprudente médiatrice, je l'ai presque forcée à l'aimer; et enfin, ayant forgé leurs chaînes, je dois prendre part à leurs joies et à leurs tourments.

ELVIRA.

Cependant vous témoignez pour la réussite de leurs vœux une certaine passion qui va presque à l'excès. Comment se fait-il que cet amour, qui est leur gloire, cause votre chagrin ? Mais je suis curieuse et indiscrète!

L'INFANTE.

Plus le dévouement est secret, plus il est vif; faisons mon devoir, et à mesure que mes désirs se tairont, la raison reprendra son empire. Mais le roi sort maintenant du conseil!

ELVIRA.

Il doit passer ici, Madame, retirons-nous.

L'INFANTE.

C'est impossible, le voici : je saurai trouver un prétexte pour le quitter et nous retirer.

ELVIRA.

Pourquoi n'éteignez-vous pas ce feu qui vous embrase et tourmente votre cœur?

L'INFANTE.

En voulant l'éteindre, toujours on l'alimente.

LES MÊMES, LE ROI, DON DIEGO LAINEZ, LE COMTE, DON SANCHO, SUITE.

LE ROI.

Le choix a répondu à mes désirs.

DON DIEGO.

Le vassal que vous élevez aujourd'hui à une si haute dignité baise humblement vos pieds.

LE COMTE, *à part.*

J'enrage de jalousie de ce que le roi ait pu me faire un pareil affront.

DON DIEGO.

Aujourd'hui Rodrigo sera un plus beau parti pour Jimena; je devrais dire sa Jimena, car elle l'aime.

LE ROI.

Mais, voilà ma fille. Infante, fais à don Diego tes félicitations sur sa nouvelle charge. Il vient d'être nommé gouverneur du prince.

L'INFANTE.

Qu'il le soit pendant de longues années! J'irai même complimenter mon frère; car, avec un pareil maître, il ne peut que prendre de hautes leçons, et accomplir de grandes actions.

DON DIEGO.

A l'occasion d'une faveur si signalée, permettez que je baise votre main.

L'INFANTE.

Relevez-vous, don Diego, vous aurez en moi un second élève. (*Au roi.*) Sire, permettez-moi de me retirer : Jimena m'attend dans mon appartement, et je désire lui parler.

LE ROI.

Je te le permets, ma fille, je veux même t'y accompagner.

L'INFANTE.

Que le ciel garde Votre Altesse! (*Ils sortent. Don Diego Lainez et le comte restent seuls.*)

LE COMTE, *en les voyant s'éloigner.*

Aussitôt que le roi sera parti, je veux vous parler en particulier.

DON DIEGO.

Le roi est parti maintenant, comte, parlez.

LE COMTE.

Enfin, vous l'avez emporté; on vous a conféré un poste et un honneur dont moi seul j'étais digne.

DON DIEGO.

En accordant cette marque d'honneur à mon expérience, le roi prouve qu'il est sage et juste, et que sa main royale sait récompenser les hauts faits de ses anciens serviteurs.

LE COMTE.

Si les hauts faits ont conservé son royaume, les plus récents ont-ils moins de prix que les anciens?

DON DIEGO.

Sans les miens, seigneur, les vôtres seraient arrivés trop tard.

LE COMTE.

Les rois ont beau être grands, ils sont de la même nature que les autres hommes, et peuvent se tromper comme eux.

DON DIEGO.

Cela se peut; mais le fait est accompli, résignez-vous, et, à

cette faveur que je dois au roi, ajoutez-en une autre qui nous réconcilie. Unissez nos deux maisons, puisque Rodrigo le désire, et que Jimena y consent; la lettre même que vous m'avez écrite me laisse croire que ce projet ne vous déplaît pas. Qu'un tel lien, comte, rende notre amitié éternelle.

LE COMTE.

Rodrigo peut viser plus haut maintenant, grâce à la nouvelle splendeur que lui attire son père aujourd'hui; ne mettez donc pas ainsi de bornes à son ambition; et vous, Monsieur, allez apprendre au prince à gouverner des provinces, à se faire craindre des méchants et à s'attacher les bons. A ces vertus, faites-lui joindre de martiales entreprises dignes d'un grand capitaine, telles que d'employer le temps de la sieste à monter à cheval, de passer les nuits couché sur le sol des montagnes, de prendre du repos armé de toutes pièces, de donner l'assaut à une forte muraille; de faire en sorte qu'il ne doive qu'à lui les lauriers d'une victoire, de conquérir de nouveaux pays qui agrandissent sa monarchie... N'oubliez pas surtout qu'il faut confirmer par l'exemple ce que l'on enseigne par la parole.

DON DIEGO.

Pour s'instruire, en dépit de l'envie, il n'aura qu'à lire mon histoire, et il ne manquera certainement pas de hautes leçons : il saura comme il faut commander une grande armée, ranger les soldats en bataille, bien former les rangs, donner les ordres à propos, se faire obéir de tous, prendre l'avantage dans la position, attaquer lorsqu'il le faudra, et par des hauts faits acquérir une renommée immortelle.

LE COMTE.

Les exemples vivants ont bien plus de crédit et de force. Du reste, dans les années que votre grand âge compte, qu'avez-vous fait qu'une de mes journées n'égale ou ne surpasse?

DON DIEGO.

Que l'Espagne et la renommée parlent pour moi, elles en diront assez.

LE COMTE.

Je vous répète que l'on vous a accordé ce qui m'était dû.

DON DIEDO.

Si on m'a accordé cet emploi, c'est une preuve que je le méritais.

LE COMTE.

Celui qui peut l'exercer le mériterait bien mieux.

DON DIEGO.

Ce n'est pas très-bon signe, qu'on ne vous ait pas choisi.

LE COMTE.

C'est parce que vous êtes un vieux courtisan, que Son Altesse vous a préféré.

DON DIEGO.

C'est le souvenir de mes exploits qui m'a valu cette grâce.

LE COMTE.

Parlons clairement; c'est à votre âge que le roi a fait cet honneur.

DON DIEGO.

Le roi apprécie la valeur et la prudence plus que l'âge.

LE COMTE.

Est-ce que je n'ai pas ces vertus?

DON DIEGO.

Ne l'ayant pas obtenu, c'est que vous ne le méritiez pas.

LE COMTE.

Je ne le méritais pas, moi! Oh! stupide vieillard, moi!

DON DIEGO.

Vous! oui, vous!

LE COMTE.

Pour éviter des paroles, voilà la récompense de ton inso-

lence! (*Il lui donne un soufflet. Don Diego tire son épée, qui tombe aux pieds du comte.*)

DON DIEGO.

A quoi bon conserver la vie après une telle offense?

LE COMTE.

Que veux-tu faire avec tant de faiblesse?

DON DIEGO.

J'ai perdu mon épée, et mes pieds prennent racine au sol, soit par le poids de l'offense, soit par le poids de l'âge.

LE COMTE.

Ton épée est à moi, mais je ne veux pas prendre ce trophée sans éclat; ajoute ce nouvel exploit au livre de tes hauts faits, que doit lire le prince. (*Il sort.*)

DON DIEGO.

O rage! injuste loi du temps! rigueur de la destinée! Ai-je conservé la vie pour un pareil outrage! Un affront après une injure! et il me refuse la mort! Qu'il vienne m'arracher la vie, qu'il vienne! et, s'il refuse, que le chagrin me consume, ou du moins que les pleurs m'ôtent la vue! Et toi, glorieux instrument de mes exploits, que fais-tu? Ah! tu ne veux plus rester dans une main oisive! Il fut un temps où cet acier brillant répandait la terreur dans l'Andalousie, le Portugal et l'Aragon; pourquoi cette vigueur d'un jour n'est-elle que passagère? (*Il soulève son épée.*) Viens, tu ne seras plus pour moi une épée; à partir d'aujourd'hui, tu seras mon bâton de vieillesse. Oh! que tu es brillante! Mais, que vois-je? Je ne veux pas devoir la vengeance ni au cristal de ces pleurs, ni au brillant de cet acier (1). (*Entrent Rodrigo et Nuno, qui tient un portrait.*)

RODRIGO.

Jimena s'est-elle donc laissé peindre?

(1) Don Diego entend par là qu'il n'a pas besoin d'exalter le courage de son fils par la vue de ses pleurs ou de son épée.

NUNO.

Le peintre l'a vue passer au palais et l'a regardée si attentivement, qu'il a reproduit ses traits et sa tournure, comme vous pouvez le voir.

RODRIGO.

Grand peintre!

NUNO.

Mais votre père est là! Que peut-il avoir? Que veut dire ce maintien, son épée d'une main et de l'autre son mouchoir?

DON DIEGO.

Hélas! Mais, que vois-je? est-ce une illusion?

RODRIGO.

Mon père, vous dans cet état?

DON DIEGO.

Ah! Rodrigo!

RODRIGO.

Qu'est-ce qui vous tourmente ainsi?

DON DIEGO.

Ah! mon fils!

RODRIGO.

Qu'est-ce qui vous afflige?

DON DIEGO.

Ah! honneur!

RODRIGO.

J'attends un mot de vous.

DON DIEGO.

Auras-tu du courage?

RODRIGO.

Si tout autre que mon père me demandait cela, bientôt il en aurait la preuve.

DON DIEGO.

Que la réponse me charme! Que je vois avec plaisir, Ro-

drigo, cette juste indignation! Va-t'en Nuno; nous avons à nous parler.

NUNO.

Je suis bouffon de comédie, et lorsque arrive une affaire sérieuse, on me renvoie : dans de pareilles circonstances, les bouffonneries sont toujours déplacées. (*Il sort.*)

RODRIGO.

Vous demandez si j'aurai du courage? Mettez-le aujourd'hui même à l'épreuve, et vous verrez, mon père, que ma conduite prouvera que votre sang coule dans mes veines.

DON DIEGO, *à part.*

L'expérience du courage est déjà faite; faisons maintenant celle de la souffrance; car, quoique ma force soit bien faible, mon but sera toujours atteint. En supposant qu'en lui serrant la main je ne lui fasse pas grand mal, selon toute apparence, il est certain qu'il ne le souffrira pas, car j'ai acquis la conviction que celui qui pardonne une petite offense en fait autant d'une grande. (*Haut.*) Soyons amis, donne-moi la main.

RODRIGO.

Je vous la donnerai à genoux, comme je le dois, pour baiser la vôtre. Mais, que faites-vous? Lâchez-moi, mon père!

DIEGO.

Tu te plains pour si peu de chose?

RODRIGO.

Lâchez-moi, mon père, sans quoi vous verrez votre main déchirée par mes dents.

DON DIEGO.

Assez, mon fils.

RODRIGO.

Puisque vous me lâchez, soit.

DON DIEGO.

Tu m'as blessé. Tu commences à verser du sang? (*A part.*) Tu vengeras mon offense, l'épreuve m'a réussi.

RODRIGO.

Pardonnez-moi si je vous ai fait mal : la douleur ne saurait épargner personne, et, si ma chair m'offensait, je mangerais ma propre chair.

DON DIEGO.

Ma jeunesse ressuscite. Ah! honneur! dur au combat! Va, Rodrigo, venge-moi.

RODRIGO.

De quoi?

DON DIEGO.

De...

RODRIGO.

Lorsque je croyais entendre de votre bouche la cause de la vengeance que vous désirez, vous vous arrêtez en versant des larmes?

DON DIEGO.

Les larmes que tu vois sont un bienfait de la nature. Il ne faut pas que la vue et les oreilles soient blessées à la fois; ce serait offenser deux sens. Comme la tache injuste est trop fraîche sur mon visage pour que tu ne la reconnaisses pas tout de suite, la nature commande à ces pleurs de baigner par torrents ma joue flétrie, afin de la laver sans doute; acte miséricordieux de sa part, car, tellement horrible est la cause, que c'est assez du courage de l'entendre, sans le malheur de la voir.

RODRIGO.

Adoucissez votre récit, mon père, car si, pour m'empêcher de voir cette tache, vous appelez à votre secours les pleurs, véritable faiblesse chez un homme comme vous, et que ces pleurs soient un remède, il est évident que le remède étant si violent, la souffrance doit être bien grave : on ne saurait employer pour soulager une légère blessure un moyen qui coûte autant. Mais achevez, prononcez cet injurieux arrêt contre ce que vous valez; c'est dommage de

perdre un temps si précieux; mon cœur brûle déjà : le retard qu'il mettra à venger l'offense est celui qu'il met à l'apprendre.

DON DIEGO.

Eh bien, mon fils, prends cette épée.

RODRIGO.

Cela prouve encore que l'outrage est grave, la réparation demande du sang.

DON DIEGO.

Regarde bien cette épée : c'est celle que j'eus en héritage de Mudarra, ce brave guerrier; une fois qu'elle sera dans ta main, je pourrai en espérer de plus grands hauts faits. Meurs ou tue.

RODRIGO.

Ma confusion augmente, car il faut donner la mort.

DON DIEGO.

Et songe qu'on ne lave une offense, que dis-je, une offense? un outrage, mon fils, qu'avec le sang de celui qui en est l'auteur. Si tu veux tuer ton ennemi, ne le ménage pas, car tu mourrais de sa main. Songe qu'il est bon soldat; que je l'ai vu, dans les combats, faire, avec les ennemis qu'il avait tués, un rempart contre les Maures; et, pour t'irriter davantage, sache que l'affront consiste... que ma bouche éprouve ce supplice!.. à m'avoir appliqué... quel martyre!... sur mes cheveux blancs les cinq doigts de sa main, qui, comme autant de flèches, ont traversé mon cœur.

RODRIGO.

Arrêtez! Grand Dieu! que dites-vous, mon père? Pourquoi ne m'avez-vous pas fait connaître le nom avant l'outrage? Dites-le, car mon âme se noie dans une mer de feu.

DON DIEGO.

Il faut que je t'en dise davantage : il est plus que brave soldat.

RODRIGO.

Parlez, de grâce, ne me laissez pas dans cet état!

DIEGO.

Sache que c'est le père...

RODRIGO.

De qui?...

DIEGO.

De...

RODRIGO.

Achevez.

DIEGO.

Le père de ta Jimena, Rodrigo... Dans de pareilles circonstances, où l'honneur est en jeu, celui qui accepte la vie sans lui est indigne de vivre. Je n'ai pas besoin de t'en d re davantage. Tu connais maintenant l'offenseur et l'offense; que Dieu guide tes pas, et, d'un même coup, venge ton père, mon fils, et venge-toi. (*Il sort.*)

RODRIGO.

Affreuse position!... Quelle douleur!... Dans quelle alternative me met cette offense! Ah! funeste devoir! Si je la venge, mon honneur conserve son éclat; si je la laisse, mon amour conserve ses espérances. Pourquoi la nécessité d'une vengeance vient-elle aujourd'hui troubler ma joie, alors même que je me croyais le plus aimé? Oh! peine amère! coup fatal! se peut-il que mon père soit l'offensé et le père de Jimena l'offenseur?... Oh! quel dur combat! nouveau genre de mort! Que l'amour soit sacrifié; vengeons un père méprisé et perdons Jimena, perdons tout! Mais comment puis-je décider ainsi? Terrible situation que celle où je me trouve! Quel tourment! quelle douleur! Ou laisser une offense sans châtiment, ou la venger dans le père de Jimena. (*Il tire de son sein un portrait.*) Que dis-tu, objet de mes maux? Conseille-moi dans une position si terrible : tu es si ressemblant, que tu ne saurais manquer de voix. Mais les re-

gards sereins de ces célestes beaux yeux me disent de ne pas te causer une telle douleur; je leur obéirai; mourons au moins sans obscurcir d'aussi beaux astres... Mais puis-je parler ainsi en présence de ce fer? Je mourrai sans venger mon honneur? Je prends bien à cœur le sang de Lainez Calvo! (*Au portrait.*) Mais, hélas! tu sembles me regarder d'un air sévère; retourne sur mon cœur... (*Il l'y remet.*) car je ne veux pas décider d'après ma passion. La peine doit être confirmée; il faut sauver l'honneur de mon père : perdons l'amour, perdons Jimena!... Outre que ce serait une infamie et une action vile que de continuer à aimer Jimena, elle-même serait mon ennemie, si je ne cherchais pas à venger mon honneur ou à mourir. Mais il est temps d'agir, obéissons à la voix de l'honneur, tuons le comte ou périssons par son fer, puisque, de toute manière, Jimena est perdue pour moi.

DEUXIÈME JOURNÉE.

—

LE COMTE, LOZANO et DON SANCHO.

Vos excuses sont vaines.

LE COMTE.

L'homme ne saurait toujours maîtriser la violence de ses actions.

DON SANCHO.

Le roi n'est pas satisfait de vous.

LE COMTE.

Avant de me faire une injustice, il aurait dû, en homme sage, essayer de m'apaiser; mais c'est fait. Dites donc au roi qui vous envoie, don Sancho, que ni lui, ni vous, ne sauriez défaire ce qui est fait.

DON SANCHO.

Cette résolution est plus étrange que prudente.

LE COMTE.

Je n'en changerai pas.

DON SANCHO.

Vous allez vous perdre.

LE COMTE.

Soit!

DON SANCHO.

Que répondrai-je à Son Altesse, puisque mon projet n'a pas réussi?

LE COMTE.

Que ma vie est entre ses mains, qu'il peut prendre ma tète.

DON SANCHO.

Il est roi et il pourra le faire; votre action mérite la mort.

LE COMTE.

Le sort en est jeté, ne m'en parlez donc plus.

DON SANCHO.

Allons, adieu!

LE COMTE.

Comme vous peignez cruelle l'obstination du roi! Il perdrait en moi une tête qui a ceint tant de lauriers!

DON SANCHO.

Ces lauriers, n'en doutez pas, doivent craindre son courroux.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans faiblesse.

DON SANCHO.

Mais non sans résultat. (*Il sort.*)

LE COMTE.

Et alors Lainez sera satisfait de l'outrage qu'il a reçu...

Mais voici son fils. Le vieillard peut chercher dans les deux Castilles les guerriers les plus braves, mon courage ne manquera pas de faire des merveilles. (*Rodrigo paraît.*)

RODRIGO, *à part.*

Pour que le courage puisse exécuter ce qu'exige la rigueur du sort, laissons l'amour sur le seuil, que l'honneur entre seul. (*Haut.*) Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parlez, je vous écoute.

RODRIGO.

Tirez-moi d'un doute. Connaissez-vous don Diego Lainez?

LE COMTE.

Étrange demande!

RODRIGO.

Savez-vous qu'il est mon père?

LE COMTE.

Je le sais.

RODRIGO.

Quoique je puisse, sans scrupule et sans manquer aux lois du duel, vous tuer sur-le-champ, comte, je ne veux pas que mon courage ait recours à quelque lâche moyen pour rétablir mon honneur outragé. La réparation étant possible, je ne saurais commettre une bassesse pour en punir une autre. Ainsi donc, en champ libre, en champ clos, de nuit ou de jour, à la clarté du soleil ou dans l'obscurité, à cheval, à pied, avec ou sans armure, à l'épée ou à la lance, à votre choix.

LE COMTE.

Comment, vous me défiez? Quel champion en herbe!

RODRIGO.

Je sais que je suis jeune; mais les années ne donnent pas le courage.

LE COMTE.

C'est vrai Mais toi, me défier? Tu es devenu homme trop vite.

RODRIGO.

Il suffit d'une occasion, don Gomez, pour faire connaître un bon guerrier, et, pour mon début, je tiens à commencer par vous. Je prétends que mon coup d'essai soit un coup de maître.

LE COMTE.

Cesse de te préoccuper autant.

RODRIGO.

Puisque c'est moi qui vous défie, vous avez le choix des armes.

LE COMTE.

Tu le veux absolument? nous devons donc combattre, Rodrigo? Alors je souscris à tout; choisis toi-même les armes.

RODRIGO.

Agissez plus et parlez moins.

LE COMTE.

Tu es donc las de vivre?

RODRIGO.

Craindriez-vous la mort?

LE COMTE.

Tu fais ton devoir. Un fils soumis et sensé comme toi, Rodrigo, risque beaucoup son honneur s'il survit un moment à celui que son père a perdu. (*Il sort.*)

RODRIGO.

Amour, pardonne-moi; allons, honneur, essayons de venger mon père, c'est mon devoir : que le ciel fasse le reste! (*Il sort.*)

LE ROI, L'NFANTE et SA SUITE, DON SANCHO.

LE ROI.

Comment le comte peut-il s'écarter autant de la raison dans une occasion semblable? Comment peut-il penser qu'un tel outrage se pardonne si facilement?

DON SANCHO.

J'ai voulu le convaincre; mais je n'ai rien obtenu. Pour toute réponse, il m'a dit qu'il était votre fidèle vassal.

LE ROI.

Comment! un tel vassal craint si peu mon nom! Ce nom ne le fait pas frémir! J'en suis anéanti. Grand Dieu! il offense l'homme le plus apprécié du roi, et il ne redoute pas la colère royale? Oui, j'en suis anéanti. En employant d'abord la douceur, mon intention était de ménager l'orgueil d'un guerrier si arrogant; mais, qu'il soit tranquille, puisqu'il est si fier, j'abaisserai ses hautes prétentions, et, quoique à regret, je le punirai, ne serait-ce que pour excuser ce que j'ai voulu tolérer.

DON SANCHO.

La gloire de votre couronne l'exige.

LE ROI.

Prends quelques-uns de nos gardes et assure-toi de sa personne. (*Don Sancho sort.*)

L'INFANTE.

Ma qualité d'amie de Jimena, ainsi que le désir de vous épargner un chagrin, me font un devoir de protéger son père. Que Votre Altesse me pardonne, perdre un homme comme lui...

LE ROI.

On ne saurait le protéger sans être criminel. D'ailleurs, que peux-tu dire en sa faveur?

L'INFANTE.

Un courage habitué à combattre, à conquérir et à triompher ne plie pas facilement. Lorsqu'un homme de sa trempe a commis une faute, il doit la soutenir; il ne saurait demander l'appui de la royauté, par crainte de la mort ou d'un défi : agir ainsi serait aventurer son honneur.

LE ROI.

Laissons cela, je t'en prie : un autre chagrin bien plus grand me préoccupe. Une dépêche vient de m'informer de l'entrée des Maures dans mes royaumes et des ravages qu'ils y commettent; entrée si imprévue, que je m'attends à les voir arriver jusqu'à Burgos.

L'INFANTE.

Cela ne sera pas. Le comte, j'en suis sûr, saura bien l'empêcher.

DON SANCHO, NUNO, les mains liées, et UN DOMESTIQUE entrent.

NUNO.

Ne torturez pas ainsi mes bras.

LE DOMESTIQUE.

Voyons, avance vite.

NUNO.

Attendez, mieux vaut l'adresse que la force.

LE ROI.

Un tel outrage ne saurait rester impuni.

DON SANCHO.

Sire, le comte est mort de la main de Rodrigo.

LE DOMESTIQUE.

Et nous amenons son écuyer, comme étant son complice.

NUNO, *à part.*

Il n'y a pas dans un poulailler une poule plus paisible que

moi; mais ici il faut que j'essaye de paraître brave : cela ne coûte pas beaucoup.

LE ROI.

Tu es complice?

NUNO.

Non, c'est une grande déraison de le croire.

LE ROI.

Comment cela?

NUNO.

Parce que, quoique je l'aie tué, je ne suis pas complice. Qu'est-ce que c'est que complice? Si quelqu'un osait le croire, je lui arracherais la vie.

LE DOMESTIQUE.

Et où irais-tu après?

NUNO.

Je courrais vers un lieu d'asile.

LE DOMESTIQUE.

Et pourquoi? (*A part.*) J'étouffe de rire... (*Haut.*) Pourquoi as-tu tranché le noble fil de ses jours?

NUNO.

J'ai vu qu'il avait faim, et je l'ai envoyé souper avec Jésus-Christ.

LE DOMESTIQUE.

Ton courage m'étonne. Quelle blessure lui as-tu faite?

NUNO.

Une fameuse blessure; car, dès qu'on m'a allaité, j'ai aimé à viser du côté du cœur. (*A part.*) Je prie Dieu pour qu'il n'ordonne pas de me faire passer cette corde des mains au cou; diable! c'est que ce ne serait pas une vaine frayeur. Pourtant il va me faire pendre, sans aucun doute. Maudite soit l'heure où j'ai voulu passer pour brave. (*Haut.*) Sire, j'ai menti.

LE ROI.

Relâchez-le, je ne crois pas que Rodrigo l'ait emmené avec lui.

NUNO.

Il s'en est tenu à lui seul. Moi, tuer par intérêt, sans assassins et sans aide?

LE ROI.

Je te crois, va-t'en.

NUNO.

Si quelqu'un le met en doute, qu'il vienne se battre avec moi; qu'il essaye de venir, et je lui réponds qu'il s'en retournera sans atteindre son but. Sire, on ne me délie pas?

LE DOMESTIQUE.

C'est fait; il fallait le temps.

NUNO.

Courrons dire à mon maître de se sauver. (*Il sort.*)

L'INFANTE.

Si Rodrigo a tué le comte, le malheur est encore plus grand pour Jimena.

LE ROI.

Il ne faut pas s'étonner du châtiment que le délit mérite; l'offenseur qui ne se met pas en garde, encourage son ennemi. Quoique Rodrigo soit jeune encore, vous voyez qu'il a su se venger... Mais qui t'a donné cette nouvelle?

DON SANCHO.

Je l'ai vu étendu sur la poussière, et Jimena, baignant le sol de ses larmes, demandait justice.

LE ROI.

Je déplore sa peine et la mort de son père dans un moment comme celui-ci. (*Jimena entre par une porte et don Diego Lainez par une autre.*)

LE ROI, L'INFANTE et SA SUITE, DON SANCHO, JIMENA, DON DIEGO et UN DOMESTIQUE.

JIMENA.

Justice, sire, justice! Jimena implore justice à vos pieds, seule, triste, offensée et sans appui.

DON DIEGO.

Et moi, sire, j'implore à vos pieds le pardon de mon fils, heureux, satisfait et délivré du déshonneur qui m'accablait.

JIMENA.

Écoutez la justice.

DON DIEGO.

Écoutez la raison.

JIMENA.

Punissez un homicide selon les lois.

DON DIEGO.

C'est la suite d'un outrage, et les lois même l'excusent.

JIMENA.

Rodrigo a tué mon père.

DON DIEGO.

Rodrigo a vengé l'outrage fait au sien.

JIMENA.

Puisqu'il a tué, qu'il meure, sire.

DON DIEGO.

Que la mort atteigne seulement celui qui outrage.

JIMENA.

Il l'a tué; il paraît même qu'il l'a traversé d'un coup de lance.

DON DIEGO.

Impossible, c'est mon fils.

LE ROI.

Cessez vos plaintes et relevez-vous l'un et l'autre. Parlez d'abord, Jimena; et toi, don Diego, ne l'interromps pas : ton tour viendra.

DIEGO.

Sa qualité de dame, quand même elle ne serait pas aussi noble, m'en ferait un devoir.

JIMENA.

Sire, mon père n'est plus; je l'ai trouvé sans vie sur le terrain où m'entraînèrent les pressentiments de mon âme. J'ai vu les flots de son sang arroser le sol; son sang qui a défendu vos murailles contre tant d'attaques; son sang qui, tant de fois, s'est exposé pour vous; son sang, sire, qui, en sortant par sa bouche, fume de regret de se voir répandre pour d'autres que pour son roi et pour la défense de sa patrie. J'ai trouvé mon père couvert d'une pâleur mortelle; sa vigueur avait disparu, ses yeux avaient un regard étrange, sa lèvre était tremblante, son pouls éteint; sa bouche était couverte de poussière et de sang, comme celle du guerrier qui tombe dans le fossé en montant à l'assaut. Pourquoi mes yeux, en apprenant ce malheur, ont-ils cherché un tel spectacle? C'était assez de le pleurer. A ce souvenir, j'étouffe, mon sein palpite, ma douleur augmente, ma raison s'évanouit, mon triste esprit gémit, la trame de ma vie se brise en mille soupirs, ma voix meurt, ma douleur seule parle.

L'INFANTE.

Il faudrait avoir un cœur de roc, pour ne pas pleurer avec Jimena.

LE ROI.

Recouvre ton courage, parle, ma fille, et fie-toi à mon amour et à ma justice. Tu trouveras toujours en moi un roi équitable, et un père pour remplacer celui qui te manque. J'en donne ma parole royale.

JIMENA.

Sire, je l'ai trouvé sans vie, comme je vous l'ai dit, et, pour plus grand désespoir, son sang, arrosant le sable, semblait me dire : « Venge ton père, Jimena, ta vengeance sera juste ! » Et, pour m'exciter davantage, ses blessures s'offraient à mes yeux ; son cœur, quoique déjà inanimé, sembla étendre ses ailes pour sortir de sa poitrine et accuser ma lenteur. Si, en entendant de pareilles raisons ; si, quand je vous donne de semblables détails, sire, vous ne me faites pas justice, mes jours deviendront sombres ; je serai, comme la colombe abandonnée, malheureuse et solitaire, qui fuit le vert rameau pour se poser sur la branche morte. Mais si je voyais l'échafaud dressé sur la place et la tête perfide de Rodrigo sacrifiée là par la main d'un cruel bourreau, mes larmes se sécheraient ; un pareil châtiment modérerait ma douleur, quoique immense. La mort seule venge la mort, le sang seul lave le sang. Ne permettez pas, grand Ferdinand, que votre pitié excuse un tel forfait : ce serait flétrir votre justice, encourager le crime, atténuer la confiance, récompenser la folie et punir la raison. Votre intérêt, bien plus que le mien, vous crie de me rendre la justice : faites-la, mon roi, faites-la !

LE ROI.

Je la ferai. Et toi, don Diego, défends maintenant la cause de Rodrigo, si une défense pareille est possible.

DON DIEGO.

Oh ! qu'un trépas sans opprobre est digne d'envie ! et combien un âge avancé amène enfin aux hommes d'infortunes et de malheurs ! Moi, qui, dans un temps, ait ceint mon front de lauriers, juste récompense accordée à mes exploits, pour avoir trop vécu (pourquoi ma vie fut-elle si longue?), j'ai vu mon visage flétri d'une injurieuse marque. Cette épée qui fut votre défense, et que tant de fois couronna la victoire, cette épée qui exécuta toujours vos ordres, véritable faux de la mort ; ces cheveux que le temps a blanchis sous le casque ; ce bras invincible ; cette barbe argentée, ouvrage du temps,

ornement précieux des hommes et qui les désabuse de la vie; cette barbe qui s'appesantit avec les années; cette barbe blanchie par une longue existence ou des travaux sans nombre; ces cheveux blancs, enfin, et cent honorables exploits seraient descendus au tombeau tout chargés d'infamie, si le ciel ne m'eût accordé un fils dont les grandes qualités m'ont rendu l'honneur et la réputation. Il m'a prêté son bras, il a tué le comte en champ libre, corps à corps, acier contre acier, et non pas avec une lance, comme on l'a dit. Si Rodrigo a mis à profit quelque avantage, c'est celui du bon droit qui parlait en sa faveur. Si montrer du courage et faire ses efforts pour venger un soufflet... je ne sais comment je prononce ce mot qui me fait horreur... si réparer l'honneur d'un père offensé mérite, sire, un châtiment, que reste-t-il pour punir l'infamie? Songez contre qui vous prononcez, pesez votre arrêt dans une juste balance : je suis le criminel, sire, car je suis la principale cause de cette mort; aussi c'est sur moi que l'orage et la foudre doivent tomber. La tête est responsable de ce que le bras fait : je suis la tête de mon fils et de ma maison, sire; Rodrigo n'est que les bras et les membres, il n'a fait qu'obéir à la tête; prenez donc la mienne : vous ne perdrez rien ou peu de chose. Elle attend à chaque moment le coup fatal de la mort; sacrifiez-la et laissez vivre le bras qui peut vous rendre encore tant de services; conservez-le, il pourra, soyez-en sûr, remplacer celui du comte. Jimena a tort de l'accuser; il n'aurait pas tué son père sans mon commandement, ou si j'avais pu le faire moi-même. Prenez ma tête, sire, sacrifiez-la en l'honneur du défunt et à la vengeance de sa fille. Je ne murmurerai pas, prononcez l'arrêt, signez-le, je l'accepte dès à présent; oui, bien loin de m'y refuser, je louerai votre justice et je bénirai mon malheur. De cette manière, le comte sera vengé, Rodrigo conservera l'espérance de vous servir, et, las de vivre, je quitterai ce monde, laissant ma réputation sans tache et sans que rien puisse dégrader le temple de ma renommée. (*Il se relève.*)

L'INFANTE.

Il est difficile de prononcer l'arrêt.

LE ROI.

Cette affaire est si importante, qu'elle exige d'être pesée en plein conseil, où la justice décidera en occupant son trône. Don Sancho, accompagne Jimena Gomez jusque chez elle.

DON SANCHO.

Ce sera le premier service qu'elle acceptera de moi.

JIMENA.

Le roi vous l'ordonne, c'est à lui que vous devez en savoir gré.

LE ROI.

Toi, don Diego, tu auras la ville pour prison, donnant ta parole de ne pas en sortir, sous peine d'encourir ma disgrâce.

DIEGO.

Je respecterai votre ordre en y obéissant.

LE ROI.

Que l'on cherche Rodrigo, et qu'il ait sa maison pour prison, *fuero* et privilége qui correspondent à son rang.

JIMENA.

Il doit mourir, sire.

LE ROI.

S'il est coupable, il mourra. Tu restes orpheline, Jimena; mais, rassure-toi, aussitôt que les obsèques du feu comte seront terminées, l'infante te gardera chez elle en amie.

JIMENA.

Je serai honorée d'être son humble servante.

L'INFANTE.

Je tâcherai de la consoler.

JIMENA.

Point de consolation pour moi tant que je ne serai pas vengée. (*Ils sortent.*)

DON DIEGO.

Allons aussi chercher Rodrigo pour le remercier de son courage et du service qu'il m'a rendu, et pour lui conseiller de quitter Burgos au plus vite, car la prison n'est pas une chose très-rassurante. Sans lui, que serait devenue ma maison, honorée pendant si longtemps, et déshonorée en un instant? Que Dieu te protége, mon fils, reçois ma bénédiction! (*Entrent Rodrigo, Nuno et Elvira.*)

NUNO.

Vous m'amenez encore ici, seigneur; qu'y venons-nous faire?

RODRIGO.

Les devoirs de l'honneur remplis, je viens remplir ceux de l'amour.

ELVIRA.

Rodrigo! qu'avez-vous fait? où venez-vous, malheureux!

RODRIGO.

Mourir de douleur aux pieds de Jimena.

ELVIRA.

Le désespoir peut-il vous entraîner en ce lieu, où nos larmes payent encore leur tribut à la douleur. Vous entreriez dans une chambre que vous avez remplie de deuil? Voudriez-vous vous perdre? ou la mort vous effraye-t-elle si peu que vous veniez défier l'ombre de votre victime?

NUNO.

Ombre, dis-tu? Je commence à être sur les épines; pour voir des ombres, mes yeux, il vaudrait mieux que vous ne vissiez pas. Ombre, as-tu dit, avec un tel sang-froid? Il vaudrait mieux être privé de soleil et n'avoir pas d'ombres... Ma frayeur se représente déjà en détails la forme de l'ombre... Les défunts ont leur ombre... Ah! mon Dieu!...

RODRIGO.

Tais-toi, poule mouillée.

ELVIRA.

Et prie dans cette occasion.

NUNO.

Tu me conseilles de prier? Tu as une bonne idée, car c'est le propre des poules de se coucher à l'heure des oraisons.

RODRIGO.

Sa vie était ma honte, sa mort est mon honneur.

ELVIRA.

Oui, mais chercher asile dans la maison du mort, voilà ce qui jamais ne s'est vu.

RODRIGO.

On n'a pas vu non plus un coupable se livrer à son juge, comme je le fais, moi. Mon juge est ma Jimena; après son dédain, aucune peine ne peut m'être sensible. Aussi, puisque je dois mourir, je viens recevoir comme un souverain bien l'arrêt de sa bouche et le supplice de sa main.

NUNO.

Allons-y donc, seigneur.

ELVIRA.

Rodrigo, ne vous exposez pas aux premiers transports de sa colère, car ils sont toujours violents, et enfin vous êtes son ennemi.

NUNO.

Elvira vient de parler en femme prudente et qui s'y entend.

ELVIRA.

Songez que le corps est encore dans la maison, et la blessure encore chaude.

NUNO.

Le corps dans la maison!... La frayeur ne vous talonne-t-elle pas? Auriez-vous le projet d'arrêter sa fureur? Ne songez-vous pas, seigneur, que, s'il vous voyait ici, il vous saisirait par un pied et moi par le bras?

RODRIGO.

Va-t'en, toi!

NUNO.

Je ne demande pas mieux; car la crainte qui resserre mon cœur agit sur mes entrailles d'une façon toute contraire. J'ai hâte de sortir; j'ai d'ailleurs donné avis de cette folie au vieillard.

ELVIRA.

Jimena, baignée de larmes, est allée au palais et va revenir, sans doute accompagnée des seigneurs de la cour; si elle vous trouvait ici, son honneur serait en danger, et la peine en tomberait sur moi... Mais, la voilà!

RODRIGO.

Que faire?

ELVIRA.

Si vous sortez maintenant, on vous verra... Quelle pénible situation!... Entrez vite dans cette chambre, car les voici.

RODRIGO.

Courons-y vite, non par crainte du péril, mais de ce que l'on dirait. (*Il sort. — Entrent don Sancho et Jimena.*)

DON SANCHO.

Agréez mon désir.

JIMENA.

Je manquerais au roi, qui m'a promis de me rendre justice, ce dont je ne saurais douter.

DON SANCHO.

Le châtiment marche lentement par les lois.

JIMENA.

Pourtant, don Sancho, il en sera ainsi.

DON SANCHO.

Je ne prétends pas répliquer; celui qui veut vous obliger ne saurait vous déplaire. (*Il sort.*)

JIMENA.

Enfin, il est parti; nous pourrons parler seules.

ELVIRA.

Mais nous ne dirons rien contre Rodrigo.

JIMENA.

Tu me conseilles cela quand tu me vois sans père! lorsque son cadavre est encore ici! Ma douleur n'aura pas de bornes, et mes plaintes seront éternelles. O douleur! les larmes viennent, pleurez, mes yeux, pleurez; car la moitié de mon âme est aujourd'hui dans le sépulcre; je la perds même tout entière, puisque je suis forcée de venger dans la moitié qui me reste celle que j'ai déjà perdue. J'essaye, hélas! de me calmer, et après je m'irrite. Si je poursuis le crime, Elvira, j'aime le criminel.

ELVIRA.

Je ne comprends pas votre rigueur. Si elle est feinte, c'est bien de l'amour.

JIMENA.

Dire que je l'aime, Elvira; c'est bien peu, je l'adore... Mais, trêve à mon amour, car, hélas! ce qui est encore plus vrai, c'est que le comte demeure sans vie et que je suis sa fille. Je demande donc vengeance.

ELVIRA.

Contre qui?

JIMENA.

Contre Rodrigo.

ELVIRA.

Je ne vous comprends pas.

JIMENA.

Je demande vengeance, hélas! et je tremble qu'on ne me l'accorde.

ELVIRA.

Sa vie est donc entre vos mains?

JIMENA.

Oui, Elvira, et sa perte aussi.

RODRIGO, *caché.*

Mon cœur est à la torture : écoutons d'ici.

ELVIRA.

Quel est votre projet?

JIMENA.

Le chercher partout, l'arrêter, le poursuivre à mort, et ensuite mourir avec lui.

RODRIGO.

Je viens vous épargner des démarches.

JIMENA.

Comment! Elvira, que veut dire ceci? L'assassin de mon père caché dans mon appartement! ou est-ce son ombre que je vois?

RODRIGO.

Vous avez raison, puisque déjà vous m'oubliez : je ne suis plus que l'ombre de ce que j'ai été.

JIMENA.

Hélas!

RODRIGO.

Vous répondrez à mes soupirs par de tristes pleurs.

JIMENA.

Qui s'est vu jamais dans une situation semblable à la mienne? Là, le sang de mon père m'appelle à grands cris, et ici, victime de l'amour, je suis retenue par le chagrin d'avoir perdu un amant. Je vais à vous, mon père.

RODRIGO.

Attends, écoute-moi.

JIMENA.

Je t'écoute, Rodrigo.

RODRIGO.

Deux mots, Jimena.

JIMENA, *à part.*

Combien j'ai cédé vite, malgré un rude combat entre mes deux désirs; mais je ne m'étonne pas : l'aimant comme je l'aime, comment ne pas lui céder?

RODRIGO.

Deux mots, et ensuite que cette épée perce mon cœur.

JIMENA.

Mon Dieu! que veux-tu faire?

RODRIGO.

Jeter ce fer à tes pieds, pour que tu prennes ma vie. Trempe dans mon sang ce brillant acier, perces-en ma poitrine; mais ne touche pas, je t'en prie, au cœur où tu vis, pour que tu ne meures pas avec moi.

JIMENA.

Tu appelles brillant cet acier que je vois teint du sang de celui à qui je dois la vie! Cache à mes regards cet objet odieux, souillé de mon sang.

RODRIGO.

Il perdra la teinture de ton sang, si tu le laves avec le mien.

JIMENA.

Il conserverait la même couleur.

RODRIGO.

Non, car celui-là est d'un homme courroucé, et celui-ci d'un homme qui se rend.

JIMENA.

Cache cette épée, je te le répète : autrement je fermerai mes yeux et mes oreilles pour ne pas t'écouter ni te voir. Voudrais-tu me rendre cruelle comme toi?

RODRIGO.

Calme-toi, je t'obéis, reviens, ta volonté est faite; écoute-moi, je t'en supplie.

JIMENA.

Parle, mais sois bref.

RODRIGO.

Je ne t'exposerai qu'une seule raison, qui suffira, j'espère, pour m'excuser à tes yeux, sinon pour te consoler. Ton père arracha au mien son honneur, et tu sais, toi qui es Espagnole, combien la vengeance est un devoir chez celui qui est offensé. Si je n'ai pas voulu laisser sans punition l'outrage fait à mon père, c'est pour t'adorer avec honneur; autrement, j'eusse été indigne de te donner mon nom. Ma conduite alors eût été un crime, et celle qui m'aima généreux m'eût abhorré offensé.

JIMENA.

Rodrigo, tu as raison; quoique je sois ton ennemie, maintenant je ne te reproche pas ce que je crois aussi digne de moi. En vengeant ton père, tu m'as donné l'exemple, et tu m'as enseigné à en faire autant.

RODRIGO.

Ce bras seul a exécuté la vengeance, aussi le tien seul doit imposer le châtiment.

JIMENA.

Je suis ton adversaire; mais, quoique je demande ta mort au roi, je ne suis pas ton bourreau. Je te remets entre ses mains.

RODRIGO.

Mon plus grand bonheur serait de mourir de la tienne... Mais enfin à quoi te résous-tu?

JIMENA.

A poursuivre ton crime, vengeant à peine mon père. Mon dessein est bien de le venger, mais non pas par la mort de

Rodrigo; mais si, en le vengeant, je ne puis pas te laisser la vie, meurs, Rodrigo, et Jimena mourra avec toi.

RODRIGO.

Nouveau miracle d'amour!

JIMENA.

Dis plutôt un martyre!

RODRIGO.

De combien de maux nos pères ont été la cause!

JIMENA.

Qui l'aurait cru, Rodrigo.

RODRIGO.

Et qui l'aurait pensé, lorsque notre nacelle d'amour était si près d'arriver au port.

JIMENA.

C'est toujours près du port que se trouvent les rocs et les écueils.

RODRIGO.

Qu'importe! que ce soit dans le port ou dans le golfe, si à la fin nous sommes perdus?

JIMENA, *à part.*

Et je me perdrai une seconde fois si je ne m'arrête pas. (*Haut.*) J'entends du bruit dans l'antichambre.

RODRIGO.

Adieu, ma cruelle bien-aimée!

JIMENA.

Quoique je dise que je t'adore, crains-moi, Rodrigo.

RODRIGO.

Que dis-tu?... Écoute-moi, Jimena.

JIMENA.

Ce qui est dit est dit. (*Elle sort.*)

RODRIGO.

Elvira!

ELVIRA.

Ne m'arrêtez pas, car on vient, et celui que j'aperçois est...

RODRIGO.

Qui, Elvira?

ELVIRA.

Votre père.

RODRIGO.

Mon père?

ELVIRA.

Lui-même.

RODRIGO.

Je suis confus, mon Dieu, qu'il me trouve ici. (*Don Diego et Nuno paraissent.*)

RODRIGO, DIEGO, NUNO.

DIEGO.

Comment, mon fils! quand je te cherchais par toute la ville, plein de joie de voir racheté l'honneur que, sans toi, j'aurais perdu, et quand ce roi courroucé...

NUNO.

Seigneur, je n'ai rien dit. (*A part.*) Malpeste! comme il me regarde.

DIEGO.

Quand ce roi offensé ordonne de te chercher partout, je te trouve si confiant chez ton ennemi. Si tu oublies avec tant de vitesse l'action que tu viens de faire, moi, qui en ait été la cause, je ne l'oublie pas, Rodrigo.

RODRIGO.

Mon père, pouvez-vous me confondre ainsi? Je vous avoue que ma présence en ces lieux...

DIEGO.

Tais-toi, traître!

NUNO.

Jésus!

RODRIGO.

Est une faute, mais pas si grave qu'elle n'ait quelque excuse; car l'amour... Pardonnez-moi cet égarement.

DIEGO.

Ne cherche pas à t'excuser, cela ne m'étonne pas. Parlons de l'essentiel : aime si tu veux, Rodrigo; je ne saurais m'opposer à un amour si légitime.

RODRIGO.

Alors, ordonnez, mon père.

DIEGO.

Je t'ai dit que le roi avait ordonné de t'arrêter, et, malgré sa justice, il vaut mieux que tu ne sois pas pris, c'est-à-dire, si toutefois l'ordre du roi qui te constitue prisonnier ne te parvient pas; car alors ce serait un crime. Et puisqu'une belle occasion s'offre à toi, je te conseille de la mettre aussitôt à profit, en allant sur-le-champ défendre Burgos et son territoire. D'après les dernières nouvelles, il paraît que les drapeaux mauresques sont arrivés jusqu'à Montes de Oca, Carrion et Santo-Domingo de la Calzada, en dévastant les villes et les campagnes. Saisis cette occasion pour apaiser ton roi par tes brillantes actions; pars, et tu seras vainqueur, Rodrigo, je ne saurais en douter : en ramenant au roi ses ennemis captifs, tu changeras son courroux en faveur. Viens, je t'armerai chemin faisant. Qu'en dis-tu?

RODRIGO.

Si je n'ai pas répondu, c'est que j'avais déjà toute mon attention aux victoires qui m'attendent.

DIEGO.

Je le crois; partons donc.

RODRIGO.

Partons!

DIEGO.

Quel oubli! T'ai-je donné quelque chose depuis que je suis entré?

NUNO.

Voilà qui est beau!

RODRIGO.

Non, mon père.

DIEGO, *l'embrassant.*

Je te réservais cette accolade; mais la joie de te voir me l'avait fait oublier. Apprends, par ce témoignage, le titre que tu as à la tendresse de ton père pour lui avoir fait honneur, et à savoir être reconnaissant envers tes fils, lorsque tu en auras. Maintenant, partons.

RODRIGO.

Partons. Ah! Jimena, j'emporte ta douleur gravée dans ma mémoire en caractères indélébiles; mais mon amour sera éternel.

DIEGO.

Qu'attends-tu?

RODRIGO.

Je vous suis. Je laisse mon âme ici.

DIEGO.

Il faut calmer le roi dans l'intérêt de tous.

RODRIGO.

Je le sais.

DIEGO, *à part.*

Je l'encourage par l'espérance; pour apaiser Jimena, il fera des prodiges à la guerre. (*Haut.*) Viens aussi, Nuno.

NUNO.

Moi aussi?

DIEGO.

Oui.

RODRIGO.

O amour!

NUNO.

O frayeur!

DIEGO.

O mon fils! combien ton père te doit! Viens, et que le Seigneur te protége !

TROISIÈME JOURNÉE.

JIMENA, ELVIRA.

ELVIRA.

Madame, le bruit qui circule dans la ville est certain.

JIMENA.

Le peuple embrasse souvent l'erreur par amour de la nouveauté.

ELVIRA.

Mais il n'y a rien de surprenant dans ce bruit, et les faits qu'on raconte sont bien dignes du héros; les merveilles qu'on dit avoir été accomplies contre l'ennemi, quoique paraissant exagérées, ne sauraient surprendre ceux qui connaissent Rodrigo.

JIMENA.

Sa première merveille a été de m'imposer ce funeste deuil, et ces soupirs, tributs d'un cœur affligé! Ne prononce pas son nom.

ELVIRA.

Je trouve que, dans les deux occasions, il a rempli son devoir de bon fils et de bon vassal.

JIMENA.

C'est vrai. Mais a-t-il déjà fait son entrée?

ELVIRA.

Je ne le sais pas encore.

JIMENA.

A-t-il été blessé?

ELVIRA.

Votre visage s'altère... vous changez de couleur!...

JIMENA.

Comment! Mais de qui se cache-t-il?

ELVIRA.

Du roi et de votre indignation, en attendant son pardon.

JIMENA.

Son pardon pour la mort du comte, mon père? C'est ainsi qu'il croit l'obtenir? Le roi peut pardonner, mais moi...

ELVIRA.

Madame, silence... l'infante arrive.

JIMENA.

Depuis que nous sommes chez elle, aussitôt qu'elle nous voit seules, elle nous appelle ou accourt vers nous.

ELVIRA.

C'est vrai. Elle est presque aussi folle d'amour que vous.

JIMENA.

Elle pourrait même me perdre.

ELVIRA.

Un aveugle ne saurait être un guide sûr pour un autre aveugle. (*Entrent l'infante et Leonor.*)

L'INFANTE.

Je ne viens pas, Jimena, arrêter les soupirs que tu envoies vers le ciel; je viens plutôt aujourd'hui mêler mes chagrins aux tiens.

JIMENA.

Vous parlez de chagrins après les nouvelles reçues?

L'INFANTE.

Je ne saurais être gaie tant que tu pleureras.

JIMENA.

La nouvelle est si récente, et votre passion vous afflige déjà, sans songer au nouvel éclat qu'ont reçu l'État et la patrie ?

L'INFANTE.

C'est toi que cette raison devrait consoler, toi qui, comme le soleil, inspires des victoires au nouveau Mars, à ton Rodrigo.

JIMENA.

Mon oreille est blessée en écoutant ces paroles, Madame. Il a vaincu les Maures, mais jusqu'à présent il n'a pas vaincu ma rigueur. Il a été le meurtrier de mon père, et je dois venger son sang.

L'INFANTE.

Tu peux lui ôter ton amour, mais laisse-nous sa vie, et sache, si tu ne le comprends pas, que c'est une espèce de trahison que de prétendre donner la mort à celui qui nous défend : cela mérite ton attention.

JIMENA, *à part.*

Faut-il donc que l'infante, injustes cieux! augmente de tant de peines ma visible jalousie? Mais non, quand même je devrais me perdre, elle n'aura pas son cœur; je risquerai tout plutôt que de le lui laisser.

L'INFANTE.

Qu'en dis-tu?

JIMENA.

Que... que, puisque je fatigue Votre Altesse, Madame, je me retire avec ma douleur pour pleurer. (*Elvira et Jimena sortent.*)

L'INFANTE.

Rigueur étrange!

LEONOR.

Son obstination est terrible et incroyable. Mais voici le roi qui s'approche avec un visage riant.

L'INFANTE.

Alors, prépare des siéges.

LEONOR.

J'y vais, Madame; car personne n'ignore que ce serait mal de tenir debout un seul moment un roi, et un roi âgé. (*Le roi paraît.*)

LE ROI.

Ma fille, il est juste que je t'annonce une telle nouvelle; connais-tu le bruit qui court?

L'INFANTE.

Mon père et seigneur...

LE ROI.

Je te répondrai assis. Prends un siége, toi aussi.

L'INFANTE.

Je connais la victoire; mais la peine que vient de me faire Jimena a changé mon plaisir en chagrin.

LE ROI.

J'ai déjà arrêté, avec don Diego, un moyen de découvrir son projet; je feindrai de la rigueur, et, cette fois-ci, elle ne saurait trahir ses véritables sentiments... Mais, quel est ce bruit?

L'INFANTE.

On dirait que c'est le tambour. (*Le tambour continue à se faire entendre. — Diego Lainez et Nuno entrent avec des drapeaux qu'ils déposent aux pieds du roi.*)

DIEGO.

Grand Ferdinand, je vous apporte ces drapeaux, et je le dois, car nous sommes trois qui y gagnons : vous, de la

gloire; moi, des blasons pour ma famille, et Rodrigo, qui les a remportés sur les Maures, le surnom de Courageux et celui de Cid, que l'ennemi lui a donné aujourd'hui comme une marque d'honneur qui le rend supérieur à tous, et qui, dans son langage barbare, correspond à seigneur.

LE ROI.

Est-ce que le vainqueur n'a pas de confiance en moi? Rodrigo se cacherait-il de son roi après une pareille victoire? Lui as-tu fait part de notre projet?

DIEGO.

Oui, sire, mais avec grande crainte.

LE ROI.

Es-tu donc déjà fatigué, don Diego?

DIEGO.

C'est mon amour porté à un nouvel excès.

LE ROI.

Ma parole royale est plus que ton amour. Nous remédierons ainsi au mal.

DIEGO.

Je ne voudrais pas le voir en prison.

LE ROI.

Tes craintes sont inutiles ; n'as-tu pas confiance en moi?

DIEGO.

Pourquoi, seigneur, m'accusez-vous, si vous savez ce que c'est que d'être père? Mais je vais vous obéir.

LE ROI.

Qu'il vienne.

DIEGO.

Je vais l'appeler. (*Il sort.*)

NUÑO.

Pendant ce temps, je pourrai vous raconter l'événement,

vous détaillant comment j'ai accompagné le Cid dans la lice et hors de la lice, et cela sans réclamer votre attention, ce qui, chez un bouffon, serait une grande absurdité.

LE ROI.

Tais-toi, fou.

NUNO.

En attendant qu'il arrive. L'affaire se passa ainsi... (*On entend le tambour.*) Mais ce récit ne me regarde plus, car le voilà qui arrive. Mon Dieu! quel récit on m'a volé!

LE ROI.

Il devrait arriver sur un trône et couronné de palmes. Levons-nous, car je ne satisferais pas mon affection pour lui en le recevant assis. Je considère en lui un Mars, et alors il est digne de moi d'approcher ma couronne de ses lauriers. Viens, généreux héritier du courage; viens, merveille de la splendeur de la Castille et du monde entier; viens dans mes bras, Rodrigo! (*Entrent Diego Lainez et Rodrigo, portant un étendard.*)

RODRIGO.

Je viens baiser vos pieds, sire.

LE ROI.

Tu peux bien m'embrasser comme ton roi et ton ami.

RODRIGO.

Je suis votre esclave, et je regrette d'être au-dessous de ces faveurs.

LE ROI.

J'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.

RODRIGO.

Le mérite que vous me supposez ne m'appartient pas, si je considère, d'après une pareille victoire, qu'un autre a combattu d'abord pour que je triomphasse ensuite. Ce fut lui, sire, qui vainquit l'inerte multitude, lui, impitoyable, doué d'une valeur surnaturelle; pour prouver sa vaillance,

il suffit de dire qu'il a vaincu avec un seul bâton. Celui qui a ainsi protégé vos soldats se trouvait toujours où le danger était le plus pressant, et, déjà maltraité dans une autre bataille d'infidèles, il a eu la poitrine déchirée. C'est à lui qu'est dû l'honneur de cette affaire !

LE ROI.

Où est-il, que je puisse le serrer dans mes bras ?

RODRIGO.

Il vous attend avec les siens ouverts, sire. (*Il déploie l'étendard.*) C'est à lui que je dois d'avoir remporté les lauriers de la victoire, et non pas à mon mérite ; car j'ai bien vu que je ne pouvais faire sans lui ce qu'il a pu faire sans moi. Avec lui, je compte gagner toujours des victoires, sans jamais les aventurer, puisque je vaincrai avec le Christ des batailles. C'est à lui que mes succès sont dus, vous le voyez, car c'est lui qui les a remportés ; honneur donc à lui ! et ensuite à saint Pierre, mon avocat.

LE ROI.

Tu mérites aujourd'hui le titre de vaillant chrétien ; car, en combattant les infidèles, on ne saurait être brave sans être d'abord chrétien. Dieu a vaincu, comme tu le dis ; mais la gloire de cette victoire qu'il nous a accordée par ton entremise revient à lui et à toi, parce qu'il t'a choisi. Donne-m'en les détails ; je les attends avec impatience, pour pouvoir te récompenser dignement.

RODRIGO.

Les voici. Je quittais Burgos, grand Ferdinand, pour fuir les sévères reproches de Jimena courroucée, et votre ressentiment. Mais ces raisons ne furent pourtant pas les seules causes de mon départ : la véritable est que je partis séduit par une perspective brillante qui m'attirait vers ce triomphe. Elle semblait me dire d'une voix flatteuse : « Ne perds pas par indolence ce qui est réservé à ton courage. « Mon cœur noble répondit à cet appel, sire, et aussitôt que les drapeaux mau-

resques flottèrent sur Carrion, dont les Maures voulaient faire une place forte pour leur défense, je partis avec une poignée de soldats, si l'on peut appeler ainsi une troupe de braves qui exposaient franchement leur poitrine au fer de l'ennemi. Je m'avançai à la rencontre de Celin, roi de Mérida et chef de cinq rois maures, et je le joignis plus promptement que je ne pouvais l'espérer : ce fut au moment où il se disposait à assiéger Montes de Oca. Si je ne craignais pas d'exagérer, je parlerais de la confusion immense de turbans, de cimeterres, de boucliers, de lances et de flèches; mais j'eus si peu de temps pour les examiner, que j'aurais presque tort de dire que je les vis; car aussitôt que mes soldats portèrent leurs clairons à leur bouche, donnant le signal du combat, la frayeur parcourut les lâches veines de ceux qui ne conservèrent d'hommes que l'apparence. En effet, aussitôt que j'eus invoqué l'assistance de saint Pierre, ce nom, en arrivant à leurs oreilles, eut un si grand pouvoir, ils restèrent tellement immobiles, qu'on n'aurait pas su distinguer si c'était un camp de guerriers ou une forêt de statues. Mais la frayeur n'était pas générale, car il n'y aurait pas eu de mérite à vaincre un grand nombre d'ennemis s'ils avaient été inoffensifs. Je vainquis pourtant, quoique Celin m'opposât une telle résistance, qu'il me fit comprendre à lui seul ce que coûte une victoire. Le brave Maure s'élança à ma rencontre sur une cavale, sans doute fille de Borée, car elle foulait le sol fleuri avec tant de légèreté que son pied paraissait se confier à la terre avec dédain, ne voulant pas qu'un autre que l'air possédât celle qui était fille du vent. Elle donnait aussi quelque attention à la longue crinière qui l'embellissait, évitant avec une grâce et une adresse extrêmes de la rencontrer sous ses pieds. Sa belle robe était noire, parsemée de taches blanches, pour démentir l'opinion du vulgaire, qui croit que la couleur noire n'en reçoit pas une autre; car on a pu voir sur le charbon la neige congelée ou imprimée. L'animal était beau; mais le maître qui le gouvernait le faisait si bien mouvoir à son gré et le maniait avec tant d'a-

dresse, qu'il prouvait que le frein et l'éperon étaient pour lui des aides inutiles; en effet, le modérant sans frein, il l'animait sans éperon. L'animal obéissait si promptement au pied et à la main, qu'il aurait été impossible de reconnaître d'où venait l'obéissance, si par des menaces altières l'audace du Maure n'eût semblé s'exaspérer contre ce qu'il appelait la paresse du véloce coursier. O ambition de renommée éternelle! se trouver au milieu du danger et ne pas le voir! Posé sur ses étriers, il m'attaqua. Si le Cid avait pu connaître la crainte, c'est alors qu'il aurait tremblé. Nos deux lances se croisèrent violemment, mais sans résultat; car, brisées en mille morceaux, elles s'élancèrent pour que la sphère les reçût comme des astres, ou nous les renvoyât comme des foudres. Nous revînmes tous deux en même temps à un combat plus rapproché avec les épées, et enfin, car la vie dépend des ordres du destin, je coupai d'un revers la tête du valeureux Maure, dans un moment où le moindre retard m'eût été fatal; un de ses coups me prouva mon danger, si je ne lui avais pas arraché la force avec la vie. Celin mourut, et vos soldats, à mon exemple, se précipitèrent comme des furies sur les ennemis qu'ils blessaient, avec tant de courage et de promptitude, que, dans un moment, l'arène fut couverte de sang, mer de leur destinée, où tous succombèrent sous la tempête. Je fis cinq rois prisonniers; je recouvrai ce que vos terres avaient perdu, je rétablis votre renommée, je poursuivis l'entreprise, et je laissai le royaume tranquille. Voilà la victoire, voilà la loyauté avec laquelle je vous sers, la raison pour laquelle vous me récompensez, la cause par laquelle je vous engage à me pardonner cette offrande. Cette tête est la mienne, et cette main, celle qui doit vous donner, confiante en qui la gouverne, victoires, triomphes, éloges, honneurs. Qu'elle demeure toujours à votre service, et qu'elle ne tombe jamais dans les combats.

LE ROI.

Pour récompense, viens une autre fois dans mes bras, Rodrigo.

L'INFANTE.

Il est digne de pardon, seigneur.

DIEGO.

Votre Altesse pense-t-elle que Rodrigo puisse remplacer le comte? Je l'ai écouté, l'âme pleine d'allégresse. Combien les applaudissements qu'on lui donne sonnent bien à mes oreilles! Dans une occasion semblable, la sollicitude d'un père recouvre tout ce que son fils lui a coûté.

NUNO.

Puis-je parler, puisque tout le monde se taît?

RODRIGO.

Tais-toi.

LE ROI.

Laisse-le.

RODRIGO.

Que veux-tu?

NUNO.

Que tout le monde sache, seigneur, que cette victoire me coûte plus de peine qu'à Rodrigo.

LE ROI.

Comment?

NUNO.

De cette manière : d'un seul coup, le Cid tuait celui qu'il voulait tuer, et moi je ne fis pas même d'égratignure à personne, malgré plus de quarante coups, jusqu'à ce que je pris la résolution de chercher un petit Maure amoureux.

LE ROI.

Dans quel but?

NUNO.

Pour qu'il me fût plus facile de lui casser la tête.

LE ROI.

Amoureux?

NUNO.

Sans doute; mais le tout était de le trouver.

LE ROI.

Pourquoi ?

NUNO.

Parce qu'il m'épargnait la moitié de ma peine, ayant déjà la tête félée; mais je trouvai un jaloux, et j'allais mettre un terme à ses tourments, comme il expirait.

LE ROI.

Et qui te dit qu'il était jaloux ?

NUNO.

Parce qu'il portait des aiguillettes bleues.

RODRIGO.

Tais-toi, fou.

NUNO.

Ce n'est pas tout. Je m'acharnai plus de deux heures et demie contre un vieillard, sans qu'il nous fût possible de nous blesser.

LE ROI.

Comment cela ?

NUNO.

Parce que nous nous tînmes toujours en garde l'un et l'autre.

LE ROI.

Tu as de l'esprit.

NUNO.

Ceux qui se conduisent ainsi dans leurs querelles vivront pour servir d'exemple aux belles-mères.

DON SANCHO.

Sire, doña Jimena vous demande une audience.

LE ROI.

Qu'elle vienne. Don Diego, dis à Rodrigo, pour que ma

sévérité ne l'effraye pas, qu'elle n'est qu'une apparence convenue entre nous, afin de satisfaire Jimena.

DIEGO.

Mais, sire, quel est votre projet en vous armant de sévérité ?

LE ROI.

De mettre un terme à cette position.

DIEGO.

Mais songez...

LE ROI.

Pour toute réponse, obéissez à mon ordre.

RODRIGO.

Seigneur, avec votre permission, je me retirerai.

DIEGO.

Va, mon fils.

LE ROI.

Non, sa présence est indispensable à l'épreuve que je dois faire.

RODRIGO.

O courage, où es-tu ? Comment ! une femme courroucée te fait trembler, toi qui as vaincu une armée entière ? (*Entrent Jimena et Elvira.*)

ELVIRA.

Songez-y, Madame, où vous entraîne votre courroux !

JIMENA.

Si je perds Rodrigo, il faut qu'il soit perdu pour tous.

ELVIRA.

Réfléchissez avant.

JIMENA.

Je suis jalouse et décidée, Elvira... Pardonnez-moi, sire, si l'obstination de mes plaintes vient vous interrompre dans un jour si glorieux.

LE ROI.

Les rois, Jimena, ont toujours l'oreille ouverte aux plaintes de leurs sujets. Parle, tu en as la permission.

RODRIGO.

Qu'elle est belle!

NUNO.

Vous pensez à cela quand elle vient demander de vous faire pendre par une jambe?

L'INFANTE.

Que les chaînes de l'honneur sont pesantes en un tel jour!

JIMENA.

Votre Altesse ne veut pas, quelle tyrannie! que je vienne ajouter un nouveau sujet aux triomphes de Rodrigo. Je viens, roi de Castille et de Léon, vous annoncer ma résolution de proclamer partout votre injustice, laissant impunis des crimes d'une si grande importance. Je suis née fille du comte don Gomez; ma voix ne vous le dit pas pour vous rappeler sa vengeance, car ce serait inutile, mais pour vous rappeler, sire, qui je suis; sage avertissement que mon malheur ingénieux a trouvé pour que vous appréciiez davantage, au souvenir de l'offense, le mérite de mon cœur. Je viens me vouer à l'esclavage et oublier l'offense, prodiguer des hommages à la place de mes anciennes rigueurs, je viens avec joie, avec bonheur, m'offrir, pour vous plaire, à l'arrogance de Rodrigo. Je me constitue dès à présent sa prisonnière, et, puisque votre injustice le veut, subir ses lourdes chaînes. Rodrigo ayant tué le comte, Jimena doit être son esclave; c'est une loi très-juste. O roi! comment pouvez-vous oublier que le roi qui ne rend pas justice règne mal ou ne règne par? Comment avez-vous pu oublier, pour une seule victoire, tant de hauts faits qui pourraient éclipser le souvenir des Numa, des Alexandre et des César? Mais pourquoi vous obséder par mes plaintes que je prononce à peine, et aux-

quelles se mêlent des larmes abondantes, si ces larmes et ces plaintes, que je prodigue infructueusement, ne servent qu'à faire ressortir davantage vos injustices ?

NUNO.

Quel orage, vive Dieu !

RODRIGO, *à part.*

Je ne sais plus où j'en suis.

LE ROI, *à part.*

Cette conduite est nécessaire à la réussite de mon expérience. (*Haut.*) Jimena, le roi ne manque jamais à son devoir... Écoute avec attention, Rodrigo.

RODRIGO.

Sire, qu'ordonnez-vous ?

DIEGO, *à part.*

Ici la feinte commence.

LE ROI.

Don Diego !

DIEGO.

Sire ?

L'INFANTE, *à part.*

Quel peut être le projet de mon père ?

ELVIRA, *bas à Jimena.*

Qu'avez-vous fait ?

JIMENA.

Hélas ! je n'en sais rien.

LE ROI.

Rodrigo, je voudrais bien te pardonner, mais je ne le puis sans le consentement de la partie adverse. Jimena est fille du comte; elle te poursuit : c'est d'elle que ta vie dépend. (*Aux gardes.*) Emmenez le Cid dans cette première tour. (*A Jimena.*) Ton arrêt doit être aujourd'hui confirmé.

JIMENA.

Mon Dieu !

L'INFANTE.

Je ne saurais le voir partir. (*Elle sort.*)

UN GARDE.

Marchons, seigneur.

RODRIGO.

Je vais mourir pour toi, Jimena.

NUNO.

Que le diable l'emporte plutôt !

JIMENA.

Mon âme est noyée dans les pleurs.

DIEGO.

Êtes-vous contente, Madame ? (*A part.*) La douleur se peint déjà sur son visage.

JIMENA.

Mais, don Diego, que puis-je faire ? Ne suis-je pas assez malheureuse !

DIEGO.

Ne pouvez-vous lui pardonner, en demandant au roi de renoncer au courroux qu'il témoigne pour vous contre Rodrigo, dans une occasion si injuste ?

JIMENA.

Qui peut le désirer plus que moi ? Mais je ne saurais maintenant abandonner cette obstination qui m'a dominée jusqu'à ce jour.

DIEGO.

Que dites-vous ?

JIMENA.

O zèle insensé ! Si je dois demander sa vie au roi, il risque beaucoup de la perdre.

DIEGO.

Plus que vous ne pensez. (*A part.*) Quelle consolation pour ma vieillesse si, l'ayant mis en prison, je lui apportais cette nouvelle ! Mais, par bonheur, le courroux du roi n'est qu'une fiction.

JIMENA.

Il est parti?

ELVIRA.

Oui.

JIMENA.

Ah! Elvira!

ELVIRA.

Qu'y a-t-il, Madame?

JIMENA.

Une tourmente où la nacelle de la vie court sans rames et sans voiles, combattue par les vagues en fureur. Chaque désir est un écueil, chaque espérance un rocher. Ah! comme cette horloge humaine, une fois les rouages dérangés, court avec vitesse! Comme sa chaîne, marchant au gré du cœur qui la gouverne, l'avertit promptement qu'elle touche à sa fin! Ah! Rodrigo est en danger!

ELVIRA.

Mais, Madame, à quoi sert de vous affliger maintenant? Calmez votre douleur, imposez silence à ces témoignages qui portent atteinte à votre dignité. Ne l'avez-vous pas voulu? N'est-ce pas vous qui, à force de démarches, l'avez réduit à l'état où il se trouve ? Alors, pourquoi vous plaindre ?

JIMENA.

Tu as raison, je l'ai fait arrêter, je l'ai poursuivi ; mon châtiment est l'effet de ma rigueur, accuse-moi : l'évidence de ma faute fera taire mon amour-propre. Oui, j'adore celui que je poursuis, et mon courroux m'entraîne à perdre la moitié de moi-même. Non, mon Rodrigo, tu ne mourras pas; courons!

ELVIRA.

Où, Madame?

JIMENA.

Pour que tu vois... Mais l'événement te l'apprendra...

ELVIRA.

Courons !

JIMENA.

Que l'on ne prenne pas pour une légèreté ce que l'amour me commande. (*Elles sortent. — Entrent don Rodrigo, Nuno et un garde.*)

RODRIGO, NUNO et UN GARDE.

RODRIGO.

Ma meilleure caution est mon extrême loyauté, et, après elle, mon amour.

LE GARDE.

C'est seulement par honneur que le roi m'a ordonné de vous accompagner; car rien mieux que votre parole ne saurait vous empêcher de partir, outre que votre soumission aux ordres du roi garde mieux votre prison qu'un escadron armé.

NUNO.

Le premier qui a commandé que le respect pour les lois empêche un homme de garder sa vie devait être un sauvage. Moi, je ferais promptement justice d'un usage si extravagant.

RODRIGO.

Que ferais-tu donc, toi?

NUNO.

Je m'esquiverais : c'est toujours plus sûr.

LE GARDE.

Si vous voulez, j'attendrai dehors.

RODRIGO.

Allez, je veux bien. Ah! Jimena adorée!

NUNO.

Savez-vous que c'est une jolie manière de vous aimer que de demander votre mort avec tant d'instances?

RODRIGO.

Ne comprends-tu pas qu'elle doit trouver sa cruauté excusable, et que son devoir filial l'oblige à me condamner?

NUNO.

Et après votre mort, elle pourra vous faire dire des messes. (*Entre le garde.*)

LE GARDE.

Je viens vous dire, en cas que cela puisse vous intéresser, que Jimena est entrée dans la tour.

RODRIGO.

Merci!

LE GARDE.

C'était mon devoir.

NUNO.

Quelle obstination à vous poursuivre!

RODRIGO.

Pourvu qu'elle soit heureuse, comme je bénirai mon sort! (*Jimena et Elvira paraissent au fond et s'arrêtent.*)

ELVIRA.

Jusqu'ici cela a bien été.

RODRIGO.

Ah! Jimena!

JIMENA.

Il m'a nommée?

ELVIRA.

Ne l'avez-vous pas entendu?

RODRIGO, *à part.*

Mon désir ne m'a pas trompé, l'avis que l'on m'a donné est certain, Jimena m'écoute ; essayons, puisqu'elle m'entend, de la toucher par mes paroles.

NUNO.

Savez-vous, seigneur, ce que je pense, et je ne suis même pas loin de le croire : c'est que Jimena vous abhorre ; autrement, comment s'expliquer son anxiété et son acharnement en demandant justice au roi?

RODRIGO.

C'est vrai ; et, à cause de cela, je désire que le roi m'ôte la vie.

NUNO.

Que dites-vous? êtes-vous fou?

RODRIGO.

Je ne veux plus vivre, si je dois vivre sans elle.

ELVIRA.

Entendez-vous?

JIMENA.

Oui.

NUNO.

Le roi a déjà soumis votre cause au conseil, pour qu'il fasse justice.

JIMENA.

O ciel ! qu'entends-je ?

NUNO.

Et il est possible que votre châtiment soit la mort.

RODRIGO.

Je ne veux pas vivre sans Jimena.

NUNO.

C'est une singulière manie.

ELVIRA.

Voyez à quel état vous avez réduit votre amant!

JIMENA.

Tu as raison de m'accuser, car tes reproches excusent mon projet.

NUNO.

Par ma foi! s'il est vrai que Jimena vous aime, ce qu'elle fait est criminel.

RODRIGO.

Pourquoi ?

NUNO.

Parce que je crains que le roi, voyant que Jimena publie par tout le royaume qu'il ne lui rend pas justice, il n'exécute à la lettre la sentence du conseil.

JIMENA.

Hélas ! s'il était vrai !

NUNO.

Et quand même elle demanderait ensuite votre vie...

ELVIRA.

Vous auriez fait une belle chose !

RODRIGO.

Cette démarche de Jimena serait plus poignante pour moi que la mort.

NUNO.

Comment cela?

RODRIGO.

Je désire mourir, pour offrir ma vie à celle qui la possède tout entière.

NUNO.

Vous êtes un admirable martyr d'amour ! Allons, bon courage ! et mourez satisfait de vous-même : on doit vous préparer déjà votre place dans l'enfer entre Pyrame et Léandre. Mais, seigneur...

RODRIGO.

Quoi?

NUNO.

Voici votre père.

ELVIRA.

Que peut vouloir don Diego?

JIMENA.

Écoute. (*Diego Lainez paraît.*)

DIEGO.

Rodrigo, mon fils!

RODRIGO.

Mon père et seigneur?

NUNO.

Qu'y a-t-il de nouveau?

DIEGO.

Nous écoute-t-on?

RODRIGO.

Oui.

DIEGO.

Alors continuons la feinte. Mon fils, le conseil...

RODRIGO.

Continuez...

DIEGO.

Vive Dieu! je m'attendris comme si cela était vrai.

ELVIRA.

Il me semble que le vieillard pleure.

DIEGO.

Sans tenir compte d'une si grande victoire...

NUNO.

Cela ne va pas.

DIEGO.

Il a résolu de te condamner à mort, et il ne manque plus,

pour l'accomplissement de la sentence, que la signature du roi. Tu sais qu'il est rigide; et, dans cet état, je te conseille de fuir le danger, Rodrigo, et vite, car, plus tard, ce serait impossible.

NUNO.

Alors, s'il en est ainsi, ne perdons pas un instant.

RODRIGO.

Combien la crainte de la mort est générale, puisque, même en sachant que c'est une feinte, mon cœur s'est alarmé!

DIEGO.

Que dis-tu? Tu ne me réponds pas?

ELVIRA.

Mais que ferez-vous si, en voulant le sauver, vous ne le pouvez pas?

JIMENA.

Je mourrai, et ainsi je payerai de ma vie la folie de mes transports. Mais, écoute!

DIEGO.

Partons! Qu'attends-tu?

RODRIGO.

Je suis décidé à perdre mille vies, si j'en avais mille, pourvu qu'en mourant je laisse Jimena satisfaite. Mon amour serait bien égoïste s'il la privait de ce bonheur; victime de sa rigueur, je lui offre dès à présent le trophée de sa victoire: que je meure et qu'elle soit contente!

JIMENA.

Que le ciel ne le permette pas!

NUNO.

Il ne sort pas de là.

ELVIRA.

J'ai peur qu'il ne perde la raison.

JIMENA.

Oh! si son père partait!

DIEGO.

Écoute-moi, mon fils.

RODRIGO.

Le ciel m'est témoin que si le roi me pardonnait, je me donnerais moi-même la mort.

JIMENA.

Que je meure plutôt, Rodrigo!

DIEGO.

Arrête ; ta passion t'aveuglerait à ce point?

RODRIGO.

Que le roi signe, et je cours mourir avec joie.

DIEGO.

Le ciel garde ta vie, en dépit de mille Jimena! Tu ne dois pas mourir!

RODRIGO.

Si elle le veut, c'est un bonheur pour moi.

NUNO.

Nous n'en doutons pas.

RODRIGO.

Mon père ne me comprend-il pas?

DIEGO.

Il paraît que la cruauté de Jimena a altéré ses facultés.

JIMENA.

Elvira, je me décide à paraître.

DIEGO.

Songe que le roi...

ELVIRA.

Attendez que le vieillard soit parti.

DIEGO.

Songe...

RODRIGO.

Puisqu'elle déteste ma vie, je la déteste aussi.

DIEGO.

Je vais dire au roi ce qui se passe, et je reviens; il ne me manquait que cela, à présent. (*Il sort.*)

ELVIRA.

Allons maintenant, don Diego est parti.

JIMENA.

Rodrigo!

RODRIGO.

Qui m'appelle?

JIMENA.

C'est moi.

NUNO.

C'est ton ombre.

JIMENA.

Je viens mourir avec toi. Maintenant que mon amour est délivré des angoisses où le précipita une âme ardente et jalouse, cause de si grandes fautes, je viens mourir avec toi, car je dirai que je suis ton épouse : dans de semblables occasions, il n'y a plus de respect humain.

RODRIGO.

Laisse-moi baiser la trace de tes pas... Mais voici du monde, retire-toi.

JIMENA.

Et pourquoi veux-tu que je me cache? Si j'avoue que je suis ta femme, je ne dois pas te quitter. (*Un secrétaire paraît.*)

LE SECRÉTAIRE.

Don Rodrigo!.. Mais que veut dire cela?

JIMENA.

C'est moi... Approchez.

LE SECRÉTAIRE.

Je viens vous notifier la sentence.

NUNO.

Elle vient trop tard; car si c'est celle du mariage, elle vient d'être notifiée à l'instant même.

RODRIGO.

Tais-toi, sot.

LE SECRÉTAIRE.

Celle que j'apporte est une sentence de mort.

NUNO.

Et l'autre aussi.

JIMENA.

Retournez, monsieur le secrétaire, auprès du roi, que le ciel garde ! et dites-lui que vous avez trouvé ici le coupable et la plaignante qui ne forment plus qu'une même personne. Or donc, si l'un meurt, il faudra que l'autre meure aussi. Il serait injuste de punir la plaignante pour ne pas pardonner au coupable.

LE SECRÉTAIRE.

Je serais heureux, Madame, de pouvoir vous obéir, mais ceci est un ordre du roi; j'apporte aussi un décret pour emmener Rodrigo de Vivar, et, quoique à regret, je suis forcé de l'exécuter.

JIMENA.

O mon Dieu !

NUNO.

Ceci est pire.

JIMENA.

Où voulez-vous le conduire?

LE SECRÉTAIRE.

Pardonnez-moi, je ne puis pas le dire.

NUNO.

Si on l'emmène, adieu sa tête!

JIMENA.

Il ne sortira pas d'ici, non! et je ne le quitterai pas avant de connaître l'intention du roi.

RODRIGO.

Jimena, tu n'as rien à craindre, crois-moi.

JIMENA.

Je ne me fie à personne! On ne t'arrachera pas à moi! Tu ne sortiras pas de cette tour!

LE SECRÉTAIRE.

Et comment pourrez-vous l'empêcher?

JIMENA.

Comment? En frappant de mort le premier qui osera l'essayer. (*Elle prend l'épée d'un des gardes.*) Approchez, misérables!

LE SECRÉTAIRE.

Arrêtez, Madame!

RODRIGO.

Mon bien, calme-toi.

NUNO.

Quelle femme! (*Entrent le roi, l'infante et leur suite.*)

LE ROI.

Arrivez vite... Jimena, toi ici, et armée d'une épée! Que veut dire cela?

DIEGO.

Elle veut apparemment tuer Rodrigo.

NUNO.

Les beaux-pères pensent toujours ce qu'il y a de pire.

JIMENA.

Qu'est-ce qui vous étonne?

LE ROI.

Ne dois-je pas m'étonner en te voyant avec celui qui a tué ton père?

JIMENA.

Pourtant c'est pour toujours, car c'est mon mari, sire.

LE ROI, *bas, à Diego.*

Vois-tu, don Diego?

DIEGO.

Je vous comprends, sire.

LE ROI.

Rodrigo ton mari? (*Bas, à Diego.*) Qu'en dis-tu, notre projet a-t-il bien réussi?

JIMENA.

Oui, sire, jusqu'au tombeau.

LE ROI.

Nous en sommes là?

DIEGO, *à part.*

Je ne peux m'empêcher de rire.

LE ROI.

Et si je maintiens la senteuce?

JIMENA.

Voudriez-vous aussi me laisser sans mari?

LE ROI.

Puisqu'il est ton époux, je peux bien lui pardonner. Donne-lui la main, Rodrigo.

RODRIGO.

Que le ciel vous garde, seigneur!

DIEGO.

Quel heureux jour!

LE ROI.

Allons, l'infante et moi nous serons vos témoins.

RODRIGO.

Je vous baise les pieds, sire.

NUNO.

Puisqu'il n'y a plus de mariage, la comédie est terminée. Excusez les fautes du fils, honneur de son père !

Les personnes qui auront lu le *Cid* de Diamante, un Corneille à la main, auront remarqué, comme nous l'avons dit, une identité parfaite entre un grand nombre de scènes, une identité telle, qu'il est impossible que l'un des auteurs n'ait pas copié l'autre. Tout lecteur intelligent demeurera convaincu que Corneille est l'original. Diamante, en effet, presque partout, a amplifié et *espagnolisé* l'auteur français, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Répétons-le donc encore une fois, la seule source à laquelle Corneille ait puisé, est celle de Guillen de Castro, *las Mocedades del Cid* (la jeunesse du Cid), unique source avouée par lui.

FIN DU CID DE DIAMANTE.

206

CHAPITRE VI

OPINION DES ÉCRIVAINS ARABES SUR LE CID.

Les historiens et les poëtes arabes, qui avaient leurs raisons pour ne pas tracer un portrait flatteur du Cid, se sont rigoureusement exprimés sur son compte, entre autres Ibn-Bassam, dont le savant orientaliste M. Dosy a traduit le récit.

Le Cid devant Valence.

(Récit arabe.)

Rodrigue désira plus ardemment que jamais de s'emparer de Valence, et se cramponna à cette ville comme le créancier se cramponne au débiteur. Il l'aima comme les amants aiment les lieux où ils ont goûté les plaisirs que donne l'amour. Il lui coupa les vivres, tous ses défenseurs, lui causa tous les maux possibles, se montra à elle sur chaque colline. Combien de superbes endroits (où l'on n'osait former le vœu d'arriver, que les lunes et les soleils n'osaient espérer d'égaler en beauté) dont ce tyran s'empara, dont il profana les mystères! Combien de charmantes jeunes filles (quand elles se lavaient le visage avec du lait, le sang jaillissait de leurs joues, le soleil et la lune leur enviaient leur beauté, le corail de leurs lèvres rivalisait avec les perles de leur

bouche) épousèrent les pointes de ses lances et furent écrasées, comme si elles eussent été des feuilles mortes, sous les pas de ses insolents mercenaires!

Le tyran Rodrigue obtint l'accomplissement de ses infâmes souhaits. Il entra dans Valence en usant de fraude, selon sa coutume.

Le Cid après son entrée à Valence.

(Récit arabe.)

Bientôt Rodrigue s'empara du trésor du kadi et de sa famille, fit éprouver aux prisonniers toutes sortes de tortures, puis le malheureux kadi vint, au comble de l'angoisse et du désespoir, et Rodrigue fit dresser un bûcher qui priva le kadi de la vie et brûla ses membres. Une personne, qui l'a vu dans cette position, m'a raconté qu'il fut placé dans une fosse creusée à cet effet, et d'où sortaient ses mains et sa tête; que le feu fut allumé autour de lui, et qu'il rapprocha de son corps les tisons embrasés afin de hâter sa mort et d'abréger son supplice. Que Dieu veuille écrire cette action méritoire sur la feuille où il enregistre les bonnes actions du kadi; qu'elle serve à effacer les péchés qu'il avait commis auparavant.

Celui que Dieu maudisse voulait alors brûler aussi la fille et les femmes du kadi, mais un des siens le pria d'épargner la vie de ces femmes, et, après avoir éprouvé quelques difficultés, il lui fit abandonner son projet, et délivra ces femmes du supplice que Rodrigue voulait leur faire souffrir.

La puissance de ce tyran alla toujours en croissant, de sorte qu'il pesa sur les contrées basses et sur les contrées hautes, et qu'il remplit de crainte les nobles et les roturiers. Quelqu'un m'a raconté l'avoir entendu dire, dans un moment où ses désirs étaient très-vifs et où son avidité était extrême : « Sous un Rodrigue, cette Péninsule a été con« quise; mais un autre Rodrigue la délivrera. » Parole qui remplit les cœurs d'épouvante et qui fit penser aux hommes

que ce qu'ils craignaient arriverait bientôt. « Pourtant cet homme, le fléau de son temps, était, par son amour pour la gloire, par la prudente fermeté de son caractère et par son courage héroïque, un des miracles du Seigneur! » Cet aveu a dû coûter à Ibn-Bassam.

M. Louis Viardot a résumé dans ces mots l'opinion des écrivains arabes :

« Il était, selon eux, dur, rapace, vindicatif, hardi dans les discours comme dans l'action, plein d'une fierté sauvage, mais se piquant peu de justice et de loyauté. Ce fut contre les chrétiens d'Aragon qu'il fit ses premières armes et à la solde des musulmans, qui lui donnèrent le surnom arabe de *seid* (seigneur), sous lequel il est connu. Plus tard, il loua son épée à Sanche le Fort pour l'aider à dépouiller ses frères et sœurs de leurs États, puis il promena d'alliance en alliance sa valeur vénale, en violant ses capitulations à Mauviedro et à Valence, donnant les prisonniers en pâture à ses dogues ou les faisant torturer et brûler pour qu'ils découvrissent leurs trésors. Il ternit enfin son plus beau triomphe militaire par des traits de perfidie, d'avarice et d'atroce cruauté. »

Doutes sur l'existence du Cid.

L'existence du Cid a été contestée, malgré les documents espagnols et arabes et malgré la tradition, par quelques écrivains, entre autres par Masdeu, qui s'en exprime ainsi : « Je dois confesser que nous ne savons absolument rien sur Rodrigue Diaz de Campeador, pas même sa propre existence. » Son nom se trouve pourtant mentionné dans les vieilles chroniques latines aussi bien que dans les romances.

Rodrigue de Tolède a dit, comme le rapporte M. Romey, dans son *Histoire d'Espagne* : « Il y avait, avec le roi Sancius, un vaillant guerrier (*miles strenuus*) appelé Rodericus Didaci Campeador, lequel, animant son roi vaincu, lui persuada de rappeler, autant qu'il était en lui, l'armée fugitive, et d'attaquer au point du jour les Léonais et les Galiciens, pris au dépourvu. »

On conserve aussi, à Burgos, un contrat de mariage entre Rodrigue Diaz et Chimène, fille de Diego, duc des Asturies. On peut consulter, à ce sujet, un excellent travail de M. Achille Jubinal.

Monument du Cid à Burgos.

La ville de Burgos pouvait, moins que toute autre, admettre cette supposition, assez déraisonnable, de la non existence du Cid. Elle tenait trop à honneur d'avoir donné naissance au héros; aussi a-t-elle fait élever un monument à la place qu'occupait autrefois la maison du Cid. Sur ce monument, on lit l'inscription suivante :

« Ici, en sa maison, naquit, l'an 1026, Rodrigo Dias de Vibars, appelé le Cid Campeador; il mourut à Valence, le 7 février 1099. Son corps fut transporté au monastère de Saint-Pierre de Cardeña, près de cette ville, laquelle, pour perpétuer la mémoire du lieu où prit son origine l'un de ses enfants, le héros Burgalescin, érigea, sur les ruines anciennes, ce monument, l'an 1784, sous le règne de Charles III. »

Dans la cathédrale de Burgos, on a suspendu deux coffres que l'on prétend être ceux que le Cid livra aux juifs. On se rappelle que ces coffres avaient été remplis par lui de sable; mais, comme le dit le *Romancero*, et comme l'a dit, après lui, M. Casimir Delavigne, dans *la Fille du Cid :* « L'or de sa parole était dedans. » On jure encore, de nos jours, sur la parole du Cid. *Foi de Rodrigue!* est un serment sacré et populaire. Si le Cid n'a pas existé, l'Espagne, assurément, a eu raison de l'inventer. Nous aurions mauvaise grâce à terminer ce travail sans rappeler que la bannière du Cid vient d'être vaillamment relevée dans la guerre contre le Maroc, et de se faire redouter de nouveau de ses anciens ennemis, comme au temps du roi Bucar. « Le monde a reconnu les enfants du Cid. » Selon les paroles de l'hymne de Riego.

210

BIBLIOGRAPHIE

POUR L'HISTOIRE DU CID.

A consulter :

Le *Poëme du Cid*, traduit par M. Damas-Hinard, 1858.

Le *Romancero* espagnol, traduit également par M. Damas-Hinard, 1844.

Les *Romances du Cid*, première traduction française, dans la Bibliothèque des romans, 1782-83-84.

Les *Romances du Cid*, traduites en vers par Creuzé de Lesser; troisième édition, 1836.

Les *Romances du Cid*, traduction libre de l'espagnol, suivies de l'Abrégé historique de la vie du Cid, traduit de l'espagnol de don Vicente Gonzalez del Regnerro, par le chevalier Regnard, 1840.

El Cid Ruy Diaz de Vivar. — Historia del valeroso y bien afortunado cavallero Cid Ruy Diaz de Vivar. Impresso con licenzia en Salamanca, año 1627 (Bibliothèque de l'Arsenal).

Las Mocedades del Cid, de Guillen de Castro, traduites dans la collection des Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers, par La Beaumelle fils, 1827.

Some account of the lives and writings of Lope Felix de Vega Carpio and Guillen de Castro, by Henry Richard, lord Holland; London, 1817.

Romances, nuevamente sacados de historias antiguas de la Cronica de España, per Lorenço de Sepulveda; en Anvers, MDLXXX. (Bibliothèque de l'Arsenal).

Romancero general en que se contienen todos los romances que andan impressos, aora nuevamente añadido y emendado, año 1604; en Madrid. (Bibliothèque de l'Arsenal).

Tesoro de los romanceros españoles históricos, caballerescos, moriscos y otros, recogidos y ordenados, per don Eugenio de Ochoa, 1838 (1).

(1) Don Eugenio de Ochoa est un des littérateurs les plus distingués et les plus érudits de l'Espagne actuelle, un de ceux qui ont le plus contribué à propager la connaissance des richesses de la littérature de son pays, par les belles éditions, accompagnées de savants commentaires, qu'il a publiées chez le libraire Baudry. On doit aussi à son fils, don Carlos de Ochoa, qui marche dignement sur ses traces, une *Antologia española*, en prose et en vers, excellent recueil édité chez Hingray.

History of spanish litterature, by George Ticknor, in three volumes; London, 1849.

— Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge, par M. Dosy, 1849.

POUR DIAMANTE.

Comedias nuevas, escogidas de los mejores ingenios de España, onzena parte, año 1658. (Privilége de 1658. — Dédicace au seigneur don Juan de Foloagua, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, etc... Ofresco á V. M. este libro de comedias, partos de los mas florescientes ingenios de este siglo.) En tête de la pièce de Diamante : *El Honrador de su padre.*

TENEUR DU PRIVILÉGE.

Tiene privilegio Juan de San Vicente, para imprimir este libro, intitulado : Onzena parte de comedias, de los mejores autores de España, por tiempo de diez años, como mas largamente consta de su original. — Dada en Madrid, a primero de agosto de mil y seiscientos y cincuenta y ocho años.

— Primavera numerosa de muchas armonias lucientes, en doce comedias fragantes, partes quaranta y seiz, impressas fielmente de los Borradores, de los mas celebres plausibles ingenios de España, con priviligio en Madrid, año 1679. — On y trouve la pièce de Diamante ayant pour titre : *Valor no tiene edad.* Titre que Diamante semble avoir emprunté au vers de Corneille :

> La valeur n'attend pas le nombre des années.

— Un article de M. Génin, sur Diamante, *National* du 11 avril 1841.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.